

Couverture : Fac simile de la première page de la
Gazette de Lausanne du 17 mars 1905 : « Les Cancers »

© Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins -2005
1026 Echandens

SOMMAIRE

Pour un centenaire... 3
Catherine Dubuis

Confluences 5
Maurice Mercier

I.- SOURCES

A) Articles

«Les Cancers», *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905 7

«Une Ligue pour la Beauté», *GL*, 29 mars 1905 13

«Pour la beauté... sans ligue», *Tribune de Lausanne*,
5 mai 1905 14

«Pour le bon sens», *TL*, 7 mai 1905 17

«But de la Ligue», «La pierre des Marmettes»,
«Le tilleul d'Hermance», *Bulletin pour la conservation
de la Suisse pittoresque*, numéro d'essai, mars 1906 20

«Les quais», *Bulletin du Heimatschutz*, 15 mai 1906 23

B) Lettres à Paul Ganz 25

II.- PERSPECTIVES

Marguerite Burnat-Provins et le Heimatschutz, 51
ou comment changer le monde en beauté
Diana Le Dinh

Adolphe, ou «le mari de...» 59
La difficile invention d'une architecture régionale
Dave Lüthi

Là-haut sur la montagne... 65
Catherine Dubuis

Esquisse d'une idéologie du rustique : 69
entreprise poétique et emprise politique chez
Marguerite Burnat-Provins
Jérôme Meizoz

«Jeanne d'Arc du Heimatschutz» – 79
Marguerite Burnat-Provins' Kampf für die Schönheit
Elisabeth Crettaz-Stürzel

Elisabeth Crettaz-Stürzel, historienne de l'art, Suisse

Diana Le Dinh, historienne, Suisse

Dave Lüthi, historien de l'architecture, Suisse

Jérôme Meizoz, critique littéraire, écrivain, enseignant, Suisse

Maurice Mercier, écrivain, dramaturge, France

Sylvie Debons, attachée de presse, Suisse

Anne-Lise Delacrétaz, critique littéraire, Suisse

Catherine Dubuis, critique littéraire, Suisse

Francine Gehri, écrivaine, Suisse, pour la relecture des textes

Romaine de Kalbermatten, architecte, Suisse, pour le choix des illustrations et la facture du *Cahier*

ont réalisé ce *Cahier 14*.

POUR UN CENTENAIRE...

1905-2005 : voilà exactement cent ans que Marguerite Burnat-Provins prenait la plume pour dénoncer les graves atteintes au patrimoine de notre pays, atteintes qu'elle constatait grâce à son œil exercé de peintre et d'étrangère. Voilà cent ans que l'on cite «Les Cancers», mais à moins de se rendre en bibliothèque et de se pencher sur d'énormes in folio, ou encore de se fatiguer les yeux à déchiffrer des microfilms, on n'a pas accès à ces textes fondateurs.

C'est cette réflexion déjà qui avait poussé l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins à faire de ces textes la matière d'un de ses premiers *Cahiers*, hélas ! épuisé depuis fort longtemps. Nous avons donc saisi l'occasion en or du Centenaire du Heimatschutz pour redonner au public, sous une forme accessible, l'ensemble des articles qui constituent la base sur laquelle s'est édifiée la doctrine du futur Patrimoine suisse.

Nous y avons joint une belle liasse d'une trentaine de lettres encore inédites, adressées par la zélée militante à Paul Ganz, membre du Comité et conservateur du Musée de Bâle. Ces lettres

s'échelonnent de 1905 à 1908 et concernent les différentes actions entreprises par la toute jeune Ligue pour la beauté, ainsi que les difficultés rencontrées et les réussites engrangées. Nous devons la mise à disposition de ces lettres à deux généreux collectionneurs, le docteur Pierre Magnenat à Lausanne, et le docteur Aubin Balmer à Sion, qui ont autorisé sans réserve la publication de ces précieux témoignages de l'histoire de la conservation du patrimoine dans notre pays. Qu'ils soient ici remerciés de leur confiance. Merci également à Anne-Lise Delacrétaç, membre de notre comité, qui s'est chargée de l'établissement du texte et des notes.

En deuxième partie, nous avons repris trois analyses déjà parues dans le *Cahier* 3. L'article de Diana Le Dinh circonscrit la place occupée par Marguerite Burnat-Provins dans le contexte de la prise de conscience de la valeur du patrimoine, naturel ou construit, qui s'élabore dans les dernières années du XIX^e siècle. Elle examine les raisons de son désengagement rapide, auxquelles on peut ajouter un trait caractéristique de l'artiste : la durée de vie relativement brève de ses engagements militants. On le voit avec

le Heimatschutz, on le verra encore avec son activité journalistique au *Journal de Bayonne* dans la première année de la Première Guerre mondiale ; on le verra enfin avec la méthode Coué, dont elle fut une fervente zélatrice, mais qui ne la retiendra que quelque deux années, de 1920 à 1922. C'est aussi sous le signe des confluences, littéraires celles-là, que se place «Là-haut, sur la montagne», rencontres de préoccupations semblables, rapprochements d'angoisses et d'espoirs analogues, en ce tournant de siècle, chez des auteurs comme George Sand, Mario ou Edouard Rod. Jérôme Meizoz, quant à lui, se livre à une lecture politique des convictions esthétiques de l'artiste, analyse qui débouche entre autres sur ces questions essentielles: comment se relaient une conception esthétique et une situation socio-politique ? Le discours artistique fonctionne-t-il comme un discours de classe ? L'idéologie nationaliste tire-t-elle profit de ces contenus artistiques ?

A ces trois lectures, nous avons adjoint deux inédits. Une analyse d'Elisabeth Crettaz qui revisite la figure de Marguerite et son rôle dans l'idéologie artistique de la conservation du patrimoine : loin d'être une chantre du conservatisme, elle représente au contraire une avancée au sein de la communauté moderniste, et cela au

niveau européen ; une étude de Dave Lüthi sur les réalisations architecturales d'Adolphe Burnat : dans quelle mesure les conceptions de l'architecte Burnat rejoignent-elles les certitudes environnementales de l'écrivaine et peintre Marguerite Burnat-Provins ? La réponse est pour le moins intéressante !

En 1933, Marguerite Burnat-Provins notait, en marge d'une coupure de la *Gazette de Lausanne*, qui relatait que l'assemblée générale des délégués du Heimatchutz s'était tenue à Payerne et Estavayer en juin de la même année: «En 1905, j'ai fondé le Heimatschutz et lui ai consacré une grande activité ; on peut voir ici qu'il n'est plus question de moi.» Dommage que les honneurs qui lui sont rendus à l'occasion de ce Centenaire viennent trop tard pour adoucir cette amertume !

Catherine DUBUIS

CONFLUENCES

Pour Léon Daudet, les «universaux» étaient la rencontre de pensées, de sujets de pièces ou de romans identiques qui, d'année en année, se manifestent d'un pays à l'autre, sans tenir compte des frontières. Quel plus bel exemple que la défense des paysages en Suisse et en France!

En 1905, Marguerite Burnat-Provins, dans la *Gazette de Lausanne*, lance l'idée d'une Ligue pour la Beauté, devenue la Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque-Heimatschutz. Quelques mois plus tard, le poète Jean Lahor annonce que la Société française de la défense des sites faisait alliance morale avec la Ligue suisse !

Autre coïncidence : dans ses dernières années, retirée à Grasse, au Clos des Pins, Marguerite Burnat-Provins confie à son époux, Paul de Kalbermatten, son désir d'être enterrée au vieux cimetière de Saint-Cézaire, village où le couple possède une résidence secondaire, 1, rue de l'Égalité. Ce souhait fut exaucé, non sans que l'inscription sur la pierre tombale n'ait intrigué quelques curieux. Le 8 août 1980, en tant qu'animateur artistique du Moulin à spectacles (MAS), association culturelle agréée, je recevais, en présence de Renée Saint-Cyr, ancienne sociétaire de la Comédie Française, Georges Roditi, ancien directeur littéraire aux Éditions Plon, qui s'exprimait sur le thème «Les écrivains et l'édition». Georges Roditi, en humoriste, posa sur la table deux objets en céramique de la main de Marguerite Burnat-Provins, peintre, poète, conférencière, romancière, une des premières femmes décorées de la Légion d'honneur, tombée dans l'oubli par la suite. «Sic transit gloria mundi» précisa l'orateur. Or, Georges

Roditi était à Saint-Cézaire le président de la section de la Société française de la défense des sites.

Plus tard, Igor Markevitch m'offrit le Catalogue de l'exposition de Marguerite Burnat-Provins, organisée par Bernard Wyder au Manoir de Martigny en 1980. Le 13 août 1982, je fondais la Société (française) des Amis de Marguerite Burnat-Provins. Marguerite Wuthrich, en vacances à Antibes, lut dans *Nice-Matin* des articles sur la Société, entra en relation avec moi et très vite notre sympathie réciproque fit d'elle une vice-présidente. En 1988 enfin, elle fonda l'Association (suisse) des Amis de Marguerite Burnat-Provins, dont elle fut la première présidente et moi-même membre d'honneur !

Maurice MERCIER

Commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques
Président fondateur de la Société des Amis
de Marguerite Burnat-Provins



Marguerite Burnat-Provins – 1904

I.- SOURCES

A) Articles

Parus dans la *Gazette de Lausanne* le 17 mars 1905, «Les Cancers» annoncent la fondation de la Ligue pour la Beauté, dont ils proclament déjà les valeurs (patriotisme et nostalgie de l'âge d'or) et les cibles (progrès technique, capitalisme, banalisation). Mais ce n'est pas pour autant que la nature et le paysage échapperont à l'homme : l'anthropomorphisme du vocabulaire des «Cancers» indique déjà les usages nouveaux auxquels paysage et nature vont être soumis ou associés.

LES CANCERS

À l'heure qu'il est, dans les hôpitaux de Paris, le docteur Doyen, penché sur les cancéreux, cherche à déjouer les astuces du vampire, et attend l'effet de ses inoculations. Il est à souhaiter que le succès vienne couronner de si louables efforts. Mais, les hommes ne sont pas les seules victimes de ce mal purulent ; les pays, eux non plus, n'échappent pas au cancer, à cette différence près qu'aucun génie ne peut les guérir de leurs ulcères monumentaux.

Justement effrayés d'une contagion qui menace de ne rien épargner, nous pouvons nous demander avec amertume : «Pourquoi cette insulte aux beautés éternelles de la montagne ? Pourquoi ce soufflet à une nature si noble, dont le rôle exclusif semblait être de charmer ?

Que la Suisse réponde.

Dieu l'a faite altière et sereine, grandiose et captivante, comblée de tous les dons à rendre jaloux tant de pays déshérités, et c'est elle-même qui s'ingénie à détruire systématiquement son prestige, avec une rage qui donnerait à penser qu'en même temps que toute coquetterie, elle a perdu tout bon sens.

Que dirions-nous d'une créature admirable, d'une moderne Madame Récamier, qui s'amuserait à érailler ses cheveux, se crever un œil, taillader ses joues, s'arracher les dents ! Quelle compassion épouvantée ne nous inspirerait pas sa sinistre folie ! C'est cependant ce que nous voyons tous les jours, cela s'accomplit froidement, régulièrement, sous nos yeux.

Les arbres tombent, les torrents endigués servent à toutes les besognes, les blessures au flanc des monts s'élargissent. Sur les terrains, impitoyablement nivelés, s'élèvent, en grappes pustuleuses, des bâtiments informes, l'horreur s'étend où la grâce régnait. Personne ne proteste.

Un cri monte, isolé, et se perd ; l'œuvre infernale continue. L'homme riche rêve, et c'est son droit, d'aller dans un coin magnifique, planter sa tente et abriter son repos. Ne peut-il pas au moins se dire : «En venant ici, je vais tâcher de ne pas altérer cette harmonie qui y règne et que j'admire. Je bâtirai donc ma demeure dans l'esprit du pays, je lui donnerai la couleur locale. Puisque je veux être de cet endroit, que ma maison en soit d'abord, on la croira née à la même époque que les autres, cela ne m'empêchera pas d'y mettre l'électricité, le téléphone, le chauffage central et des bains perfectionnés ; j'ai la liberté de posséder tout le confort moderne, mais je n'ai pas celle d'attenter au caractère classique de ce paysage.»

Ce raisonnement, mis en vigueur depuis cinquante ans, eût fait avorter maint cancer. Quel exemple d'intelligent patriotisme que celui d'un peuple qui, fier et amoureux de la splendeur de son pays, se liguerait pour la défendre et la conserver.

Il aurait trouvé le moyen le plus sûr d'en décupler la célébrité ; il serait un modèle cité dans le monde entier ; de toutes parts les curieux se précipiteraient pour contempler cette chose étonnante, unique : une belle contrée intacte et respectée.

L'ingénieur en mal de voie ferrée, l'industriel, l'hôtelier apprendraient à modérer leurs transports, à les diriger, pour ne pas faire d'un inévitable progrès, une cynique profanation.

*

J'entends quelqu'un s'écrier : «Voilà qui est violent ! Auriez-vous, par hasard, Madame, cette prétention énorme d'enrayer la marche en avant, et d'arrêter le soleil qui luit pour tout le monde ?» Non, Monsieur. Comme vous, je trouve commodes l'hôtel qui me nourrit et le wagon qui me transporte en voyage ; je vous demande seulement pourquoi l'hôtel devrait être laid, et la gare hideuse ; expliquez-vous là-dessus.

Que le commerce marche, que l'industrie prospère, c'est parfait, si cela rend les hommes plus heureux, ce qui n'est pas prouvé ; attirez chez vous des millions d'étrangers, qui vous amènent des milliards, et vive la fortune de la Suisse ! Mais, si vous tenez tant à l'argent, mettez moins d'acharnement à altérer la source naturelle qui vous le procure. N'aveuglez pas les touristes. Montrez à ceux qui viennent, séduits par la grandeur de nos sites, moins de poteaux, de câbles, de rails et de plaques tournantes ;

moins de supports d'affiches et de baraques sans nom ; moins d'inscriptions sauvages et multicolores, grâce auxquelles notre pays, bientôt, ressemblera à une boîte de conserves ! Respectez-le, respectons-nous.

Que ce qui est évitable soit évité, que ce qui est faisable soit fait. On peut masquer nombre de travaux mécaniques par d'adroites plantations ; les sureaux poussent vite et ne coûtent pas cher. On peut se dispenser de salir les sommets par des réclames de chocolat et autres. Nous savons l'excellence des produits suisses ; ne pourraient-ils pas être plus discrets ? On peut, au moment où l'architecture bien comprise et digne de ce nom s'applique à donner même aux simples logements des ouvriers un aspect joyeux et agréable, faire un hôtel qui ne soit pas forcément un monstre ; qui ne soit ni cubique, ni blanc cru, ni bardé de zinc, ni aggravé de décorations en ciment ; qui ne soit enfin, pour ceux qui aiment goûter un beau spectacle, ni un crève-l'œil, ni un crève-cœur.

On peut demander que les «villas» (et la moindre bicoque veut s'affubler de ce nom) ne soient pas colorées en jaune beurre, rose bonbon, vert pistache, café au lait tourné, chocolat délayé, autant de tons qui donnent le mal de mer, dont ils paraissent dériver.

Faut-il admettre qu'une partie d'un peuple a le droit d'offusquer l'autre partie, et que ce droit est illimité ? Ah, certes, le soleil luit pour tout le monde, et pourtant... Il doit songer :

«C'est égal, je voyais jadis plus de jolies choses qu'on ne m'en montre à présent. Quand, à l'aube, j'ouvrais sur la Suisse mes yeux d'or, je frôlais des cimes pures, je caressais le velours profond des forêts tranquilles, j'illuminais des eaux libres qui

chantaient. En parcourant les vergers, je rencontrais d'accueillants manoirs dans de paisibles enclos, tout, dans ce pays de délices, respirait la sécurité. Aujourd'hui, dès l'aurore, en jetant mon premier regard sur l'Helvétie, je lis : Grand Hôtel du Lac, Pension Bellevue, funiculaire, attention, gare au tram, contour au pas, amende 6 francs... Non ; je regrette de savoir lire, j'aimerais mieux aller me recoucher.»

Pauvre nature, étiquetée, prostituée !

Dans les cités, vous créez des sociétés de développement, et les cheveux se dressent à l'idée de ce qu'elles développent, et, sur les ruines et les ravages, vous érigez des commissions pour la protection des sites ; c'est arriver avec la potion quand le mort est au cimetière.

*

Faut-il citer des exemples désastreux ? Les colonnes de la *Gazette* n'y suffiraient pas ; ce serait le défilé lamentable des vingt-deux cantons mutilés. Quand on arrive sur la terrasse de l'église de Montreux, devant ce panorama mi-partie splendide, mi-partie désolant, on peut crier : «C'est sublime, et c'est idiot !» Pénétrez en Valais, allez à Sierre, à Evolène, à Zermatt, à Champéry, allez à Sion, et là, arrêtez-vous !

Que fait-on de cette Tolède de la Suisse ? de cette pure merveille qu'on voudrait entourer de ses bras pour la garantir ? Contaminée elle aussi, vouée à la mort, à brève échéance, par la pioche et le cordeau. L'Avenue de la Gare s'est bordée de maisons, et lesquelles ! On y a dressé des réverbères gris perle, à pieds noirs, d'un magistral effet. Sur la Planta, un jardin public, banal, absurde, clos d'une barrière en arêtes de poisson, tandis qu'en

pénétrant dans la ville, on rencontre à chaque pas d'admirables restes de fer forgé, gras et souples, vestiges d'un temps meilleur que les Sédunois méprisent et renient.

La Planta, repoussant d'elle-même ce faux luxe, ne demandait pas autre chose qu'une barricade rustique, en bois, semblable à celles qui entourent les prés ; mais le goût moderne est plus exigeant. Il y a là aussi des rocailles. Oh ! l'insolente extravagance de ces rocailles, leur prétention grotesque au pied de Valère et de Tourbillon ; n'avoir pas vu cela, ne l'avoir pas compris ! on aligne ; ne faut-il pas redresser les torts de ces bonnes vieilles rues où la lumière se faufilait, exquise et furtive, toute dorée ?

On a relégué le vieux Christ si douloureux qui, depuis plus d'un siècle, tendait ses bras meurtris sous son auvent ; on a ratissé l'intérieur de St-Théodule, on en a arraché les grilles imposantes, où sont-elles ? On a osé barbouiller de blanc la cathédrale et, ma main tremble en l'écrivant, on est allé jusqu'à gratter la peluche douce des lichens, aux tons enchanteurs de vieille tapisserie, qui ornent, comme une draperie du Moyen Âge, les pentes de Valère. Là-haut, on a transporté de la terre végétale, sur des rochers qui n'en voulaient pas, et planté de misérables arbustes, ridicules et navrants. Il faut les voir, les regarder un moment, et puis se révolter, sentir son sang ne faire qu'un tour devant une pareille bêtise.

Et quand on se détourne, on aperçoit, scellé dans le roc, près de la chapelle de la Toussaint, un banc de square... Ne cherchez pas bien loin, il y a une Société de développement. Mais prenez garde, prenez garde ! C'est la Suisse elle-même qui périt ; la patrie est en danger comme devant une guerre furieuse qui massacre, peut-être, mais au moins, n'ajoute pas.

Quand, plus tard, le mal accompli sans retour, on pourra dire : «Voilà ce qu'ont fait la sottise et la cupidité», tout le pays portera l'infamie de cette trop juste accusation.

Ne nous illusionnons pas. Les étrangers, pour lesquels se commettent tant de déprédations, les jugent sévèrement et les déplorent. Ils aimeraient mieux ne pas apercevoir les hôtels à trois lieues de distance, en songeant à ce qu'ils remplacent ; ils estiment aussi qu'on pourrait les recevoir, perfectionner, si perfectionnement il y a, et agrandir, sans dégrader. Dans les chemins de fer, ne les voit-on pas tous impatients de contempler les beautés attendues, se lever, se pencher aux fenêtres, s'exclamer avec enthousiasme. Se lèveront-ils encore pour voir ce que l'avenir prépare, à bref délai, si la Suisse entière ne se décide pas à réagir ? Viendront-ils encore quand tout sera perdu ? Il ne faut pas se contenter de vivre sur une réputation méritée, encore faut-il lui laisser sa complète justification.

*

On peut tirer parti des avantages naturels d'un pays, même en vue de l'industrie hôtelière, sans devenir un peuple de valets, courbant l'échine devant le premier venu, et prêt à sacrifier tout son passé pour de l'argent.

Cela rapporte deux cents millions, m'a-t-on dit, mais qu'est-ce que *cela* emporte ?... Les costumes, les traditions, l'originalité des mœurs, le charme respecté pendant des siècles, la vraie physionomie enfin, d'un pays universellement vanté.

A combien les Suisses évaluent-ils *cela* ?

Quand eux-mêmes parcourent leurs vallées, est-ce que leur cœur ne saigne pas ? On s'arrête, on admire, ému et recueilli, et puis quelqu'un dit : «C'est *encore* beau, mais si vous aviez vu cela il y a dix ans !» Ils ne comptent plus leurs regrets ; puissent-ils n'y pas ajouter de trop cuisants remords.

Et si c'étaient seulement les indigènes qui s'engraissent de ce crime de lèse-beauté !... Mais... Ces grands travaux dévastateurs ne sont pas pour leur profit ; pas pour eux, non plus, ces esplanades, ces balustrades, ces... palais qui s'embrasent le soir, ces voies larges et ces multiples moyens de locomotion. Si on place un banc, c'est pour que des... fatigues étrangères viennent s'y reposer, pour que des yeux étrangers jouissent plus à l'aise de la vue qui s'étend. L'habitant de la petite ville sacrifiée doit se contenter de porter, sur ses épaules, l'impôt qu'y mettent tant de beaux ouvrages.

Dans une agglomération de dix mille âmes, toutes les denrées et même le poisson d'un lac qui brille à deux pas, sont au même prix que dans un très grand centre. Ne nous plaignons pas, n'est-ce pas un progrès ? Je me rappelle la parole d'une brave femme qui gagne son pain à la journée : «Nous autres, ici, on peut travailler tant qu'on veut, on n'ose pas toucher à la viande.» Et celle d'une petite rentière : «Tout augmente chaque jour grâce aux hôtels, les bourses modestes n'y peuvent résister, nous pâtissons pour quelques-uns qui viennent faire fortune chez nous.» De quoi vous étonnez-vous, braves gens ? Soyez végétariens par force, la belle affaire, pourvu que le rosbif soit bon à la table d'hôte. N'avez-vous pas l'honneur d'héberger de grands personnages ? Cela se paie, mes amis, payez, et ne vous inquiétez pas, la Suisse s'enrichit.

Un vigneron de La Tour-de-Peilz, septuagénaire, me disait : «Voyez-vous, dans le vieux temps, nous n'avions ni tram, ni chemin de fer et peu d'hôtels, nous étions plus heureux. Les caves et les greniers étaient pleins, on ne devait pas son pain au boulanger comme à présent, on était beaucoup mieux et plus tranquilles. Moi je n'aime pas ces progrès, on s'est appauvri. Dans ma maison je n'ai rien changé. J'ai toujours une lampe à la vieille mode, et quand je veux de l'électricité, je frotte le chat.»

Cette plainte d'un vieux paysan vaudois n'exprime-t-elle pas la pensée d'un grand nombre ; cela ne va-t-il pas avec l'infiltration de la laideur sous prétexte d'embellissement, avec ce vertige d'intérêt qui confine au delirium ?

*

Ceux qui ont vu abattre les noyers et les châtaigniers ont-ils raconté tout ce qu'ils avaient souffert ? Ah ! que les Valaisans avaient raison de faire sauter les rails qu'on venait leur imposer ! L'essence même d'un ancien pays s'en va, c'est le vieux sang qui s'égoutte, le laisserez-vous s'épuiser sans rien tenter ?

Tout ce qui le remplace est quelconque, ce n'est pas plus Territet, ou Interlaken que n'importe quel coin d'un littoral gangrené, qu'il soit français, belge ou anglais ; c'est la camelote cosmopolite, l'ավիլիսանտ camelote.

Il y a quelques mois, nous étions, en barque, par un temps merveilleux, une vingtaine d'artistes. Nous avions une guitare, et comme tant d'autres, nous pouvions chanter «Rives parfumées...».

Cela venait d'autant mieux que tous nous faisons cette remarque : dans la tiédeur calme de la baie de Montreux, devant cette ville renommée que baignent les eaux glauques du Léman, à deux cents mètres au large, le lac sent la pomme de terre frite.

Quand tout sera à l'avenant, quand l'œuvre aura atteint son apogée, la gloire des mercantiles sera aussi à son comble, et la Suisse pittoresque irrémédiablement déshonorée.

Ceux qui ne le comprennent pas doivent être avisés, et retenus dans leur coupable irréflexion.

Empêcher le mal, tuer le microbe, ou du moins l'affaiblir, n'est pas une atteinte à la liberté, c'est faire œuvre de haute sagesse et de patriotisme éclairé.

Qu'elle soit due à l'art ou à la nature, une belle chose doit rester debout, il faut s'incliner devant elle, car elle fait honneur à la nation qui la possède. La loi, qui s'applique soi-disant à protéger l'homme, doit aussi maintenir l'intégrité de ce qui contribue à adoucir sa vie, à charmer ses yeux, à élever son âme. N'est-ce pas par elle qu'on arrive à mater les vandales ?

Puissent ces lignes tomber sous les yeux de quiconque est qualifié pour prendre en main, plus efficacement que d'une manière platonique, la cause de la beauté qui est chez nous une *cause nationale*. Il arrivera, espérons-le, car il en est grand temps, que, parmi tant d'intelligences et de volontés dévouées au bien public, quelques-unes se mettront au service du beau, public au même titre, car la magnificence d'un pays est le patrimoine incontesté de tous ses habitants.

Marguerite Burnat-Provins

«Une ligue pour la beauté» (*Gazette de Lausanne*, 29 mars 1905) confirme qu'un nombreux public attendait une réaction de défense du patrimoine. Cet appel sera suivi de l'envoi aux futurs adhérents d'un avant-projet de statuts et d'un bulletin d'adhésion daté du 15 avril 1905. Marguerite bat le fer pendant qu'il est chaud !

UNE LIGUE POUR LA BEAUTÉ

Les témoignages de vive approbation que j'ai reçus de toutes parts à la suite de l'article paru dans la *Gazette de Lausanne* du 17 mars sous ce titre : «Les Cancers», me donnent la confiance d'exposer publiquement le projet dont je souhaite si ardemment la réalisation.

Le moment est venu d'établir d'une façon absolue la protection de la Suisse pittoresque, et de réunir, en une seule, toutes les énergies prêtes à concourir à cette œuvre de salut.

J'adresse, du fond du cœur, un pressant appel à tous ceux qui aiment et qui respectent les beautés naturelles et artistiques de notre merveilleux pays !

A tous ceux qu'ont atteints la douleur et l'indignation en face des ravages accomplis, je demande leur aide pour sauver ce qui subsiste encore, par une VASTE ET FRATERNELLE ASSOCIATION CONTRE LE VANDALISME. Je la baptise dès aujourd'hui :

LA LIGUE POUR LA BEAUTÉ

Notre mot d'ordre sera : pas de longs statuts, pas de théories inutiles ! des actes, des faits.

Notre but : avoir partout, jusque dans le moindre village, des vigies attentives à signaler le danger, tout est là.

Je suis heureuse de pouvoir placer déjà, en tête de ma liste, les noms de Monsieur le Président de la Confédération et de Madame Ruchet, qui déclarent «applaudir de tout cœur à ma croisade» et s' enrôlent les premiers dans «nos troupes de combat».

J'y joins celui de Monsieur Philippe Godet, dont la plume courageuse ne se lasse pas de défendre la bonne cause et dont le précieux dévouement vient d'assurer la conservation du bastion de Soleure. Ils attendent, avec moi, du pays entier un bel élan d'art, de patriotisme. Notre ferme espérance ne sera pas trompée !

Donc, en avant ! Qui aime la Suisse nous suive !

Marguerite Burnat-Provins

Le 5 mai 1905, à la une de la *Tribune de Lausanne*, une voix discordante (parmi d'autres) se fait entendre : le journaliste Paul Rochat s'indigne des excès de langage, des injustices, voire des insultes dont s'est rendue coupable, selon lui, l'auteure des «Cancers».

POUR LA BEAUTÉ... SANS LIGUE **Lettre ouverte à Madame Marguerite Burnat-Provins**

Madame,
Vous avez daigné m'adresser une invitation à me faire inscrire comme membre de la Ligue pour la Beauté, que vous venez de créer avec un si beau geste.

Ce sera, dites-vous, une «vaste et fraternelle association contre le vandalisme» et pour la «protection de la Suisse pittoresque».

Aux termes de votre projet de statuts, chaque membre doit s'engager à «veiller autour de lui à la protection de tout ce qui, par sa beauté naturelle, son pittoresque, sa valeur archéologique, etc., mérite d'être respecté et conservé».

Voilà qui va bien.

On ne peut qu'applaudir à la sincérité de votre conviction et à la vaillance de votre initiative. Il semble que Lavedan ait pensé à vous en mettant ces mots dans la bouche d'un des personnages de sa dernière comédie : «J'ai le culte enraciné de la beauté, des formes d'art.»

Ceci posé, permettez-moi quelques réflexions d'un autre ordre.

*

Dans le canton de Vaud, nous avons déjà une bonne loi pour la conservation des monuments historiques et un embryon de loi, mal appliqué d'ailleurs, sur les affiches-réclames, en vue de la protection des sites pittoresques.

Cela ne suffit pas à la sainte flamme qui vous dévore. Vous voulez embrasser la Suisse entière dans votre croisade et enrôler dans vos troupes de combat les citoyens de tout âge et de tout sexe.

Vous menez la campagne avec tant d'éclat et d'ardeur communicative que, l'autre jour à Berne, vous avez pu annoncer que le président de la Confédération, MM. Philippe Godet, Gaspard Vallette et «plus de trois cents notabilités» suisses marchent sous votre bannière.

Jamais femme n'aura été suivie par un si brillant état-major. Si Vallette et Godet – les meilleures plumes du pays – et le président de la Confédération sont pour vous, qui sera contre vous ? Personne ne pourra résister au désir d'être d'une Ligue illustrée par de tels seigneurs.

Vous l'avez si bien compris que vous adressez votre appel non seulement aux autorités fédérales, cantonales et communales et aux sociétés artistiques ou autres déjà constituées, mais aux journalistes, étudiants, pasteurs, curés, régents et régentes, aux jeunes gens et jeunes filles au-dessus de 15 ans, enfin à presque tout le monde.

Vous n'avez oublié que les ingénieurs «en mal de voie ferrée», les industriels et hôteliers, propagateurs de l'«œuvre infernale», c'est-à-dire ceux-là même qu'il aurait fallu atteindre.

Vos troupes – de combat ou de couverture – n'en seront pas moins légion, et les vandales n'ont qu'à se bien tenir. Déjà les agences télégraphiques mentionnent vos faits et gestes. Votre nom sonne partout comme une fanfare guerrière ; il flamboie dans les journaux comme le glaive de l'archange Michel.

Le démon que vous voulez terrasser étant celui de l'industrialisme niveleur et du mercantilisme destructif de pittoresque, je vous félicite, Madame, et fais tous mes vœux pour que vous réussissiez.

Comme vous, j'ai en horreur les bâtisses énormes, prétentieuses et laides ; j'abomine les cheminées d'usine qui déshonorent les plus beaux paysages ; j'enrage contre les fabriques qui, de leurs nuages fuligineux, ternissent l'azur de notre ciel et de nos lacs. Quand une affiche-réclame m'enlève la poésie d'un site grandiose ou gracieux, j'en étranglerais volontiers le propriétaire, avec la conscience du devoir accompli.

Et pourtant, Madame, j'hésite à entrer dans votre Ligue : le fracas qui se fait alentour m'épouvante.

*

Pour me tirer d'incertitude, j'ai voulu lire l'exposé des motifs dont vous accompagnez votre appel, soit la reproduction de l'article que vous avez publié dans la *Gazette de Lausanne* sous le titre : «Les Cancers».

Du coup, j'ai été décidé.

J'ai sans doute le caractère mal fait, mais j'aime par-dessus tout la simplicité, la mesure. Toute exagération me choque comme une faute de beauté.

Or – pardonnez à ma franchise – j'ai été offusqué par tout ce que votre manifeste, à côté de choses excellentes, renferme d'injuste et d'excessif.

Vous y donnez un coup de griffe aux sociétés de développement. Vos cheveux, dites-vous, «se dressent à l'idée de ce qu'elles développent». Qu'elles se soient trompées parfois, c'est possible ; elles n'en accomplissent pas moins, en général, une œuvre utile.

Vous déclarez que les Valaisans «avaient raison de faire sauter les rails qu'on venait leur imposer». Vous condamnez donc les chemins de fer de montagne, comme le *Standard*, qui les appelait dernièrement «la grande abomination». A mes yeux, ils ont cet avantage de mettre à la portée de tous des beautés qui n'étaient accessibles qu'à quelques privilégiés, car n'est pas alpiniste qui veut. Voyez mon cas : les ascensions fatigantes me sont interdites et je n'ai que de très rares loisirs. Je n'en ai que plus de joie à pouvoir, une ou deux fois l'an, me transporter en deux heures de Lausanne au sommet des Rochers de Naye, en plein azur !

Pour combattre les effets du surmenage, je viens de passer quelques jours à Lugano. Grâce aux chemins de fer du San Salvatore et du Monte Generoso, j'ai pu profiter d'une heure propice pour m'enivrer d'un panorama merveilleux. Je n'ai pas vu que ces lignes déparaient le paysage et avoue avoir été fort

aise de trouver au sommet un hôtel pour m'abriter du vent et me réconforter.

Il y avait foule, c'est vrai. Mais le plaisir qui se lisait sur le visage de personnes âgées ou même infirmes n'a point nui à ma propre jouissance. En voyant l'air heureux d'un claudicant, Coppée aurait répété son vers prosaïque, mais juste en l'occurrence :

Et je n'ai point trouvé cela si ridicule.

Je vous en veux encore, Madame, d'avoir écrit qu'à deux cents mètres au large de Montreux, le lac «sent la pomme de terre frite». Je crains que, cherchant à être plaisante, vous n'ayez été maladroite. Si votre affirmation est fondée – et j'en doute – je ne vois pas la nécessité de la crier sur les toits. Remarquez d'ailleurs qu'à supposer le rivage couvert d'habitations construites selon votre esthétique, le phénomène olfactif serait le même.

Je recule aussi devant les «cancers», les «ulcères monumentaux», les «grappes pustuleuses de bâtiments informes» et tous les vocables généralement médicaux dont vous fleurissez votre pensée.

Enfin, Madame, vous insinuez que le peuple suisse devient un «peuple de valets, courbant l'échine devant le premier venu, et prêt à sacrifier tout son passé pour de l'argent». Ici, je me fâche tout rouge et je crie : «C'est une insulte imméritée !»

*

En entrant dans votre association, je redouterais d'entendre parler, dans vos discours ou rapports présidentiels, de pustules, de

cancers, de pommes frites, de peuple de valets, etc. Je me connais : je protesterais hautement et me ferais rappeler à l'ordre.

Je ne veux pas être un trouble-fête.

Mais il est bien entendu que si je renonce à faire partie de votre Ligue, c'est pour mieux servir la cause de la beauté (sans majuscule).

Daignez agréer, Madame, l'hommage de mes sentiments respectueux.

Paul Rochat

La réponse de Marguerite Burnat-Provins ne se fait pas attendre : elle paraît le surlendemain (7 mai). Cependant, elle est d'un ton si conciliant, sans pourtant céder sur le fond, elle permet à son interlocuteur de si bien sauver la face, que la *Tribune de Lausanne* lui alloue la place qu'elle demande, la une, et que le journaliste, magnanime, lui accorde son pardon...

POUR LE BON SENS

Lettre ouverte à Monsieur Paul Rochat

Monsieur,

Votre lettre parue dans la *Tribune* d'aujourd'hui 5 mai, m'a vivement intéressée. Vous y avez mis une franchise que j'apprécie d'autant plus que je la rencontre rarement ; vous l'avez signée. Cela, non plus, n'arrive pas tous les jours.

Depuis que j'ai entrepris une tâche dont je connaissais tous les dangers, je collectionne les injures, les lettres anonymes et les fautes d'orthographe. On m'appelle utopiste, fanatique, irresponsable, etc... C'est charmant et je m'en amuse, ayant fort bon caractère.

Votre missive a cet agrément d'être correcte et courtoise, j'y réponds avec plaisir.

Néanmoins, il s'y est glissé de légères erreurs, que je rectifierai au nom de la vérité, que nous aimons tous deux, et qui est aussi une beauté.

Dans notre assemblée de Berne, j'ai apporté en effet trois cents signatures de la Suisse romande ; je n'ai jamais dit qu'elles fussent «toutes» de notabilités. Je n'ai pas rédigé le communiqué aux journaux, et cette amplification n'est pas mon fait.

En outre, M. Gaspard Vallette, que vous mettez au nombre de mes partisans, n'est pas entré dans notre association, et je ne sais qui a pu vous donner son nom. Il m'a écrit qu'il gardait en tout sa propre initiative, c'est un sentiment que je respecte. Ce simple détail auquel j'en pourrais ajouter tant d'autres, montre avec quelle facilité s'échafaudent les légendes.

Je n'ai, dans ma circulaire, oublié volontairement personne. Mon intention n'était pas d'y dénombrer toutes les professions ; en faisant appel à «toutes les sociétés constituées» je n'en exceptais aucune. MM. les ingénieurs et MM. les hôteliers, qui ne se sont pas sentis écartés, comme vous le prétendez, s'inscrivent avec les autres, à ma grande satisfaction. Ils estiment faire partie des «citoyens suisses capables de s'intéresser à une œuvre patriotique», que je mentionne dans mon appel, et ils ont raison.

Si cette affirmation vous paraît insuffisante, je vous donnerai, quand vous le voudrez, le nom d'un des hôteliers les plus connus de Montreux, l'un des premiers figurant sur ma liste, et qui a eu le bon sens de ne voir dans mes intentions que ce qui s'y trouve réellement, c'est-à-dire des choses parfaitement rationnelles. Je suis persuadée qu'avec le temps, ses collègues partageront son opinion, et je le souhaite sincèrement.

Vous pourrez également prendre connaissance, dans le supplément du n° 17 de la *Revue des Hôtels* (29 avril), d'un article très mesuré. Cette feuille raisonne et ne m'accable pas,

parce que son correspondant s'est donné la peine de «lire vraiment» ce que j'ai écrit.

Je ne mets en doute la bonne foi de personne, mais il y a, vous l'avouerez, une partialité évidente à rassembler, intentionnellement, cinq ou six expressions violentes, disséminées dans une protestation de trois cents lignes, et à en faire un paquet qu'on rejette à la figure de son auteur, pour ne laisser subsister, dans l'esprit des lecteurs, qu'une impression d'injustice et de colère.

Or, Monsieur, quoi qu'on en puisse penser, je ne retire pas un mot de ce que j'ai dit. Trop nombreux sont vos compatriotes qui m'ont remerciée «d'avoir osé exprimer tout haut ce que chacun pense tout bas», un autre écrivait «ce qui nous étouffe». Ce sont leurs propres termes.

Mais, vous n'ignorez pas que, chaque fois qu'on découvrira la vérité absolue, on sera taxé d'exagération, parce qu'il circule par le monde un invincible besoin de détours et d'hypocrisie.

Croyez-vous que tous ceux qui veulent me faire dire les bêtises que je n'ai pas dites, n'exagèrent pas ? Elles leur resteront pour compte, sans que je m'en préoccupe. Croyez-vous que ceux qui clament que «je veux enrayer le progrès» ne se ridiculisent pas les premiers ? Cette idée saugrenue ne vient pas de moi.

Je vous assure que je possède une mentalité parfaitement d'aplomb, et un bon sens qui me garde des utopies. Je n'ai jamais «condamné» aucun chemin de fer, parce que la condamnation n'est pas entre mes mains. J'ai dit, en songeant avec tristesse «à ce que le chemin de fer apporte, et surtout à ce qu'il emporte»,

que les Valaisans avaient eu raison de faire sauter des rails, je le maintiens. Chacun peut se replacer à ce point de vue spécial, qui renferme une indéniable vérité. Il ne peut pas en conclure que je veuille supprimer les chemins de fer, l'absurdité de cette phrase lui ôtant toute espèce de sens. J'ai écrit qu'on ne devait pas faire d'un progrès inévitable, que j'admets complètement puisque je le considère comme tel, une cynique profanation. J'ai déclaré que je trouve commode le wagon qui transporte et l'hôtel qui nourrit, et en cela je parle comme tout le monde ; mais j'ai demandé si l'hôtel dût être forcément laid, et la gare hideuse, c'est une question que tout le monde aussi se pose avec moi. Je ne reprendrai pas ici le texte des «Cancers», il se trouve aujourd'hui dans des milliers de mains, et son contrôle est trop facile, mais je rappellerai à ceux qui fulminent, en sens contraire, qu'il n'y a que la vérité qui blesse. Vous me parlez d'un fracas qui se passe tout au dehors, c'est la presse qui le fait. Personnellement, je n'aime que la tranquillité, c'est pourquoi je veux protéger les coins où l'on peut être encore tranquille. Je n'ai correspondu qu'avec la *Gazette*, et si plus de deux cents journaux, suisses, français, allemands, italiens et américains ont relevé la chose, c'est qu'elle leur a paru aussi intéressante qu'opportune. Partout, aujourd'hui, on traite ces questions avec enthousiasme, et heureusement ! Cela prouve qu'à côté de l'amour du gain il y a encore autre chose.

Et puis, vous savez, tout est relatif. Il est reposant de vivre dans les demi-mesures, les demi-sentiments, d'accepter tout ce qui vient, c'est certes plus facile que de réagir ; au milieu du calme, un élan sincère et désintéressé peut étonner, et il étonne.

Je n'ai rien inventé, je ne prétends en imposer à personne. Ceux qui me suivent le font librement. Ceux qui me blâment sont dans

leur droit, ma patience et ma volonté dureront plus que leur colère.

Je ne doute pas que, sans maladresse, sans Ligue et sans bruit, avec des moyens supérieurs à ceux que j'emploie, vous ne serviez la beauté sans grand B. Je me permettrai seulement de vous remettre en mémoire que, moi aussi, je suis une étrangère, et que ce pays pour lequel je lutte n'était pas le mien.

En voulant défendre sa beauté, je lui rends du fond du cœur l'hommage le plus vrai et le plus respectueux, et j'éprouve une certaine surprise à voir, sinon se tourner contre moi, du moins me refuser la main que je leur tends, ceux qui peuvent être fiers de le nommer leur patrie.

Dans l'espoir que vous voudrez bien insérer cette lettre dans son intégrité, et à la place qu'occupait la vôtre, je vous prie de croire, Monsieur, à mes sentiments très distingués.

Marguerite Burnat-Provins

L'article que nous avons consacré à la créatrice de la Ligue pour la Beauté répondait à un besoin général de protestation, si nous en jugeons par le nombre de témoignages que nous avons reçus à ce propos.

Nous pourrions répliquer à Mme Burnat qu'il est assez piquant de la voir se placer aujourd'hui sous l'égide du bon sens ; qu'elle s'illusionne si elle se flatte d'avoir découvert la «vérité absolue» ;

qu'elle a une façon peu banale d'aimer la tranquillité et de rendre hommage à notre pays («peuple de valets» !) etc. Mais la lettre de Notre-Dame de la Beauté, comme l'appelle un de nos correspondants, étant, cette fois-ci, tout aimable, sans exagération de langage, et plaidant en somme les circonstances atténuantes, nous aurions mauvaise grâce à ne pas laisser tomber, provisoirement, la plume du polémiste.

P. R.

Les trois articles suivants : «But de la Ligue», «La pierre des Marmettes» et «Le tilleul d'Hermance» ont été publiés dans le numéro d'essai du *Bulletin pour la conservation de la Suisse pittoresque* en mars 1906. Le premier dessine un code de bonne conduite pour les parties en présence et officialise les objectifs de la Ligue, les deux autres évoquent ses premières actions.

BUT DE LA LIGUE

La conservation de la Suisse pittoresque correspond, pour le pays, à un intérêt général et supérieur, car une grande partie de sa richesse est tirée de ses avantages naturels.

Nous avons pu comparer à une prostitution l'exploitation des beautés d'une contrée spécialement privilégiée.

On a commencé par utiliser, aujourd'hui on déshonore avec un cynisme chaque jour accru.

Il n'est pas besoin d'une culture bien étendue pour comprendre que les monuments anciens, les travaux d'art de tous genres, les arbres séculaires, les beaux paysages à l'état de nature sont, par ce qu'ils suggèrent, plus doux à contempler que les usines, les poteaux, et les chemins de fer.

Que, si ceux-ci sont nécessaires, ceux-là le sont tout autant.

Ce n'est pas spécialement une idée d'artiste que nous énonçons, mais on est toujours «artiste» au moment où l'on ressent

profondément l'impression provoquée par une belle chose, un beau spectacle, quand même on ne peut traduire cette impression. Et ce genre d'émotion est nécessaire à l'homme, tout autant que ce que l'on considère, dans son existence quotidienne, comme indispensable. C'est le pain de son âme. Par là, il élève ses aspirations, se dégage de l'étouffement du terre-à-terre, se repose et s'assainit. Nous aurons mainte occasion de démontrer les côtés psychologiques et moraux de la cause que nous défendons.

Notre prétention ne va pas à l'encontre d'un progrès qui a des droits. Nous nous bornons à ne pas lui reconnaître celui de tout dévaster.

On peut faire ce que l'on veut dans une plaine inculte et sauvage ; dans un pays comme la Suisse, le respect s'impose, et le progrès qu'il faut accepter doit mettre plus de pudeur dans ses manifestations.

Nous ne voulons pas entreprendre une lutte chimérique ; le bon sens reste avec nous, et tout ce que le pays compte d'intelligence et de cœur nous soutiendra, quand chacun aura bien compris nos intentions.

Ce que nous voulons, c'est l'entente par la persuasion, ce sont les concessions raisonnables, en admettant qu'il n'y a pas au monde que l'argent.

Le commerce, l'industrie, ces forces reconnues d'un Etat ne doivent pas voir dans le culte de l'art et de la beauté, dans l'esthétique, qui peut s'étendre à tout, des ennemis, mais des puissances égales, des facteurs de renommée et de prospérité.

Tâchons donc d'amener la concordance du beau avec l'utile, qui soit *vraiment utile*.

Et nous insistons sur le «*vraiment utile*», car on pourrait démontrer que tout ce qui a été sacrifié au nom du progrès, ne l'a pas toujours été à profit ; le raisonnement ne préside pas d'ordinaire aux massacres, et nos efforts doivent tendre à ramener les esprits égarés par la cupidité à une plus juste appréciation de ce qu'on peut faire, et de ce qui doit être à tout prix évité. Si le mouvement qui commence aujourd'hui et se dessine très fermement à son début, ne se produisait pas ; si la réaction qui s'annonce ne se précisait pas, vigoureuse et définitive, la Suisse ne tarderait pas à se repentir amèrement des plus déplorables erreurs. Le jour où l'on ne pourrait plus montrer aux touristes *que la place de ce qui était*, nous assisterions à l'aveu flagrant d'une incontestable déchéance.

Ce n'est pas impunément qu'on insulte à la nature éternelle, à l'art consolateur ; qu'on ampute les traditions, qu'on renie les coutumes en refoulant l'âme antique ; un pays ne peut sortir de cette triste besogne que moralement dégradé.

Et, tous les jours, sont plus nombreux ceux qui le sentent. Notre but, bien défini, est donc :

D'inspirer et de répandre le respect des beautés naturelles et artistiques du pays en nous aidant de conférences, d'expositions éducatives, et de notre revue.

De demander aux constructeurs et spéculateurs de tous genres, d'envisager, à côté de leurs intérêts que nous respectons, les concessions que la nature ou l'esthétique urbaine exigent, pour

atténuer les déprédations. De nous opposer au vandalisme inutile dans tous les domaines.

De ranimer l'ancien souffle d'art qui faisait presque de chaque paysan un artiste, afin de conserver le caractère vraiment national à tout ce qui n'a pas encore été atteint.

Enfin notre objectif principal est l'obtention d'une loi protectrice.

Ces projets ont devant eux l'avenir.

Tous ceux qui se joindront à nos efforts peuvent être persuadés qu'ils collaboreront à une œuvre à la fois patriotique et morale.

Marguerite Burnat-Provins

LA PIERRE DES MARMETTES

Au mois de mai 1905, le bloc erratique des Marmettes, sur Monthey, en Valais, fut vendu par son propriétaire pour être exploité par un granitier.

La Ligue nantit du fait le Département de l'intérieur qui s'occupa de l'affaire immédiatement, et avec beaucoup de bonne grâce.

Le monde savant protesta vivement contre la destruction de ce témoin de l'époque glaciaire, en de nombreux articles signés de noms suisses, anglais et français.

Une demande d'expropriation pour cause d'utilité publique fut adressée au Conseil d'Etat du Valais, et appuyée par la Commune

de Monthey dans une assemblée primaire, au commencement de juin. Après de nombreuses discussions et démarches, les difficultés furent vaincues. La Confédération, l'Etat du Valais, la Société des sciences naturelles et la Commune de Monthey rassemblèrent les fonds nécessaires au rachat de la pierre des Marmettes, qui échappa ainsi à la ruine et demeure debout, surmontée d'une maisonnette et d'un ancien jardinet, pour la joie des savants et des touristes.

L'activité déployée par tous ceux qui ont contribué à arracher ce bloc remarquable aux mains des exploiters, a démontré combien, à juste titre, on peut porter intérêt à une curiosité naturelle.

Cette constatation a été de bon augure pour l'avenir de la Ligue.

M.B.-P.

LE TILLEUL D'HERMANCE

Au printemps 1905, la Ligue est intervenue pour empêcher la mutilation complète de l'arbre magnifique qui est un des plus beaux ornements du joli village d'Hermance, au bord du Léman.

Il avait été prémédité d'en scier la plus grande partie pour permettre soi-disant de voir l'heure à certaine horloge. Grâce aux démarches de la famille Meyer de Stadelhofen, très dévouée à notre cause, l'arbre en question n'a subi qu'un dommage relativement minime, alors qu'il était en danger de perdre la moitié de sa ramure.

M.B.-P.

«Les quais» constituent l'un des premiers chapitres du vademecum esthétique que deviendra le *Bulletin du Heimatschutz* dès 1906. Les photos comparatives entre bon et mauvais exemple témoignent encore, dans l'article original (elles n'ont pas été reproduites ici), du moralisme et des ambitions totalisantes de la Ligue.

LES QUAIS

Parmi les endroits pittoresques qu'on s'est résigné à voir dénaturer pendant ces dernières années, les rives des lacs ont été particulièrement maltraitées.

Les bordures rectilignes, du plus pauvre effet, ont remplacé les grèves si pleines de charme, et les quais s'en vont tout secs et poussiéreux, avec leurs platanes et leurs trottoirs-galeries, meublés de bancs.

Les promenades sur l'eau, en faisant défiler devant nos yeux les différents aspects des berges, nous montrent combien les lacs ont été profanés par ces constructions où l'on n'a eu en vue qu'une implacable ligne droite, sans le moindre souci de l'aspect, sans aucun remords pour ce que l'alignement sacrifiait.

On a dit aux rochers et aux vieux arbres : «Saluez, c'est le quai qui passe», et on les a balayés.

La raison invoquée, qui semble péremptoire au premier abord, se rencontre partout la même : exigences de la circulation moderne qui, décidément, ne peut se trouver à l'aise que sur les routes laides et dépouillées, avec des trottoirs d'asphalte.

Or, ce qui se conçoit, ce qui est nécessaire lorsqu'il s'agit de grandes artères, de véritables rues de ville, ne s'impose plus dès qu'il est question d'un quai, lequel par sa position au bord d'un lac, est particulièrement destiné à la promenade et ne représente presque jamais le chemin le plus direct pour la circulation des affaires. On peut établir d'énormes remblais, des empiètements coûteux pour assurer la rigidité de ligne qui est le rêve des bâtisseurs de quais, jamais on ne fera le moindre sacrifice pour aménager un espace où pût se dresser une double rangée d'arbres, qui constituerait une belle promenade vraiment fraîche et agréable. Cette disposition n'empêcherait nullement le trottoir tel qu'il existe partout le long des pelouses, dans les avenues des grandes villes.

Elle n'empêcherait pas davantage, à la place voulue, le débarcadère important, bien compris et répondant à ce qu'on en attend, sans ressembler à un hangar ou à un faux kiosque chinois.

Le mur de soutènement retiendrait tout aussi bien un terrain gazonné que ce qu'on lui fait supporter d'ordinaire ; cette bordure monotone que nous retrouvons partout ne joue même aucun rôle au point de vue de la sécurité ; étant trop basse et percée d'ouvertures, elle peut être considérée comme inutile, il lui arrive parfois même de crouler.

Les étrangers et les promeneurs qui se délectent à la vue des beaux panoramas qu'offrent tous les lacs de la Suisse, aimeraient mieux les savourer sous un ombrage, dans un jardin, même étroit, plutôt qu'assis dans une sorte de galerie, en face du mur qui leur cache le vrai bord de l'eau, les ébats des mouettes et des cygnes, et les jeux si captivants des vagues sur les pierres. En leur laissant cet agrément bien légitime, puisqu'ils sont en face d'un lac, et

que ce lac doit avoir un bord, on peut affirmer qu'on n'empêcherait personne de circuler.

Certes, la majeure partie du public préférerait que les quais fussent différents, mais qui se soucie de le dire, et pourquoi ces endroits qui devraient être spécialement jolis, sont-ils aussi tristement laids ?

Parce que ceux qui en ont prévu la laideur les ont acceptés sans protestation.

Parce que ceux qui ne comprenaient rien à la beauté des grèves intactes ont trouvé ces nouveaux passages superbes et commodes, ne sachant pas qu'on pouvait faire aussi commode et réellement beau. Apathie d'un côté, ignorance de l'autre, indifférence totale de l'esthétique chez ceux qui les ont construits. C'est ainsi qu'on en arrive au résultat que nous avons sous les yeux, et dont les photographies que nous reproduisons établissent, par contraste, le côté désolant.

C'est ainsi que, dans un pays aussi varié d'aspects, aussi richement pittoresque que la Suisse, nous trouvons inmanquablement au bord de chaque lac, à Vevey, à Neuchâtel, à Lucerne, à Lugano et ailleurs, la même voie quelconque, le même trottoir, le même appui, le même arbre tourmenté, les mêmes bancs rangés comme pour un spectacle, le tout d'une banalité qui ne serait pas plus complète, si elle avait été mise au concours.

C'est droit et propre, beaucoup de villes s'enorgueillissent précisément de cette droiture et de cette propreté ! C'est le raclage officiel des bords de lacs : un quai doit être comme cela, et pas autrement.

Cependant, les vues du Zürichhorn et d'Iseltwald démontrent : la première, qu'une berge, avec un débarcadère, peut être respectée, parfaitement verte, ombreuse et attrayante ; la seconde, ce qu'est encore un lac «sans quais» avec ses rives naturelles, dans la magnifique ordonnance d'un paysage grandiose. Ce bel exemple d'Iseltwald nous donne la mesure des regrets que doit inspirer l'enlaidissement croissant des bords de lacs. On peut songer qu'il fut un temps où le Léman, entre autres, était ainsi, dans toute sa beauté, de Lausanne à Vevey, et de Vevey à Villeneuve. On sait ce qu'il en reste, les photographies que nous donnons du quai et du port de Montreux se passent de commentaire. A nos lecteurs de juger.

Tout se transforme, dit-on. D'accord. La vie change, les conditions se modifient. Parfaitement. Mais pourquoi systématiquement remplacer une belle chose par une chose laide ? Pourquoi perdons-nous au change tous les jours ?

Quand la transformation est, soi-disant, inévitable, pourquoi s'accomplit-elle en mal ?...

Le besoin est grand d'une éducation esthétique qui sera lente, mais qui peut se réaliser parce que l'opinion publique est avertie par les excès mêmes de ces dernières années. La réaction se fera, elle a commencé, et c'est une tâche que notre Ligue doit avoir à cœur, que de chercher, par tous les moyens, à modifier l'esprit purement utilitariste qui préside en Suisse à tous les changements qui se font au nom du progrès.

Marguerite Burnat-Provins

B) Lettres à Paul Ganz

«*Il ne faut pas parler d'une action ! il faut la mettre en mouvement.*»

Lettre du 3 septembre 1906

Entre le 27 mars 1905 et le 21 février 1908, Marguerite Burnat-Provins adresse quelque trente lettres à Paul Ganz (1872-1954), alors directeur du Musée des beaux-arts de Bâle et membre du Comité de la Ligue, futur Heimatschutz. Dans ce laps de temps, on peut mesurer toute l'énergie que l'artiste consacre à réaliser son idée de préservation des beautés paysagères et monumentales de la Suisse, son pays d'adoption. Son travail est à la fois celui d'une militante recruteuse, d'une secrétaire aux prises avec des difficultés de gestion de fichier, d'une épistolière infatigable. Une de ses grandes ambitions est de parvenir à faire voter une loi de protection des paysages, et pour ce faire, elle prône l'union nécessaire des multiples actions qui coexistent alors, union qui se fera, certes, mais sous le drapeau suisse-alsacien. Dans ce laps de temps aussi se déroule tout le drame de cette femme qui, débordante de force et de ressources innovatrices au début, malgré ses problèmes de santé et le choc dû à la mort de son père en pleine Fête des Vignerons, finit par abandonner la partie, écrasée par les difficultés personnelles qu'on connaît (rencontre en 1906 de Paul de Kalbermatten, naufrage de son couple, départ de Vevey, problèmes financiers). Il est enfin poignant de lire les propositions qu'à plusieurs reprises elle fait, vainement, pour que le Musée de Bâle accepte les bois originaux des *Petits tableaux valaisans*. Cet échec prend un relief singulier, quand on sait les prix que la moindre de ses œuvres atteint aujourd'hui sur le marché de l'art.

*

Note éditoriale

Au seuil de cette lecture, il faut se souvenir que nous ne possédons ni les réponses à ces lettres, ni les documents les accompagnant parfois (lettres de tiers ou coupures de presse), ce qui peut troubler les lecteurs et donner à l'ensemble publié ici un aspect cahotique ou allusif que nous déplorons.

D'autre part, nous n'avons pas voulu trop charger le texte par des notes explicatives, ou parfois, plus simplement, nous n'avons pas trouvé de réponses à certaines énigmes (allusions à des événements et/ou des personnes). Nous aimerions donc que ces textes soient considérés comme des documents semi-bruts, mis à la disposition de chercheurs qui s'intéresseraient à l'histoire du Heimatschutz : en effet, il y a encore bien des points à élucider et des sujets à développer, en lien avec les politiques cantonales d'une part, avec la dimension européenne du mouvement d'autre part. Nous renvoyons d'ores et déjà à l'excellent livre de Diana Le Dinh, *Le Heimatschutz, une ligue pour la beauté*, Histoire et sociétés contemporaines, Université de Lausanne, tome 12, 1992. Nous renvoyons aussi les lecteurs aux articles de Marguerite Burnat-Provins elle-même parus dans le *Bulletin* de la Ligue, et aux analyses de Diana Le Dinh et d'Elisabeth Crettaz, les unes et les autres reproduits dans ce *Cahier*.

*

Le texte des lettres que nous donnons est aussi fidèle que possible au manuscrit. Leur présentation, notamment celle des en-têtes, a été unifiée ; en revanche, la graphie de la signature de l'épistolière a été respectée.

L'orthographe, notamment celle des noms de personnes, a été corrigée au besoin. Marguerite Burnat-Provins use

systématiquement de la graphie ancienne *très-simple* pour *très simple*, *très-beau* pour *très beau*, etc. ; dans ce cas, nous avons choisi de moderniser l'orthographe.

Les abréviations d'usage courant (*bcp* pour *beaucoup*, *ns* pour *nous*, etc.), relativement nombreuses, ont été complétées. Les titres d'œuvres et de revues figurent en italique, les titres d'articles parus en revue entre guillemets, selon l'usage.

La ponctuation, dont Marguerite Burnat-Provins fait parfois un usage singulier, est généralement respectée ; par ailleurs, elle ne met que rarement une majuscule après le point d'exclamation, habitude que nous avons conservée. En revanche, les tirets en fin de phrase, abondants sous sa plume, ont été remplacés systématiquement par des points.

Sont mentionnés entre soufflets < > les quelques mots dont la lecture est incertaine ou conjecturale. Les crochets carrés [] sont réservés aux ajouts et aux commentaires de l'éditeur.

*

Lettre I.

La Tour-de-Peilz (Vaud)

27 mars 05

Monsieur,

Sans avoir l'avantage de vous connaître, je prends la liberté de vous envoyer la *Gazette de Lausanne* du 17 mars pour attirer votre attention sur l'article intitulé «Les Cancers»¹.

De nombreuses lettres m'ont prouvé qu'il répond aujourd'hui à un sentiment presque général ; en conséquence, j'ai cru le moment opportun pour publier, dans le même journal, un appel à tous. Il paraîtra demain². Mon intention est de fonder, pour lutter contre le vandalisme, une Ligue que j'appelle dès aujourd'hui : *La Ligue pour la Beauté*.

Monsieur le Président de la Confédération³ qui m'encourage beaucoup dans cette lutte, place son nom en tête de ma liste, puis-je compter sur le vôtre pour concourir à cette œuvre de défense de la Suisse pittoresque ?

Oui, n'est-ce pas ? Mon programme est très simple : *veiller* partout et se prévenir *à temps*. C'est pourquoi je veux étendre le cercle de notre recrutement, sans exclusion, tous les efforts sont utiles.

Je vous serai profondément reconnaissante de tout ce que vous voudrez bien faire à Bâle dans ce but. Je ne demande pour le moment que des noms et des adresses. Si vous pensez que la note que va publier la *Gazette* puisse être reproduite dans un journal

¹ Marguerite Burnat-Provins, «Les Cancers», *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905 ; voir ici-même, I. Sources, A. Articles.

² Marguerite Burnat-Provins, «Une Ligue pour la Beauté », *Gazette de Lausanne*, 29 mars 1905 ; *ibid.*

³ Il s'agit de Marc Ruchet (1853-1912), conseiller d'Etat radical vaudois.

bâlois, aurez-vous la bonté de me le dire, je vous la communiquerai.

En vous remerciant d'avance, veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

marguerite burnat-provins

Lettre 2.

La Tour-de-Peilz, 2 avril 1905

Monsieur,

J'ai lu et relu votre lettre avec un vif intérêt. Elle est pour moi un véritable encouragement, car elle m'ouvre un horizon au bout duquel je vois la réalisation d'une idée qui me hante depuis longtemps.

Je comprends que vous teniez, vous et vos amis, à votre initiative, votre société sera excellente, l'idée du journal mensuel on ne peut meilleure. Mais puisque vous me parlez de fusionner, *je vous prie instamment* de donner suite à ce projet dès que votre société sera constituée.

Car, ce que j'entends établir avec le temps, de la patience et beaucoup de peine sans doute, c'est la réunion de *toutes* les sociétés suisses susceptibles de s'intéresser vraiment à la question, et si vous en connaissez quelques-unes, donnez-moi, s'il vous plaît, les noms de leurs présidents. J'écris tous les jours de nombreuses lettres, je tiens à le faire personnellement malgré le temps que cela demande. Je reçois toute une correspondance qui montre combien le public peut s'émouvoir. Je me mets exprès en contact direct avec les particuliers pour avoir leurs avis, je les remercie de leurs lettres, je leur demande de m'aider, et maintenant, je le vois, c'est avec le public qu'il faut marcher, là est le nombre, là sera la force. Que nous soyons une fois *tous* ensemble, tous sans exception ! Si vous pensiez qu'il serait préférable de faire absolument cause commune et bourse commune dès maintenant, nous pourrions étudier la chose dans ce sens, sinon arrêtons-nous en à ce que je vous propose plus haut. J'ai 86 membres aujourd'hui, le nom est donné, je ne veux pas vous demander de faire abstraction de vos projets particuliers, mais j'ai une telle conviction qu'on ne pourra rien faire tant qu'on

ne sera pas des milliers, que je serais ravie pour le bien de la cause, de pouvoir vous entraîner.

Vous me parlez de la protection de monuments, vous vous y arrêtez spécialement sans doute. C'est pourquoi il y a une raison de plus à vous joindre complètement à nous, car le nom très général donné à ma ligue comprend tout ce qui mérite d'être conservé, fût-ce un arbre, une pierre ! et, en faisant le plus, vous pouvez faire le moins. On m'écrit des villages ; une paysanne, tout à l'heure, m'envoyait son adhésion en regrettant sa tranquillité perdue du fait de ce qu'elle appelle «un train de malheur». Je commence à voir tout ce qu'il y aurait de bon à faire en atteignant les plus petits. Mon intention est d'envoyer une circulaire à tous les pasteurs, curés, régents ; si nous étions ensemble pour cela, la besogne serait plus facile et moins coûteuse. Pensez-vous que 9 frs de cotisation suffisent ? J'y ai pensé aussi, il faut demander peu, mais on a toujours besoin d'argent ! Et savez-vous ce qui me fait tant désirer l'union totale, complète, c'est que ceux que nous pouvons considérer comme nos ennemis rien de voir *encore* une société, *encore* un comité, ils ne riraient plus en face d'une armée ! Vous en verrez la preuve dans ces deux coupures que je vous serais obligée de me retourner. C'est sot, mais dangereux, cela représente un clan nombreux d'imbéciles, ne luttons-nous pas contre eux !

Ensuite, on ne peut pas s'illusionner sur ce point, jamais une société toute seule, fût-elle très nombreuse, n'obtiendra une chose très importante, par exemple elle n'arrivera pas à empêcher la construction d'un chemin de fer, à obtenir une loi. Or il nous faut la force d'en arriver là, nous l'aurons par la coalition générale. Mon projet est annoncé dans une quinzaine de journaux, je le répands autant que je peux, et j'ose espérer que vous vous déciderez à ne faire qu'un avec nous. Vous êtes à Bâle et moi en pays de Vaud, notre action sera double et beaucoup plus efficace ;

tout en gardant à votre association la forme que vous entendez lui donner, qu'elle soit entièrement ralliée à la Ligue pour la beauté, concentrons toutes nos énergies, nous en aurons besoin.

Ceci est encore embryonnaire, la réflexion nous aidera à en tirer la meilleure solution. J'espère que vous voudrez bien continuer à correspondre avec moi à ce sujet. J'aimerais connaître votre programme en entier pour le comparer au mien, la similitude me semble complète, bien que je n'aie pas encore pu arrêter les détails.

Veillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements d'avance, l'assurance de mes sentiments sympathiques.

marg. burnat-provins

Lettre 3.

La Tour de Peilz, 6 avril 1905

Monsieur,

Je vous adresse, en vous priant de me la retourner, la lettre que m'écrit M. le professeur Widmann⁴. Vous aurez peut-être lu son article dans le *Bund*. La Suisse allemande bouge et nous sommes 152 ce matin.

Vous verrez que M. Widmann est aussi partisan de l'*Unité* absolue. J'en ai été enchantée car le *Bund* étant très lu, son article nous sera fort utile. J'espère voir mon rêve s'accomplir, lentement peut-être, mais sûrement. Il le faut pour le salut de la Suisse pittoresque. J'ai prié M. Ph. Godet⁵ de venir vers moi pour que nous arrêtions quelques dispositions préliminaires. Je compte provoquer au plus tôt, à Berne, sans doute, une première assemblée afin de rédiger nos statuts.

L'Argus m'a envoyé une quarantaine d'annonces dans les journaux, suisses allemands en majorité, je ne sais malheureusement pas l'allemand, je ferai tout traduire.

L'effervescence qui se répand un peu partout nous sera très précieuse, *profitons-en !* sans trop tarder.

⁴ Josef Viktor Widmann (1842-1911), rédacteur littéraire du *Bund* (périodique bernois), dont les récits de voyage connaissent alors un grand succès, est un des premiers signataires bernois de l'appel lancé par Marguerite Burnat-Provins.

⁵ Philippe Godet (1850-1922), dont l'*Histoire littéraire de la Suisse française* (1890) a établi la réputation, est une figure prépondérante de la vie intellectuelle et culturelle de Suisse romande. Il est alors professeur de littérature française à l'Académie de Neuchâtel, après avoir mené une triple activité d'avocat, de poète et de journaliste engagé dans les rangs libéraux. Très tôt intéressé par la conservation du patrimoine, il est à l'origine de la campagne menée contre la démolition des remparts de Soleure, en 1905. Aussi souscrit-il sans réserve au projet de Marguerite Burnat-Provins.

Ci-joint quelques noms d'adhérents qui vous intéresseront sans doute.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

marguerite burnat-provins.

MM.

Guillaume Fatio⁶, Genève

Crosnier⁷, président de la Fédération des Sociétés artistiques Rouge⁸, président de la Commission d'art public

Virgile Rossel⁹, Berne

Charles Giron¹⁰, Vevey

Clement Heaton¹¹, Neuchâtel

⁶ Le banquier et publiciste genevois Guillaume Fatio (1865-1958) milite activement pour la protection du patrimoine, l'urbanisme, la salubrité publique et l'entraide sociale. Au travers de plus de quarante ouvrages, il vulgarise l'histoire de Genève. Son ouvrage *Ouvrons les yeux ! Voyage esthétique à travers la Suisse* (1904) lui vaut d'être considéré comme un précurseur du mouvement du Heimatschutz. Signalons que c'est autour de Guillaume Fatio et de Philippe Monnier que s'était constituée à Genève la Société d'Art public, en 1901.

⁷ Jules Crosnier (1843-1917), peintre d'origine française, professeur aux Beaux-Arts à Genève.

⁸ Il s'agit probablement de l'architecte Georges Rouge (1834-1920), municipal de Lausanne et député au Grand Conseil.

⁹ Virgile Rossel (1858-1933), juriste et homme politique jurassien, est à l'époque professeur de droit à l'Université de Berne. Actif dans les rangs des radicaux, il est député au Conseil national. En tant qu'écrivain, il est l'auteur de romans, de recueils de poèmes et d'une monumentale *Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours* (1889-1891).

¹⁰ Charles Giron (1850-1914), peintre genevois.

¹¹ Clement J. Heaton (1861-1940), maître-verrier d'origine anglaise, s'est installé à Neuchâtel dans les dernières années du XIX^e siècle ; il a travaillé entre autres pour la cathédrale de Lausanne et le Musée historique de Berne ; il émigra à New York en 1914.

Grellet¹², président de la Société héraldique, Saint-Gall
Professeur Baer¹³, architecte, rédacteur du *Schweizerische Bauzeitung*, Zurich
Philippe Monnier¹⁴, Genève
B. Van Muyden¹⁵, président de la Société d'histoire de la Suisse romande, Lausanne
Kohler¹⁶, président de la Société d'émulation jurassienne, Porrentruy
de Wurstemberger, architecte, Berne
Ernest Biéler, etc. etc.

¹² Jean Grellet (1852-1918), banquier et rédacteur de la *Suisse libérale* ; historien et héraldiste, il est le fondateur de la Société suisse d'héraldique (1890).

¹³ L'architecte et historien de l'art allemand Casimir Hermann Baer (1870-1942), membre fondateur du Heimatschutz, sera le rédacteur du *Bulletin* du Heimatschutz jusqu'en 1911. Il est à l'époque rédacteur de la *Schweizerische Bauzeitung* et l'éditeur du *Schweizerische Kunstkalender*.

¹⁴ L'écrivain genevois Philippe Monnier (1864-1911) célèbre le charme de sa campagne natale dans *Causeries genevoises* (1902), *Le Livre de Blaise* (1904) ou *Mon Village* (1909). Enseignant, il collabore au *Journal de Genève*, à la *Gazette de Lausanne* et à *La Semaine littéraire*.

¹⁵ Berthold Van Muyden (1852-1912), avocat, est alors syndic de la ville de Lausanne. Président de la Société d'histoire de la Suisse romande de 1890 à 1912, il est l'auteur d'une *Histoire de la Nation suisse* (1896-1899) et de *Pages d'histoire lausannoise* (1911).

¹⁶ Adrien Kohler (1864-1918), avocat.

Lettre 4.

La Tour-de-Peilz, 8 juin 05

Cher Monsieur,

Je pense, en effet, d'après votre lettre de hier que nous devons absolument nous voir. Auriez-vous la bonté de me dire quand vous pourrez venir à La Tour. Je vous aurais volontiers offert de loger chez moi, mais notre maison, comme vous le verrez, est livrée aux ouvriers et très peu habitable pour le moment ! malheureusement !

En attendant votre réponse, croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

marg. burnat-provins

Lettre 5.

La Tour-de-Peilz, 24 août 05

Cher Monsieur,

Bien que je sois très malade par suite de la mort soudaine de mon Père¹⁷, je tiens à vous mettre au courant de ce qui s'est fait depuis quelque temps. Je suis entrée en relations au mois de juillet avec Mr E. W. Hallifax de Londres, qui vient en Suisse depuis 19 ans, et a déclaré se joindre à la Ligue. Aidée par lui, j'ai fait de la propagande en Angleterre, et une branche anglaise se

¹⁷ Arthur Provins (né en 1843) est mort le 8 août 1905 chez sa fille. Il était venu à Vevey assister à la Fête des Vignerons, dont Marguerite Burnat-Provins avait réalisé l'affiche.

forme sous la présidence de Sir Martin Conway (Allington Castle, Maidstone – England)¹⁸.

La *Gazette de Lausanne* a reproduit la lettre écrite au *Times* par ce dernier. Cette lettre a fait sensation, elle était en place de l'article de fond, et les journaux la commentent. Cette attitude des Anglais est excellente pour nous, quoique nos ennemis recommencent à crier qu'il n'y a rien à faire. Je vous assure qu'il est très nécessaire de lire les journaux, et de les avoir par l'*Argus*, car les autres pays s'occupent beaucoup de la question. J'ai reçu ce matin une note de l'*Express de Liège* qui applaudit à la lettre de Sir Martin Conway au *Times*. J'envoie les papiers à ce journal, et j'écris en même temps à deux députés belges qui s'occupent de la chose à Bruxelles, et viennent de faire passer une loi intéressante. Ce sont MM. Carton de Wiart et Destrées.

Les adhésions anglaises, hommes et femmes, arrivent tous les jours, le recrutement marche. J'ai prié Mr Hallifax de vous adresser un rapport sur tout ce qui concerne cette partie. Je suis contente que les choses marchent aussi bien, et désolée de me sentir presque incapable de travailler à quoi que ce soit.

J'espère que vous êtes en bonne santé, et que votre séjour de vacances vous a profité. Croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

marg. burnat-provins

¹⁸ La branche anglaise du mouvement, «The english branch of the league for the preservation of Swiss scenery», se constituera à Londres le 22 novembre 1905, avant même que soient formées en Suisse les premières sections cantonales.

Lettre 6.

Savièse, le 31 août 05

Cher Monsieur,

Je suis très sensible aux sentiments de sympathie que vous m'exprimez, je connais en effet maintenant un des plus grands Chagrins de ma vie, que je redoutais depuis tant d'années à cause de l'affection profonde qui me liait à mon Père.

Mais la vie continue à côté de la mort, c'est pourquoi je tiens à travailler comme par le passé, malgré tout.

J'ai encore reçu des adhésions anglaises, cela marche, et comme vous le dites, ce secours ne saurait être prévu. Ma correspondance avec Mr Hallifax est presque journalière, l'indignation des Anglais est très grande. Ils demandent particulièrement que nous nous interposions au sujet du chemin de fer Sierre-Zinal-Oberland, et en général dans les vallées valaisannes, la *Pall Mall Gazette* trouve les massacres commis par là inexcusables. Si l'Oberland est perdu, disent-ils, au moins que le Valais soit respecté. Ceci est à noter.

Je suis tout à fait d'accord pour publier la protestation de Widmann en feuille dans les journaux, dites-moi au moment voulu, en me l'envoyant, combien il faut en faire imprimer, cette question de Rosenlauri¹⁹ passionne aussi les Anglais ! tant mieux. J'espère que les Bernois comprendront l'utilité d'être tous ensemble, cette coupure serait ennuyeuse et ne mènerait à rien.

Je suis bien aise de vous servir mieux qu'avant, j'espère que vous saurez garder votre bonne santé, car on se repent tôt ou tard

¹⁹ Village et glacier de l'Oberland bernois, au-dessus de Meiringen. Lors de l'assemblée constitutive de la Ligue à Berne, le 1^{er} juillet 1905, le comité provisoire fut chargé de protester auprès des autorités compétentes contre la concession au chemin de fer du Rosenlauri.

d'avoir cru à des forces qu'on n'a plus si on ne sait pas se ménager !

Donc à bientôt à Lucerne, avec l'espoir que tout ira pour le mieux.

Attention à Aarau, on va avoir à crier !

Croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

marg. burnat-provins

Lettre 7.

La Tour-de-Peilz, 5 septembre 05

Cher Monsieur,

Je crois qu'il serait bon d'écrire sans tarder aux autorités de Montagny, canton de Fribourg, qui veulent jeter par terre la vieille tour qui met sa note pittoresque dans le paysage. J'aurais pris la chose en main, si je n'étais sûre qu'elle aura plus de poids venant de vous. *Je crois que le temps presse !...*

Croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

marg. burnat-provins
à la hâte [dans la marge]

Lettre 8.

La Tour, 7 septembre 1905

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu l'imprimé que vous m'avez envoyé. J'espère que tout le monde sera exact au rendez-vous de Lucerne. On m'a fait observer qu'il y avait dans notre Comité une grande différence de proportion entre les Suisses allemands et les Suisses français. Il y aurait eu à Lausanne :

MM. A. de Meuron²⁰, conseiller national

B. Van Muyden, syndic

Simon²¹, architecte, chef du service de l'Etat.

Je vous donne cette remarque pour ce qu'elle vaut.

L'attitude du *Times* continue à préoccuper la presse. Je pousse Mr Hallifax à s'agiter le plus possible, il est du reste on ne peut mieux disposé pour notre cause. J'ai reçu ce matin un article français qui dit que c'est bien fait que les Anglais donnent une bonne leçon aux Suisses ; aussi j'ai prié Mr Hallifax de vous envoyer l'article pour être traduit dans les journaux de la Suisse allemande, cela frappera beaucoup, surtout les hôteliers. Il faudrait qu'il parût avant le 16.

M. R. de Watteville qui habite le canton de Vaud me demande des douzaines de brochures et veut faire de la propagande autant que possible. Il rentre de l'Angleterre, et n'ayant pas vu le pays depuis 6 ans, il me dit qu'il est stupéfait et dégoûté, à un point inouï.

²⁰ Aloïs de Meuron (1854-1934), avocat vaudois, député au Grand Conseil, membre du Conseil communal de Lausanne, est conseiller national depuis 1899.

²¹ Le nom de Jules Simon (1852-1906), architecte de l'Etat de Vaud, est attaché à la restauration de la cathédrale de Lausanne.

Voilà les dernières nouvelles. Dites-moi d'avance à quel hôtel vous serez à Lucerne.

Un avocat de Bruxelles s'est inscrit, M. M. de Stadelhofen, qui doit présenter un rapport au Congrès de Liège m'a demandé 300 statuts qu'il distribuera avec son rapport. Beaucoup de personnes pensent que l'entente internationale sera excellente ; j'ai écrit aux députés belges qui ont proposé une loi en faveur de certaines questions esthétiques.

A bientôt donc et croyez, cher Monsieur, à l'assurance de mes meilleurs sentiments.

m. burnat-provins.

P.S. Un Anglais m'a fourni 19 adresses que j'ai envoyées à M. Baer.

m.p.b.

Lettre 9.

Savièse sur Sion (Valais)

25 septembre 1905

Cher Monsieur,

Je vous envoie ci-joint un article que M. Burnat m'a fait parvenir avec une observation que je laisse, car il pensait que la chose n'était pas possible.

J'avais déjà reçu une coupure de l'Argus dans laquelle j'ai lu cette phrase, et mon intention était de vous écrire pour vous demander qui a pris cette décision, et qui a imprimé cela ? Si vous ne pouvez me donner les explications demandées, vous voudrez bien faire parvenir cette lettre à la personne qui pourra les fournir. Car je proteste énergiquement contre cette manière de voir, et je désire que mon opinion soit connue. Comme je n'ai pas compris ce qui s'est dit à Lucerne, je n'ai pu protester alors, si toutefois on a parlé dans ce sens.

Je comprends très bien ce que dit ce journal et je suis d'accord avec lui. Je trouverais étrange que la Ligue marchât contre moi-même, et contre ses membres, car ceux qui ont lu ceci se sont révoltés, et ils ont bien fait.

Nous ne nous unissons pas pour faire les affaires des capitalistes et des administrations de chemin de fer. Pour moi, la nécessité d'un chemin de fer ne sera jamais évidente ; cela ne sert qu'à faire gagner de l'argent à quelqu'un, et nous voulons prouver que c'est l'amour du gain qui tue ce que nous défendons, il faut pourtant être logique !

En tous cas, je demande *moi-même* que les explications voulues soient données ; je ne mets pas la main à cette manière de faire que je considère comme une trahison, et je saurai le dire à la prochaine assemblée.

Je ne veux pas avoir l'air vis-à-vis du journal en question d'ignorer ce qui se passe dans notre Ligue, mais je vous assure que je ne peux pas laisser passer cette phrase, c'est par trop fort.

Veillez croire, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.
mar. burnat-provins

Lettre 10.

Savièse, 27 septembre 1905

Cher Monsieur,

Je ne vous écris pas la lettre ci-jointe *pour vous-même*, mais pour que vous puissiez la communiquer, sans que je l'aie adoucie. Je pense que vous êtes de mon avis. Cette reculade ne me va pas du tout, ni à ceux qui en ont eu connaissance, elle fait un effet déplorable. D'où vient-elle ? En tout cas, je vous assure que je me retirerais complètement plutôt que de souscrire à cela. Les Anglais qui sont tellement contre les chemins de fer ne marcheront plus s'ils voient cela. C'est le côté art et esthétique qui doit dominer, ou alors, nous n'avons aucune raison d'être !

Bien cordialement à vous.

m. bp.

Lettre 11.

La Tour-de-Peilz, 17 oct. 05

Cher Monsieur,

Je vous envoie, en vous priant de me la retourner, la lettre ci-jointe de M. Hallifax qui vous montrera en même temps que les adhésions continuent et que les Anglais tiendront ferme contre les chemins de fer de montagne heureusement ! N'ayant pas eu de réponse à ce sujet, j'ai pensé que la chose restait en discussion quant à l'entrefilet des journaux, qui *doit* cependant être rectifié et expliqué.

Les adhésions continuent, j'en reçois tous les jours.

M. V. Greyerz²² m'a écrit qu'à Berne on a inscrit 200 noms depuis notre séance de Lucerne. Tant mieux !

Souhaitons que cela continue. Ne vous éreintez pas trop, et croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

m. burnat-provins

²² Otto von Greyerz (1863-1940), alors professeur d'allemand au Gymnase municipal de Berne, est le fondateur de la section bernoise du Heimatschutz (1906). Porte-parole de la poésie en dialecte bernois, il est l'auteur d'un recueil de chansons populaires (*Im Röseligarte*, 1908), de pièces en dialecte, de poèmes en prose, mais aussi de manuels scolaires.

Lettre 12.

La Tour-de-Peilz, 25 oct. 05

Monsieur,

Ne pensez-vous pas qu'il serait bien d'envoyer, au nom de toute la Ligue, des félicitations au Conseil d'Etat de Fribourg qui a refusé d'accorder une concession à un hôtel gâtant le paysage ? Puisqu'on l'a attaqué à cause de cela, le témoignage sympathique de ceux qui défendent la Suisse pittoresque viendrait bien à point au moment où il sauvegarde un site historique.

Je me permets de vous suggérer cette idée, en vous envoyant, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

marg. burnat-provins

Lettre 13.

Savièse, le 23 novembre 1905

Cher Monsieur,

Je crois le moment tout à fait venu pour nous occuper *sérieusement* et *définitivement* de notre Journal.

De partout on me demande quand il paraît, il faut manifester au plus tôt. Les adhésions arrivent tous les jours, on me dit : l'opinion est vraiment impressionnée, on nous attend, montrons-nous.

Nous avons déjà de quoi remplir une année ! Voici les propositions que je fais à ce sujet :

Premier numéro :

Liste complète des membres.

Note sur le développement de la Ligue et ses attaches à l'étranger (section anglaise).

Exposé de ce que nous avons fait jusqu'à ce jour.

Reproduction de la conférence faite à Berne par M. Godet²³.

Commentaire insistant sur notre but : obtention de la loi.

Avec les articles de journaux que je possède, et par un choix intelligent, nous pouvons tenir le public en haleine pendant longtemps, il faut l'initier absolument au mouvement pour commencer.

A noter comme collaborateurs :

M. Hyacinthe Loyson²⁴ – reproduire les articles des *Arts de la vie* (Librairie Larousse), administration 6, Chaussée d'Antin.

²³ «Beauté et Patrie», conférence prononcée à Berne le 1^{er} juillet 1905, lors de la fondation du Heimatschutz. Elle est publiée dans les *Bulletins* 3 et 4 du Heimatschutz, 15 juillet et 15 août 1906.

²⁴ Hyacinthe Loyson (1827-1912), moine-prêtre dans l'ordre des Carmes déchaux, prédicateur célèbre, défenseur de l'Eglise anglicane et farouche opposant à l'absolutisme du Vatican.

Août 1905, tome IV – «La grande profanation»

Septembre 1905, tome IV – «La vaine évocation»

On <réclame> M. Zahn de Goeschnen

Article du baron de Montenach²⁵

Jakob Widmer, auteur de *Flut*,²⁶ ce nouvel ouvrage auquel nous aurons à emprunter – Il faut avoir le <mouvement> Widmer avec nous.

Editeurs de *Flut*, Huber à Frauenfeld.

Pour des dessins et documents, M. Bändli à Aarau – et enfin ceux que je ne connais pas en Suisse allemande.

Albert Trachsel, Maurice Baud²⁷, et bien d'autres nous aideront également.

Il faut donc aller de l'avant.

Mon beau-père, M. Ernest Burnat, architecte à Vevey²⁸, a relevé des centaines de documents intéressants en Suisse ; il est inscrit, vous pouvez vous mettre en rapport direct avec lui.

Je vois, d'après ma correspondance, que M. de Morsier²⁹ devrait être quelque chose dans un Comité, celui-là est un homme d'action, et on les compte.

²⁵ Issu d'une famille patricienne fribourgeoise, Georges de Montenach (1862-1925) est actif politiquement dans les rangs conservateurs en tant que député au Grand Conseil. Il est l'auteur de nombreux écrits prônant la préservation du monde rural et la défense des valeurs familiales.

²⁶ Jakob Widmer, *Flut*, Frauenfeld, Huber, 1905.

²⁷ Le peintre Albert Trachsel (1863-1929) revendique une identité nationale suisse sur le plan des beaux-arts. Le graveur genevois Maurice Baud (1866-1915), ami d'Alexandre Cingria et de Ferdinand Hodler, a enseigné l'esthétique à l'université de Genève.

²⁸ Ernest Burnat (1833-1922), architecte et peintre ; il a construit plusieurs hôtels sur la Riviera vaudoise.

²⁹ Il s'agit probablement de Georges-Auguste Morsier (1864-1923), ingénieur établi à Paris, puis à Genève, où il se consacre aux questions sociales ; député au Grand Conseil et publiciste.

Comme documents de costumes, mon beau-père possède une masse de gravures anciennes du plus haut intérêt. Quand le Journal sera en train, il vaudrait la peine de lui faire une visite.

Seriez-vous d'avis, en outre, de mettre dans les journaux une annonce demandant que toutes les personnes qui connaissent des faits intéressants, ou des renseignements utiles doivent les envoyer à la rédaction, pièces de toute nature.

Sait-on définitivement si nous fusionnons avec *L'Art suisse*³⁰ ?

Je vous prie de me dire où nous en sommes à ce sujet, et si je dois écrire à quelqu'un d'autre pour activer. Il y a 8 mois que notre affaire est en train, le Journal devrait exister³¹.

Je m'adresse à vous pour être renseignée, sachant bien que s'il ne dépendait que de vous, tout irait rondement, mais il faut secouer la machine et la faire marcher.

Le Dr Baer est-il de retour de la Ville Eternelle ? Je devrai lui envoyer bientôt une autre liste d'adhérents pour nous mettre à jour, mais, est-ce bien lui qui la reçoit ?

Heureusement pour nous elle [mot ill.] ferme.

³⁰ *L'Art suisse* (dès 1899), revue mensuelle, organe officiel de la Société des peintres, sculpteurs et architectes suisses (SPAS).

³¹ Après un premier projet distribué à plus de 7 000 exemplaires, le premier bulletin mensuel de la Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque paraîtra le 15 mai 1906 (Bern-Bümplitz, A. Benteli Verlag) sous le titre *Heimatschutz* et *Ligue pour la Beauté*. Les rédacteurs en sont C. H. Baer à Zurich et Paul Ganz à Bâle. Au sommaire du premier numéro: «Les quais» de Marguerite Burnat-Provins ; voir ici-même, I. Sources, A. Articles.

Le bulletin, dont le tirage oscillera entre 4 000 et 5 000 exemplaires, paraît 6 fois par an au début, plus tard chaque trimestre. Consacré à la description de villes et de régions, à la présentation de sites ou de monuments menacés et au développement de théories esthétiques, chaque bulletin propose par paires des photographies de bâtiments de toutes sortes illustrant respectivement le bon et le mauvais exemple.

Nous aurons des nouvelles du meeting de Londres de hier, j'ai dit à Hallifax d'envoyer un compte rendu à *La Gazette de Lausanne*, on pourra le reproduire en Suisse allemande.

Connaissez-vous le bulletin de la Société française ? C'est une brochure illustrée, très bien faite, mais ce serait trop cher pour commencer. J'espère que nous y arriverons.

Donc, pour résumer, dites-moi si vous pouvez :

Où se tiendra la rédaction du Journal

Où il faut adresser l'argent des cotisations

Ce qu'on doit faire des cartes revenues impayées (j'en ai un certain nombre)

Et si on raye les gens qui ne paient pas ??... il y en a de drôles, qui nous écrivent : je paierai en allant vous faire une visite ! Cela aide à mettre les écritures en ordre !

Secretan de la *Gazette* et Bonnard³² ont refusé comme journalistes, ils estiment ne pas devoir payer, que faire ? les exempter, et les en informer ??? Voilà bien des questions, mais j'ai besoin d'être au clair !

En attendant le plaisir de vous lire, croyez, cher Monsieur, à mes sentiments très sympathiques.

m. burnat-provins

P.S. Pour l'Angleterre, il y aura lieu de traduire le Journal. Je voulais vous dire aussi que la Société lorraine des amis des arbres m'a demandé d'accepter le titre de fondatrice avec 100 frs de cotisation que j'ai envoyés – demandant l'inscription en échange – ils m'ont inscrite à vie. Dois-je compter cette dépense à la Ligue ou à ma charge personnelle ? Je l'ai faite dans l'intérêt de la défense des forêts.

³² Edouard Secretan (1846-1917) est le rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne* ; Albert Bonnard (1858-1917), alors député libéral au Grand Conseil vaudois, est à la tête de la rubrique étrangère.

Prière de me retourner la lettre de Mr Hallifax s.v.p. [dans la marge].

Lettre 14.

25 décembre 05

Cher Monsieur,

Je comprends très bien votre retard et vous êtes tout excusé. Je ne vais pas à Bâle, n'étant pas assez forte, et du reste, ne comprenant rien, je retarderais la séance. Venez me voir au plus tôt après Nouvel An, cela sera beaucoup plus utile ! J'ai une foule de choses à vous dire et à vous montrer. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous offrir de vous loger, ma très petite maison étant occupée, mais nous ne pourrions pas tout voir et tout dire d'une seule journée, et il faut nous mettre complètement au clair sur tout.

J'espère beaucoup qu'on acceptera que la partie française du Journal se fasse ici sous ma surveillance.

C-jointe une feuille que vous voudrez bien lire à la séance du 28.

Je suis contente que vous soyez enfin libre pour donner un grand coup d'épaule à notre affaire. J'ai aussi une nouvelle liste d'inscriptions à fournir, et je reçois constamment des lettres. Nous devons nous entendre aussi pour les comptes.

En venant ici, vous verrez mon beau-père qui peut aussi nous aider.

J'attends le Journal comme le Messie ! J'envoie une petite note aux journaux pour la séance du 28, trois lignes pour qu'on sache que nous ne sommes pas morts.

Pour la réunion des Welches que je propose à Neuchâtel, il faut absolument les *forcer* à venir ou personne ne remuera de ce côté, je connais cela. C'est très facile à [sic] établir les sections par ville, mais il faut le faire une fois. Je ferai dresser les listes séparées et aussi la liste anglaise.

Espérons que l'année 1906 verra notre succès !

Je vous envoie mes meilleurs souhaits de santé et de prospérité, en vous attendant bientôt.

Croyez, cher Monsieur, à mon entière sympathie.

m.burnat-provins

PS. Je vous recommande comme homme de bonne volonté M. Fernand Louis Ritter³³, peintre au Landeron. Il a une écriture un peu singulière ! mais il se mettrait en quatre pour notre cause, et demande un emploi... songez-y au cas échéant. Il a déjà beaucoup écrit sur la question.

Lettre 15.

La Tour, 2 janvier 06

Cher Monsieur,

Je suis ravie d'avoir enfin une date ! et de savoir qu'on va lire quelque chose de nous ! Je me réjouis de voir ce Journal, et ferai le travail demandé, je puis en effet reprendre ce que j'ai dit à Berne, avec quelques détails, en m'en tenant aux lignes voulues.

Je vous attends quant vous voudrez, et sans façons.

J'ai pensé que ce serait bien de proposer l'assemblée à Avenches, si le temps s'annonçait beau, c'est tout à fait l'endroit d'une réunion d'amis du pittoresque.

Nous causerons bientôt sur tous les points. En attendant, je vous envoie mes meilleurs souhaits de bonne année, cher Monsieur, et l'assurance de mes bien cordiaux sentiments.

m. burnat-provins

³³ Le peintre Louis-Fernand Ritter, Fribourgeois installé à Neuchâtel, est le frère de l'écrivain William Ritter, romancier connu, critique d'art et critique musical.

Lettre 16.

Ligue pour la Beauté
Conservation de la
Suisse pittoresque

Vevey, le 30 janvier 1906

Cher Monsieur,

Voici quelques corrections à faire aux statuts, pour la netteté du français. Je comprends que mes adresses ne vous suffisent pas toutes, je les compléterai, mais il y a des personnes qui se sont inscrites avec d'autres, par cartes postales, en ne mettant que des noms, sans domicile. J'ai recherché certaines adresses, et des cartes de cotisations sont revenues portant : Domicile introuvable. C'est le cas de M. Nicolet, peintre, M. Robert Pahud, M. Gorgerat de Bellinzone. Que faire dans ce cas ? On m'a dit que M. Nicolet fait partie de la section des Peintres et Sculpteurs de Paris.

Dès que mon répertoire sera revenu, j'enverrai les listes pour la formation des sections.

Recevez, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

m. burnat-provins

Lettre 17.

La Tour, 25 mars 06

Cher Monsieur,

Voici deux nouvelles adhésions à noter :

Robert de Traz³⁴, Grand Hôtel des Bergues, Genève

Ch. F. Muller, peintre, 23 quai des Bergues, id.

pour envoyer les statuts et le journal.

A rayer : Ch. Blanc, Lausanne

Th. Menetrey, instituteur à Echichens sur Morges

Ed. Capt, Le Brassus

(raisons d'économie) toujours la même chose, on me l'a déjà dit cent fois. Je vous enverrai la liste des noms à tracer, défections ou décès. Quand vous aurez le temps, indiquez-moi les adresses à compléter. Je ferai parvenir les statuts renvoyés. Prière de m'expédier des statuts, s.v.p.

Cordialement à vous

m. burnat-provins

PS. Prière d'envoyer *immédiatement* statuts et Journal à Mme L. Kirmse, Schriwane, 98, Lansdowne Road – Kensington Park – Londres W.

³⁴ Robert de Traz (1884-1951) passe son enfance et sa jeunesse à Paris, avant de s'établir à Genève en 1905. La même année, il rejoint la rédaction de *La Voile latine* qu'il administre à partir de 1906 et dont il constitue avec Gonzague de Reynold le pôle helvétiste. Signalons que la revue avait publié dans sa livraison d'avril 1905 un article d'Adrien Bovy favorable à la Ligue pour la beauté.

Lettre 18.

Savièse, 21 avril 1906

Cher Monsieur,

J'ai été désolée de trouver ici en rentrant de voyage, votre carte de convocation et l'ordre du jour d'une séance que j'ignorais étant absente. C'est jouer de malchance ! J'avais écrit à M. Burckardt³⁵ qui ne m'a pas répondu. Comme c'est la seconde fois, j'en ai conclu qu'il n'aimait pas répondre, et voilà. Je suis vexée d'avoir cette fois manqué Zurich, je me console, comme toujours, en pensant que je n'aurais rien compris, et puis je ne me porte pas bien depuis longtemps.

Biéler m'a dit que les conditions d'achat vous avaient convenu, tant mieux.

J'espère que Bâle réclamera un jour une grande et belle œuvre d'un artiste original qui est maintenant dans toute la force de son talent. Donnez-moi de vos nouvelles quand vous aurez le temps, et croyez, cher Monsieur, à [lettre inachevée]

³⁵ Albert Burckhardt-Finsler (1854-1911), professeur d'histoire suisse à l'Université de Bâle et conservateur de la collection médiévale du Musée historique de Bâle, sera le premier président du Heimatschutz, charge qu'il assumera jusqu'à sa mort. Alors conseiller d'Etat de Bâle-Ville, il œuvrera pour gagner la sympathie des autorités au Heimatschutz.

Lettre 19³⁶.

Savièse, le 20 mai 1906.

Pauvre Monsieur Ganz, alors on vous a ennuyé, tiraillé, et vous en êtes quand même sorti ! avec de la volonté, on en sort toujours, et je vous félicite du résultat, puisque vous vous sentez plus libre pour travailler. Je vous assure vraiment que je vous croyais souffrant, c'est donc mieux que je ne pensais. Je regrette seulement que vous n'ayez pas été en ballade avec la Princesse ! cela vous eût fait le plus grand bien. Donc, vous avez toujours toute ma confiance comme correspondant et homme d'affaires, et quand vous aurez trop sur les bras, ne vous croyez pas obligé de me répondre.

Je viens de recevoir votre exquisite publication qui se présente si bien, et dont j'ai beaucoup apprécié l'élégance. Merci infiniment ! Les photographies sont superbes et d'une couleur très réussie, je vous en fais tous mes compliments. On se promène avec le plus grand plaisir à travers ces vieux souvenirs, on en sent d'autant mieux le charme à côté de ce que notre époque élève et admire ! M. Burnat sera enchanté de parcourir votre album³⁷.

Pour le chemin de fer de Savièse, je vous demanderai la plus grande circonspection dans vos démarches, car ici, les paysans qui ont envie du chemin de fer sont capables d'exercer des représailles. Il y a ici un député au Grand Conseil, nommé Benjamin Rotten, qui est un individu néfaste, avec des idées folles de progrès, qui monte les autres, et ils sont très capables de

³⁶ Cette lettre est déjà parue en partie dans le *Cahier 3* de l'Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins, Bex, 1990, p.23.

³⁷ Il est impossible de déterminer avec sûreté de quel ouvrage il s'agit, Paul Ganz ayant publié de nombreux livres souvent réédités récemment. Il existe de lui un livre intitulé *La Maison suisse*, cela pourrait être cet «album» dont parle Marguerite Burnat-Provins ici.

se venger brutalement et stupidement. Par exemple, un soir qu'on soupait, une pierre énorme a traversé la chambre, ce n'est pas drôle du tout – en plus, cela rendrait la vie ici intenable à d'autres membres de la Ligue, qui est connue de certains habitants à cause de la poste, où l'on voit constamment les en-têtes à son nom, et des journaux de Sion qui me tombent dessus, parce que j'ai critiqué le jardin public idiot de la Planta. L'autre jour, un ivrogne a cru m'insulter en m'appelant : présidente de la Ligue ! A Sion, paraît-il, on soutiendrait le chemin de fer, puisqu'on voudrait en faire le tramway de la ville et que les Sédunois sont si stupides qu'ils ne rêvent que de jouer à la grande ville avec leur bourgade qui ne prendra jamais une réelle extension, mais s'enlaidit certainement.

Je suis navrée et inquiète à cause de la pierre des Marmettes³⁸. L'expropriation étant prononcée, que fera-t-on ? En tous cas, il me semble qu'un prix fait est un prix fait, et je ne comprends pas que le propriétaire puisse augmenter tous les jours, ne prend-on pas un arbitrage en ce cas ? La loi doit pourtant avoir quelque chose à faire avec le chantage, qui est un système bien valaisan !

Pour la réclame, je vous assure que si j'avais de l'argent, je paierais tout de ma poche plutôt que de voir cette odieuse annexe à notre Journal. Je comprends les raisons invoquées, et, en outre, si on mettait «mauvais exemple» ce serait de la réclame à rebours ! il faut donc attendre que nous soyons moins pauvres !

Je suppose que vous ne lisez pas la *Fremdenblatt* de Berne ! Il y a là un imbécile qui m'a écrit une lettre le 12 mai, il faut voir ça ! La petite publication, dont vous me parlez, est une excellente idée, mais sera-t-elle en deux langues ?... J'avais toujours pensé que notre Journal serait en deux parties égales, allemand et français, traduction l'un de l'autre – je pense que ce n'est pas

³⁸ Voir ici-même, I. Sources, A. Articles.

possible, mais c'est un grave inconvénient pour les membres qui ne connaissent pas l'allemand, il y a très peu de français, en somme ! Enfin, on fait ce qu'on peut !

Envoyez-moi 50 exemplaires des statuts et imprimés que vous avez, j'en ai tout le temps besoin.

Je suis contente de ce que vous me dites des inscriptions ! espérons toujours et allons de l'avant !

Au revoir, cher Monsieur ! peut-être viendrez-vous une fois à Sion et aurai-je le plaisir de vous voir ici.

Avec mes bien cordiales salutations.

m. burnat-provins

Lettre 20.

Savièse, le 1^{er} juin 1906

Cher Monsieur,

Vous avez donc fini par être malade à force de vous tracasser ! on y arrive facilement de ce train-là, et j'en suis tout à fait désolée pour vous. Vous auriez besoin d'une autre vie, car vous prenez les choses trop à cœur, et à ce métier-là, on s'use. Personne ne vous rend l'énergie perdue, j'en sais quelque chose, car il y a des années que je suis malade, sans en avoir l'air. Encore toute cette semaine, avec des crises de rhumatisme interne terribles. A ce sujet, je voulais vous faire une proposition, car je ne suis jamais sûre de pouvoir aller aux séances du comité, et cela me désole. Mais je dois vous avouer que chaque fois, c'est pour moi un grand effort, et qu'il me faut plusieurs jours ensuite pour me remettre. Dès que je dois me déplacer, je rentre chez moi avec des maux de tête affreux. J'ai donc pensé que je pourrais rester nominativement dans le comité, pour ne pas avoir l'air de m'en retirer mais que vous devez nommer, à part moi, un membre de la Suisse romande actif, et capable de faire marcher les affaires que je ne puis suivre toute seule, étant étrangère à une foule de questions. Un homme vous aiderait mieux que moi, et, *pour former les sections, il est absolument indispensable*. Vous savez qu'avec ou sans titre je travaillerai tout autant comme secrétaire, et pour le Journal et la propagande, rien ne sera changé, mais vous aurez au moins un rouage obligé de <marcher> dans la Suisse française, et il y a assez de besoin pour deux. Je crois que M. de Morsier serait l'homme pour cela, à moins qu'il ne soit débordé. Enfin on peut le chercher, il faut quelqu'un d'influent, qui parle l'allemand, et trouve sa place aux séances mieux que moi. Je suis sûre que M. Burckardt sera de cet avis aussi. Mais, donnez-moi d'abord votre avis, et gardez cette lettre pour vous,

car je pense qu'ensuite, je dois l'avertir directement de mes intentions.

J'écris à Lausanne, à la personne que M. Benteli³⁹ a chargée de la réclame pour le bulletin, de me faire dresser des listes par cantons pour la Suisse française. Cela facilitera la besogne. On pourra alors remettre chaque liste à la personne la mieux qualifiée pour nous dire qui nous devons choisir comme membres de comités des sections. Je suis très contente que vous ayez répondu à M. de Traz ; on ne fait que ce qu'on peut ! Je voulais aussi vous demander un renseignement : à qui faut-il s'adresser pour l'exposition permanente de Bâle, et y vend-on quelque chose ?? Le peintre E. Biéler⁴⁰ que vous connaissez sans doute de nom, fait en ce moment des choses qui vous intéresseraient certainement. Ce sont des séries de portraits de paysans, très graphiques, d'un dessin châtié et simple autant qu'il est possible. Des œuvres d'une facture destinée à durer, à côté des «impressions» et des tableaux de genre faits pour le grenier, le plus souvent ! Je me suis demandé si elles trouveraient un public à Bâle et même si le Musée n'en achèterait pas ?? J'aurais beaucoup aimé que vous puissiez les voir. Les prix sont très modestes !!

Dites-moi un mot quand vous aurez le temps, remettez-vous, et croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

m.p.b.

³⁹ Le comité du Heimatschutz a passé contrat avec la maison Benteli à Berne pour l'impression du journal.

⁴⁰ Rappelons que le couple Burnat était très lié avec Ernest Biéler (1863-1948) qu'il recevait fréquemment dans sa maison de la rue d'Italie à Vevey. Marguerite, quant à elle, passe tous ses étés entre 1898 et 1906 à Savièse, dans la maison du peintre, et travaille en étroite collaboration avec lui. On ne peut manquer de remarquer ici son admiration pour l'œuvre de Biéler et l'ardeur avec laquelle elle cherche à la promouvoir!

Lettre 21.

Savièse, le 22 juin 06

Cher Monsieur,

Ne vous faites pas de peine à cause de ce que je vous ai dit, car vous savez, que si mon nom ne peut pas rester dans la direction, mon travail sera exactement le même. Si le comité pensait que je peux rester nominativement en m'autorisant à ne prendre part aux séances que quand je le pourrai, je crois qu'il serait mieux que mon nom demeure, car les gens stupides ne manqueront pas de faire à ce sujet des contes inutiles. Je ne chercherais pas la tranquillité si j'avais la santé, mais, c'est presque constamment une chose ou une autre, et quand le rhumatisme tombe sur la tête ou sur le cœur, c'est intolérable. Je travaille néanmoins autant que je peux. Je vois que notre Journal intéresse tout le monde. Nous arriverons certainement à quelque chose.

Vous pensez bien que je reste à vous aider pour tout ce qui sera nécessaire, car j'ai tous les jours des occasions de m'occuper de la Ligue, et je ne crois pas qu'une autre personne puisse le faire à ma place, que je tiens à garder. J'ai plusieurs articles en vue – un sur «La beauté des villes», un autre sur «Le recul de la nature» – j'aurai toujours à écrire soit dans notre revue, soit dans d'autres journaux⁴¹. Cela ne fait que commencer !

Je vous comprends dans tout ce que vous me dites, d'autant plus que vous vous trouvez seul à la maison. Prenez donc le temps de vous choisir une femme qui vous comprenne et vous aide dans la vie ! C'est encore le mieux, voyez-vous ! Cela peut faire tant pour un homme, mais le choix n'est pas facile, je le sais.

⁴¹ A notre connaissance, Marguerite Burnat-Provins n'a jamais publié ces articles, ni celui qu'elle mentionne dans la lettre 25.

Je vous enverrai pour les premiers jours de juillet une collection de têtes de Biéler, cela vous fera plaisir de les voir, je crois, et d'en garder pour votre Musée. C'est d'un art qui restera par sa vérité et sa simplicité. Il est très heureux que vous ayez la main haute au musée, cela doit vous intéresser beaucoup. Pour ces têtes en question, si vous en choisissez, vous aurez la bonté de faire savoir ensuite à Biéler où il pourrait les mettre en montre à Bâle pour en vendre, si possible.

Je ne demanderais pas mieux que de nommer moi-même mon remplaçant ou mon double (si la direction admet que je reste comme je vous ai dit plus haut). Je crois que M. de Morsier est le seul homme *actif* que je puisse vous indiquer. Si la direction peut se renseigner à son point de vue, elle verra s'il lui convient de l'accepter, car il vous faut quelqu'un qui bouge. Aurez-vous la bonté de noter l'adresse de M. Paul Virchaux (restée incomplète) : 8, avenue Pictet de Rochemont, Genève. Mais il est maintenant aux Haudères (Valais) et c'est là que vous auriez la bonté de lui faire adresser les 3 numéros parus, il peut nous faire de la réclame⁴². Donc, cher Monsieur, bon courage, comptez toujours sur moi de la même façon, et croyez à mes meilleurs sentiments.

m. burnat-prs

⁴² Le peintre Paul Virchaux (1862-1930), originaire du canton de Neuchâtel, fait de longs séjours à Savièse et au val d'Hérens pour y peindre en plein air.

Lettre 22. personnelle

Savièse, 3 septembre 1906

Cher Monsieur,

Merci de votre lettre. Je comprends très bien tout ce que vous me dites. Il n'y a aucune crainte à avoir concernant la campagne contre l'affichage en Valais car voici ce qui est : Seiler de Zermatt, un horrible hôtelier qui veut nous aider par intérêt, c'est pourquoi je le ménage, est d'accord pour porter la question au Grand Conseil *avant* toute manifestation⁴³. Ces messieurs sont, paraît-il, bien disposés. Ceci aura lieu à la session d'automne. Si le résultat n'est pas comme nous voulons, alors on s'entretue. En attendant, je reste tranquille et la Ligue n'a aucun frais. Je ne veux pas passer pour une mauvaise tête, j'écirai donc sagement au comité chaque fois que je bougerai le petit doigt.

Ensuite, voulez-vous me dire par un simple mot, retour du courrier, *quand a lieu la prochaine séance*.

J'ai besoin de le savoir maintenant. Je serais très désireuse d'y assister, mais je dois vous dire, entre nous, que ce qui m'empêche presque toujours de voyager, ce sont des malaises féminins que je ne peux pas aller expliquer au comité, et qui d'une heure à l'autre m'obligent à rester tranquille, quand même j'aurai affirmé que je viens. Si je passe outre, je suis ensuite très malade comme cela m'est arrivé en revenant de Lucerne. J'entre dans ces détails pour que vous puissiez, à l'occasion, dire au comité que réellement il n'y a aucune mauvaise volonté de ma part. Cette fois, si je puis j'irai sûrement. J'avais pensé voir une fois à Sion votre Père et votre Frère. M. de Torrenté m'en avait

⁴³ Alexandre Seiler, dit le Jeune (1864-1920), surnommé «le roi de Zermatt», avocat, notaire, président du Grand Conseil de 1908-1910, politicien averti et clairvoyant.

parlé, j'ai supposé qu'ils n'étaient pas venus. Je veux commencer en Valais un long travail qui me forcera à y rester d'une façon illimitée⁴⁴. Je m'en réjouis. Je vous souhaite de trouver le temps d'un grand congé ! il le faut dans une année, autrement rien ne va plus.

Au revoir, cher Monsieur, j'espère que nous nous verrons bientôt et je vous envoie mon bien cordial souvenir.

m. burnat-provins

Entre nous :

Il y a eu un peu de tirage avec M. Lang, pour la réclame en Valais⁴⁵. Ici, c'est le beau moment de faire quelque chose, aussi ai-je disposé mes batteries. M. Lang voulait me faire attendre les travaux du comité, en me demandant, si je n'étais pas d'accord de suivre la filière, de prendre la responsabilité de mes démarches. Et c'est ce que je fais, voici pourquoi : Seiler, le grand hôtelier de Zermatt, conseiller d'Etat, est très bien disposé pour la chose. Il veut la porter au Grand Conseil en automne. Les hôtels sont pleins, les hôteliers que j'ai interrogés d'accord. J'ai donc fait imprimer une circulaire et des feuilles de pétition qu'on va répandre partout, et qui s'ajouteront au dossier présenté au Grand Conseil. M. Lang n'aime pas l'intervention des étrangers. Mais ce n'est là qu'un appui, Seiler qui connaît le pays, admet son importance, il faut agir suivant les conditions où l'on se trouve.

J'ai donc dit à M. Lang que tout retomberait sur mon dos. Je n'ai pas mis le nom de la Ligue sur les feuilles, mais au cas de succès (qui est certain), je lui en reporte l'honneur.

⁴⁴ Il s'agit très probablement du *Livre pour toi*.

⁴⁵ Ernest Lang, fabricant de Zofingue, nommé caissier de la Ligue en 1906, en deviendra le vice-président en 1912, puis le président en 1918. Il sera chargé de la commission spéciale pour la limitation légale des réclames placardées en rue.

Si j'attends, c'est *une année* de perdue, et nous n'en avons pas tant.

Je crois que vous, qui êtes expéditif, partagerez ma manière de voir. Il ne faut pas parler d'une action ! il faut la mettre en mouvement.

Nous verrons. Je crois que nos deux caractères s'accommodent mal des allures de tortues ! mais je pense qu'il n'y a qu'à vous que je peux le dire.

Lettre 23.

Ligue pour la Beauté
Conservation de la
Suisse pittoresque

Vevey, le 17 janvier 1907

Cher Monsieur,

De retour d'une longue absence, je viens vous demander des nouvelles de la Ligue ? J'ai vu, par les journaux ce qui en était, et de quoi nous étions encore menacés ! Je trouve délicieux la création d'un lac artificiel à Zweisimmen !... et moins agréable que la Confédération ne nous alloue que 2.500 frs⁴⁶. Irons-nous un jour mendier dans la rue ?? J'espère ne pas manquer la prochaine séance, j'étais très loin lors de la dernière, mais me voici au pays.

Ma correspondance ne m'a pas amené grand-chose quant à la Ligue. Mais, je veux vous demander à qui je puis adresser toutes les coupures de journaux allemands que je ne peux pas lire, et qui doivent être lues par quelqu'un, de votre côté, car on peut apprendre ainsi bien des choses. Puis-je envoyer tout ce que j'ai ici ? Je mettrai les dernières à part, et j'espère que la Ligue pourra en faire son profit, de même que celles en français me tiennent au courant, ce qui est utile.

J'espère que vous êtes en bonne santé, et que j'aurai bientôt le plaisir de vous voir.

Savez-vous quelque chose de la concession demandée par M. Ribordy de Sion⁴⁷ pour un nouveau chemin de fer Sion-

⁴⁶ Subvention annuelle accordée au Heimatschutz par la Confédération à partir de 1907.

⁴⁷ Joseph Ribordy (1857-1923), avocat et juge, président de Sion (1900), président du Grand Conseil et député au Conseil des Etats (1915).

Rawyll, démolissant Savièse ?..... Ils y tiennent décidément. C'est un trajet opposé à celui du Sanetsch...

En attendant le plaisir de vous lire, recevez, cher Monsieur, mes bons souhaits de Nouvel An, et mes cordiales salutations.

m. burnat-provins

Lettre 24.

Ligue pour la Beauté
Conservation de la
Suisse pittoresque

Sion, Grand Hôtel
le 20 mars 1907

Cher Monsieur,

Voici l'article signé que M. Indermühle⁴⁸ m'avait fait parvenir.

Je me soigne ici de douleurs dans le cou, cherchant un peu le soleil du Valais, je ne crois pas pouvoir aller à Zurich samedi n'étant pas très bien, c'est une vraie malchance. Aurez-vous la bonté de le dire à nos collègues. J'ai donné à Martigny le 9 dernier une conférence qui a bien réussi, et je bataille toujours autant que je peux pour l'avancement de nos idées.

Bien cordialement à vous

m. burnat-provins

⁴⁸ Karl Indermühle (1877-1933), architecte bernois spécialisé dans la construction d'églises, membre du comité central du Heimatschutz. Il dessinera l'auberge «Zum Röseligarten» pour l'Exposition nationale de 1914, à Genève, qui deviendra l'emblème du Heimatschutz.

Lettre 25.

La Tour-de-Peilz, 30 avril 07

Cher Monsieur,

Il y a une éternité que je veux vous écrire ! Il me semble que nous ne nous donnons plus signe de vie, et je le déplore, mais je sais trop ce que c'est que le tourbillon et les journées qui passent sans qu'on comprenne comment ! J'ai été absente, malade, surchargée, et, décidément nous sommes trop loin l'un de l'autre, car je n'ai que trop d'occasions de regretter de ne pouvoir causer avec vous de tout ce qui nous intéresse. Un journaliste tessinois, M. Girola, me propose d'écrire une brochure en faveur du Cervin en collaboration avec lui⁴⁹. Je suis disposée, comme toujours, à faire ce qui peut être utile, mais je voudrais n'agir qu'à bon escient, et me documenter à fond. L'affaire a-t-elle oui ou non des chances d'aboutir ? J'ai vivement regretté d'avoir manqué la dernière séance où j'aurais eu tant à vous dire, et aussi besoin de savoir où cette question en était. J'ai dit à M. Girola que je ne veux rien faire sans votre avis, soit que cette brochure soit superflue ou bien intempestive, car je ne sais pas suffisamment ce qui se passe à ce sujet. Un mot de vous à cet égard me ferait plaisir, je n'ai que les dires de la presse d'après lesquels l'opposition est vive. Je n'ai rien écrit personnellement, très heureuse de constater que cette idée, plus audacieuse que les autres, mettrait vraiment les gens en colère, ce qui n'est pas un mal. Je compte donner sous peu à Sion une conférence avec projections lumineuses, et je prépare pour le Journal un article intitulé : «De l'indifférence» – c'est un bon chapitre, je crois. Dernièrement, les journaux de Genève ont reproché aux Genevois eux-mêmes leur apathie, ce qui est bien fait.

⁴⁹ Ce projet restera sans suite.

Pour Sion, je fais faire des clichés d'après des choses du pays, qui sont tous les jours sous les yeux des gens qui ne les voient pas.

Les hôteliers de la vallée du Rhône sont persuadés que la hausse du chocolat, de 10%, dont ils ont été informés, est la conséquence de leur décision de boycotter les maisons qui abîment le paysage par leur réclame. S'il en était ainsi, la lutte prendrait une singulière tournure !

Je vous ai parlé, il y a un certain temps d'aquarelles dont je n'ai plus eu le temps de m'occuper. Je compte vous les envoyer sous peu si vous avez la bonté de me dire où je dois les adresser.

J'ai une autre question à vous soumettre :

J'ai eu l'avantage de vous envoyer les *Petits tableaux valaisans* que vous connaissez donc⁵⁰. J'ai exécuté pour cet ouvrage 129 dessins ou plutôt aquarelles qui ont été gravées sur bois. J'aimerais beaucoup, si la chose était faisable, pouvoir vendre à un musée la collection complète des originaux et des bois qui ont servi à ce travail. Le Musée de Vevey me proposait l'achat de quelques pièces. Mais cela ne peut se séparer. Ce livre a été imprimé en 260 tons différents, il a coûté six mois de surveillance à l'imprimerie, et occasionné une dépense de 12.000 frs sans que personne y ait eu le moindre bénéfice. Sa place était en Valais, mais le Valais n'a pas d'argent, et je ne me trouve pas en mesure d'en faire don. Le canton de Vaud ne m'est pas assez sympathique pour que je lui offre cette œuvre à laquelle je tiens, j'ai pensé au Musée de Bâle, et à vous demander votre opinion bien franchement là-dessus. Je céderais les 123 originaux et les bois au nombre de 480 je crois pour 6.000 frs. Le tout pourrait former une vitrine qui serait éducative à plusieurs points de vue. Evidemment, la peine que j'ai prise représenterait beaucoup plus,

⁵⁰ Marguerite Burnat-Provins, *Petits tableaux valaisans*, Vevey, Säuberlin et Pfeiffer, 1903.

mais je me décide à vous faire cette proposition afin d'assurer un sort à mon ouvrage, et avec l'idée qu'il sera beaucoup mieux compris dans la Suisse allemande qu'ici.

Ma famille, ou plutôt celle de mon mari, a passablement de parenté à Bâle, cela pourrait peut-être aider... enfin, je voudrais savoir ce que vous en pensez. Naturellement, je ne puis vous communiquer les planches que dans l'état où elles ont passé à l'imprimerie. Je crois que c'est à Bâle même que l'assemblée des imprimeurs a voté une adresse de félicitations à mes éditeurs, Säuberlin et Pfeiffer à Vevey. Peut-être mes illustrations trouveront-elles une fin meilleure que d'être enfermées dans un tiroir. Je vous fais juge de la question ???

La commission qui examinerait la chose, saura certainement qu'il n'existe aucun ouvrage gravé sur bois avec autant de couleurs, et une aussi grande quantité de dessins.

J'espère que vous êtes en bonne santé et que vous aurez réfléchi qu'on ne vit qu'une fois et qu'il faut un temps pour tout !

Donnez-moi bientôt de vos nouvelles et croyez, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

m. burnat-provins

Lettre 26.

Genève, Boulevard Saint-Georges 60
19 février 1908

Cher Monsieur,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles, et bien longtemps aussi que je ne vous ai donné signe de vie.

J'ai eu, depuis la mort de mon Père, tant de chagrins de toutes sortes, que ma vie en est bouleversée. C'est pourquoi vous ne m'avez plus vue aux séances. Je me suis réfugiée en France, et je ne pouvais voyager pour beaucoup de raisons. Je pensais toujours, malgré tout, avoir une occasion de vous revoir et de causer un peu avec vous. Je suis aujourd'hui à la veille d'un divorce qui me laissera dans la nécessité la plus pressante et presque sans ressources. Le divorce est basé sur l'incompatibilité d'humeur, et surtout l'impossibilité pour moi de vivre à V[evy] dans certain milieu antipathique à tout ce qui m'intéresse. Je vous donne ces détails, car il se peut que vous entendiez un jour des légendes. Au moment de faire face à une situation des plus pénibles, j'ai songé à tirer parti, si possible, de différentes œuvres qui me permettraient, si elles se vendent, de vivre un moment avant d'avoir trouvé une solution définitive.

C'est pourquoi j'ai songé de nouveau à vous demander s'il serait possible de placer quelque chose au Musée de Bâle. J'ai une aquarelle, très finie, à laquelle je tenais beaucoup, et qu'on était disposé à me prendre à Mulhouse pour 800 frs. Si ce prix paraissait trop fort, je le diminuerais. Je reviens aussi sur la question des bois des *Petits tableaux valaisans*. Puis-je vous envoyer ces choses à examiner ? Je suis si navrée de sentir mon travail inutile et enseveli, à un moment surtout où <se dresse> la question du pain quotidien ! L'an dernier, le *Printing World* de Londres publiait des reproductions en couleurs et un article très

élogieux intitulé : «Le triomphe de la typographie suisse» ; je reste toujours sur l'impression que cette œuvre, absolument suisse, doit avoir sa place dans un musée du pays. J'aurais un envoi tout prêt à vous faire parvenir et, comme je vous l'ai déjà dit, je céderais le tout à un prix qui ne correspondrait pas à la valeur du travail.

J'espère que ma lettre trouvera un écho auprès de vous. Je sais, sans vous offenser, pouvoir vous demander d'avoir la bonté de la détruire. Je compte avoir avant peu de vos nouvelles et vous prie de croire, cher Monsieur, à mes meilleurs sentiments.

m. burnat-provins

Lettre 27.

Genève, 60 Boulevard Saint-Georges
21 février 1908

Cher Monsieur,

J'ai été très touchée de votre empressement à me répondre, car on éprouve que la sympathie est bien rare quand la fortune tourne et s'enfuit. Je vous fais envoyer un paquet de clichés et l'aquarelle en question. Si le cadre ne va pas, il sera remplacé, naturellement. Je vous ai parlé de cette peinture parce qu'elle a reçu souvent des approbations de connaisseurs, et que je suis assez connue dans toute la Suisse, pour que, peut-être le Musée de Bâle veuille posséder une pièce à mon nom.

Maintenant, il y aurait aussi une ressource : M. *Emile Paravicini*⁵¹, avec qui j'ai une parenté éloignée par alliance, a toujours été en cordiales relations et très aimable avec moi. Peut-être pourriez-vous lui dire deux mots à ce sujet, en lui faisant sous-entendre qu'il me rendrait un réel service en aidant à cette acquisition et, sans doute, s'il n'y avait pas à payer, le Musée accepterait-il un don ?

Ceci est une éventualité, qui pourrait, à la rigueur, aboutir.

Je pense passer par Zurich soit fin avril ou commencement de mai. Nous pourrions nous voir alors, si vous étiez aussi dans la région.

Ne croyez pas que je me désintéresse de la Ligue. J'y ai mis trop de temps et d'énergie lors du début. Mais je suis très malheureuse en ce moment et harcelée. Quand j'aurai l'esprit en repos, j'écirai des articles dont j'ai les idées, pour le Journal.

Je ne peux pas vous dire quelle grande satisfaction j'aurais moralement et quel poids de moins sur la poitrine, si je sentais les tableaux valaisans en sûreté dans un musée ! C'est une idée que je traîne depuis cinq ans. J'espère toujours, malgré tout, qu'elle sera réalisée !

Veillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques.

m. burnat-provins

⁵¹ Il s'agit peut-être d'Emile Paravicini, collectionneur de porcelaines de Nyon et de faïences italiennes des XVIII^e et XIX^e siècles.

II.- PERSPECTIVES

MARGUERITE BURNAT-PROVINS ET LE HEIMATSCHUTZ, OU COMMENT CHANGER LE MONDE EN BEAUTÉ

Essai sur les implications idéologiques d'un discours esthétique

Si Marguerite Burnat-Provins, officiellement, se voit rangée parmi les membres fondateurs du Heimatschutz au même titre que d'autres personnalités, tels Philippe Godet, Paul Ganz ou Albert Burckhardt-Finsler¹, on a tendance à voir en elle LA fondatrice du mouvement, celle à qui le Heimatschutz doit son existence. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les articles et les notices parus dans les numéros commémoratifs du *Bulletin du Heimatschutz*², ou de se pencher sur les textes de l'époque. C'est ainsi par exemple que l'on peut lire, dans la chronique du *Foyer romand* de 1906 : «Ce fut le mérite d'une femme, qui est un [sic] artiste de talent, madame Marguerite Burnat-Provins, de pousser un cri d'alarme, de grouper toutes les bonnes volontés éparses et de fonder cette Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque [...]»³

¹ Philippe Godet (1850-1922), critique littéraire et écrivain, fut le premier Grand Prix Schiller de langue française, à titre posthume, en 1923 ; historien, Paul Ganz (1872-1954) devient en 1902 conservateur de l'Oeffentliche Kunstsammlung de Bâle ; Albert Burckhardt-Finsler (?-1911), également historien, sera élu au Conseil d'Etat bâlois en 1902.

² Cf. notamment le numéro spécial consacré aux 75 ans du mouvement, *Bulletin du Heimatschutz*, 1980, et l'article «D'où venons-nous ?», p.3.

³ «Chronique romande», in *Foyer romand*, Etrennes littéraires pour 1906, Lausanne, Payot, p.9.

Il est vrai que c'est à sa plume que l'on doit «Les Cancers», article désormais fameux paru dans la *Gazette de Lausanne* du 17 mars 1905 et qui semble avoir exercé un véritable effet de catalyseur, si l'on en juge par l'impact qu'il a eu sur l'opinion et les réactions qu'il a suscitées. Aussi sa publication fait-elle date dans l'histoire de la naissance du Heimatschutz et prend-elle des allures d'acte fondateur. Il ne faut cependant pas oublier que de nombreux articles, ouvrages et projets réalisés auparavant par des écrivains, des journalistes, des essayistes, etc., ont fortement contribué à paver la route qui a conduit à la création de la Ligue. Mais il serait trop long de chercher à retracer ici les étapes d'une prise de conscience qui a touché la frange cultivée des sociétés européennes industrialisées à la fin du siècle dernier, face à la «destruction» et à «l'enlaidissement des paysages», revers d'un développement économique et d'un processus de modernisation sur lesquels la bourgeoisie libérale avait fondé sa prospérité.

*

«Le sentiment de la nature» tel qu'il se dessine dans les dernières décennies du XIX^e siècle se définit essentiellement en réaction aux mutations liées à l'essor de l'industrialisation – urbanisation, exode rural, développement du mouvement ouvrier, mise en place d'un réseau de communications – toutes transformations qui entraînent un bouleversement dans la perception de l'espace et des rapports sociaux.

La Suisse n'est évidemment pas épargnée par ces phénomènes⁴. Elle compte même, à l'aube du XX^e siècle, parmi les nations les plus fortement industrialisées, résultat d'un démarrage

⁴ Concernant le développement économique de la Suisse, voir J.-F. Bergier, *Histoire économique de la Suisse*, Lausanne, Payot, 1984.

économique qui a commencé très tôt, dès la fin du XVIII^e siècle, avec le développement de l'industrie du textile. De même, si la part des ouvriers à domicile permet de contrebalancer l'essor de la fabrique jusqu'au début des années 1880, dans la période qui suit, on assiste à une importante augmentation des travailleurs en usine. A la fin de la décennie, événement à souligner, le nombre de personnes actives dans l'industrie et l'artisanat a définitivement dépassé celui du secteur primaire. Corrélativement, du fait d'un large exode rural et d'un essor démographique sans précédent, une forte croissance urbaine se dessine, qui se traduira notamment par de nombreux remaniements et des changements radicaux dans la structure des villes. Ceux-ci, dans bien des cas, seront perçus comme des atteintes intolérables, à l'instar des multiples transformations apportées à la physionomie du paysage par l'extension du réseau de communications ou la construction d'une infrastructure au service d'un secteur alors en pleine expansion, le tourisme.

Devant cet état de fait, on voit naître un courant d'opposition dénonçant la disparition des vestiges du passé, fustigeant la multiplication des constructions à caractère utilitaire, jugées laides et sans âme, ou l'internationalisation des modèles architecturaux et leur banalisation. Toutefois, ces divers griefs ne sont que l'expression métonymique d'un malaise plus profond, d'ordre idéologique et politique, qui consiste en une remise en cause du libéralisme et de son système de valeurs, générateur d'un éclatement de la société en entités antagonistes et d'une «perte d'idéal» consécutive à un «matérialisme dominant».

Ainsi, dans plusieurs pays, on voit se concrétiser ces «élans défensifs» par la création de mouvements de sauvegarde du patrimoine, dont Marguerite Burnat-Provins, en Suisse, est une

des promotrices les plus zélées. Avec «Les Cancers» en effet, «d'un coup de bistouri elle perçait l'abcès»⁵, en assénant, à coup de métaphores médicales, de nombreuses critiques visant les atteintes et les déprédations commises au nom du progrès, qui altèrent «les costumes, les traditions, l'originalité des mœurs, le charme respecté par tant de siècles, la vraie physionomie, enfin, d'un pays universellement vanté»⁶. Le respect du patrimoine, pour Marguerite Burnat-Provins, se révèle d'autant plus important que «la cause de la beauté [...] est chez nous une cause nationale»⁷. On voit se dessiner ici une ébauche du système associatif sur lequel repose l'idéologie du Heimatschutz, à savoir l'identité entre patrimoine et patrie, entre esthétique et amour patriotique. Ce mode de pensée qui consiste en des associations symboliques délimitant un champ de valeurs fait l'objet d'une analyse dans un autre article de ce *Cahier*⁸. La virulence des propos de Marguerite Burnat-Provins dans ce premier manifeste⁹ n'a pas manqué de susciter des réactions dans la presse, dont certaines, tout en reconnaissant le bien-fondé de la démarche, ont déploré l'exagération du ton et des revendications exprimées. Néanmoins l'écrivaine a aussi reçu, et «de toutes parts» selon ses propres termes, des «témoignages de vive approbation» qui lui donnent «la confiance d'exposer publiquement le projet dont elle souhaite si ardemment la réalisation»¹⁰. Ainsi, à la fin du mois de mars, elle publie un second article dans la *Gazette de Lausanne*,

⁵ Henri Naef, «Marguerite Burnat-Provins [notice nécrologique]», in *Bulletin du Heimatschutz*, 1953, p.24.

⁶ «Les Cancers», *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905.

⁷ *Ibid.*

⁸ Voir l'article de Jérôme Meizoz.

⁹ «[Dans la baie de Montreux] à deux cents mètres au large, le lac sent la pomme de terre frite», déclare-t-elle notamment.

¹⁰ Marguerite Burnat-Provins, «Une Ligue pour la beauté», in *Gazette de Lausanne*, 29 mars 1905.

dans lequel elle appelle à la formation d'un mouvement de «protection de la Suisse pittoresque», la Ligue pour la Beauté : «A tous ceux qu'ont atteints la douleur et l'indignation en face des ravages accomplis, je demande leur aide pour sauver ce qui subsiste encore, par une UNE VASTE ET FRATERNELLE ASSOCIATION CONTRE LE VANDALISME. Je la baptise aujourd'hui : LA LIGUE POUR LA BEAUTE.»¹¹

A nouveau, la presse s'empara de l'événement. À en croire Marguerite Burnat-Provins, «plus de deux cents journaux, suisses, français, allemands, italiens et américains ont relevé la chose»¹². Les commentaires parus dans quelques quotidiens romands¹³ oscillent entre l'approbation et l'encouragement d'une mesure estimée nécessaire, et la remise en cause d'une entreprise jugée excessive dans ses manifestations. Toutefois, on ne note aucune opposition formelle au projet en tant que principe. Ce sont plutôt certaines exigences, que l'on qualifie d'irréalistes, ou des déclarations extrêmes, qui servent de cible aux critiques ; mais ces dernières, au fond, n'ont jamais remis en question la nécessité d'une action procédant avant tout d'un réflexe patriotique, qui lui confère toute sa puissance suggestive et la rend inattaquable, étant donné l'atmosphère d'exacerbation du sentiment national dans laquelle baigne alors l'époque. Ainsi, dès les premiers mois, les inscriptions affluent en nombre. Fin avril Marguerite Burnat-Provins pouvait communiquer que la Ligue comptait déjà plus de deux cents membres, recrutés dans une douzaine de cantons¹⁴, et

¹¹ *Ibid.*

¹² Marguerite Burnat-Provins, «Pour le bon sens – Lettre ouverte à Monsieur Paul Rochat», in *Tribune de Lausanne*, 7 mai 1905.

¹³ *Gazette de Lausanne*, *Tribune de Lausanne*, *Feuille d'Avis du district d'Aigle*, *Feuille d'Avis de Vevey* et *Journal du district*, *Feuille d'Avis de Montreux*, *Tribune de Genève*.

¹⁴ VD, GE, VS, FR, NE, BE, Bâle, Uri, St-Gall, AG, TG.

que des adhésions étaient même arrivées de Paris, de Londres, d'Amsterdam et d'Algérie¹⁵.

Le 8 avril 1905, la Section bernoise de la Société suisse des peintres et sculpteurs décide de constituer à son tour une Ligue pour la beauté en pays bernois. Cette initiative, à laquelle Marguerite Burnat-Provins souscrit entièrement, devait conduire la Ligue pour la Beauté à fusionner, par la suite, avec la nouvelle Société, qui prit le nom de Heimatschutz ou Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque, et dont les buts et l'organisation furent discutés lors d'une réunion préparatoire le 29 avril. La fondation du Heimatschutz, prévue pour le 1^{er} juillet, a lieu à Berne, dans l'aula de l'Université, devant plus de cent personnes, sous les auspices du président de la Confédération, Marc Ruchet, qui a dès le début accordé son appui au mouvement. Celui-ci trouve son assise définitive avec la constitution, le 16 septembre, de son premier Comité central, à Lucerne, dans lequel siège Marguerite Burnat-Provins, aux côtés notamment du conseiller d'Etat bâlois Albert Burckhardt-Finsler, qui sera nommé président, du conservateur de musée Paul Ganz et de l'architecte Hermann-Casimir Baer, qui deviendront conjointement rédacteurs du *Bulletin du Heimatschutz* en 1906¹⁶. Au printemps de l'année suivante, on décide de créer des commissions spéciales, chargées chacune d'opérer dans un domaine particulier : naissent ainsi le groupe pour «la protection des beautés naturelles», celui de la lutte contre «l'enlaidissement des sites par les panneaux-réclame», celui de «la défense du patrimoine architectural et l'encouragement d'une architecture

¹⁵ Cf. «Ça et là», in *Feuille d'Avis de Vevey* et *Journal du district*, 13 avril 1905.

¹⁶ Paul Ganz abandonnera cette charge après une année, laissant H.-C. Baer l'assumer seul jusqu'en 1911, date de sa mort.

harmonieuse», celui de «la sauvegarde des us et coutumes», et enfin celui du «soutien de l'artisanat local». On envisage également de publier un bulletin mensuel, destiné, selon le Rapport annuel de 1906, à «se consacrer abondamment [aux] tâches de propagande et d'information». La parution du premier numéro, prévue pour le 15 mai 1906, fut précédée d'un projet distribué à plus de sept mille exemplaires, dans lequel Marguerite Burnat-Provins exposait une fois de plus ses conceptions et les buts de la Ligue¹⁷.

*

Devant l'ardeur déployée par l'écrivaine pour créer le Heimatschutz, on peut s'étonner de la brièveté de son passage dans l'Association. On sait en effet qu'elle quitta la Suisse peu après son divorce, survenu en 1908, pour regagner la France, puis s'y installer définitivement. En réalité l'importance de son rôle avait déjà diminué dans la période qui suivit le démarrage du bulletin, auquel elle n'offrit qu'une contribution fort maigre, qui se limite à la publication d'un article dans le premier numéro¹⁸. Si l'on se réfère à une série de lettres qu'elle écrivit entre 1905 et 1908¹⁹, on constate qu'elle n'assistait que rarement aux séances du Comité central, dont elle était pourtant membre titulaire, manque d'assiduité qu'elle justifiait en invoquant sa mauvaise santé²⁰ et son ignorance de l'allemand²¹.

¹⁷ Texte reproduit dans ce *Cahier* ; un exemplaire du projet se trouve aux archives du Bureau central du Heimatschutz, Merkurstrasse 45, 8000 Zurich.

¹⁸ «Les Quais», *Bulletin du Heimatschutz*, mai 1906 ; texte reproduit dans ce *Cahier*.

¹⁹ Lettres reproduites dans ce *Cahier*, avec l'aimable autorisation de leurs propriétaires.

²⁰ Lettre à Paul Ganz, 1^{er} juin 1906.

Après la constitution officielle du Heimatschutz, ses activités dans le cadre de la Ligue se résumèrent essentiellement à un travail de secrétariat et de promotion, consistant à gagner des adhérents, à envoyer et à réceptionner les bulletins d'inscription, à rassembler les cotisations, etc. Censée œuvrer également à la formation de nouvelles sections locales, Marguerite Burnat-Provins fait bientôt état de son impuissance à mener à bien une telle tâche et demande que soit nommé quelqu'un d'autre à cet effet. «Je pense, déclare-t-elle dans sa lettre du 1^{er} juin 1906, que vous devrez nommer, à part moi, un membre de la Suisse romande actif et capable de faire marcher les affaires que je ne puis suivre toute seule, étant étrangère à une foule de questions. Un homme vous aiderait mieux que moi, et, pour former les sections, il est absolument indispensable.» On voit déjà s'ébaucher ici le retrait de l'artiste, qui s'éloignera définitivement du Heimatschutz en 1908, pour se consacrer entièrement à ses activités artistiques et littéraires. Elle a certes réussi, par sa campagne vigoureuse, à rallier sous le drapeau d'une société organisée de nombreuses énergies encore éparses – à savoir les forces de réaction à la modernité, cultivant la nostalgie d'un ordre idéal, basé sur le respect de la tradition et de la nature. Mais au fond, elle est bien loin d'être une théoricienne, comme ont pu l'être un Georges de Montenach²² ou un Guillaume Fatio²³. C'est bien plutôt à travers une création poétique et romanesque, largement empreinte d'un esthétisme ruralisant et anti-moderne,

²¹ Les séances du Comité central avaient presque toutes lieu à Zurich ou à Lucerne.

²² Georges de Montenach (1862-1925) a largement contribué au développement du Heimatschutz par ses nombreux ouvrages consacrés à l'esthétique, parmi lesquels on peut citer le fameux *Pour le visage aimé de la patrie!*, Lausanne, Sack-Reymond, 1908.

²³ Cf. *Ouvrons les yeux, Voyage esthétique à travers la Suisse*, Genève, Atar, 1904.

exaltant les vertus de la société pré-industrielle, qu'elle transmettra sa vision du monde et fera connaître ses opinions à ses contemporains, en marge de tout véritable engagement intellectuel.

Il convient dès lors de se pencher sur la question de la nature des liens idéologiques de Marguerite Burnat-Provins avec le mouvement du Heimatschutz. S'interroger sur le sens de son départ, plutôt rapide on l'a vu, et auquel on peut attribuer les motifs les plus divers, allant de la multiplicité de ses activités à des raisons d'ordre personnel, ne procède en rien de la volonté de s'aventurer dans le champ des conjectures psychologiques ; il s'agit bien plutôt d'essayer de comprendre ce que le Heimatschutz a pu représenter pour elle, ce qu'elle a pu y chercher ou y investir, en quoi «l'épisode Heimatschutz» fut pour elle l'expression, sous la forme d'un engagement officiel, d'une prise de position esthétique et éthique déjà reflétée par son œuvre littéraire.

Dès le tournant du siècle, un bon nombre d'artistes et d'écrivains ont été saisis d'un engouement, non exempt de sentimentalisme, pour ce qu'on a appelé «l'art national», dont le Village suisse de l'Exposition de Genève, en 1896, leur avait apporté la «révélation». Marguerite Burnat-Provins n'a pas échappé à ce phénomène, qui fut bien plus qu'une «douce lubie»²⁴ : une nouvelle conception de la patrie, à laquelle on prête la physionomie de son art et de ses traditions, support d'un culte nationaliste qui s'affirmera dans les décennies suivantes. Les fréquents séjours de l'artiste en Valais lui permettent de donner

²⁴ Pour reprendre l'expression employée par Alfred Berchtold in *La Suisse romande au cap du XX^e siècle, Portrait littéraire et moral*, Lausanne, Payot, 1964.

corps à cet attrait : installée à Savièse pendant l'été (de 1901 à 1905), elle observe et peint la région, affublée du costume local qu'elle ne quitte plus. Ce détail, qui peut paraître anecdotique, permet cependant de percevoir toute la signification de la quête poursuivie, celle de la nostalgie de «l'authentique». A partir de ce constat, on peut reprendre le cheminement idéologique de l'artiste, décoder le système de valeurs qui le sous-tend, tel qu'il se donne à lire dans son œuvre littéraire.

Ainsi le «vrai», l'«authentique», qui tendent de plus en plus à disparaître devant l'avancée du progrès, se sont réfugiés dans les lieux encore épargnés (en partie du moins) par la modernité : la campagne et, surtout, la montagne. La ville, régie par une temporalité accélérée, et déjà engloutie par les méfaits de l'industrialisation, affectée par la disparition des solidarités de groupe traditionnelles, se présente comme le contre-exemple par excellence. Tel est, en substance, le point de départ d'une réflexion qui conduira à l'exaltation du terroir et de la tradition, à un rejet de la technique et du cosmopolitisme, à la quête d'un équilibre organique et à la volonté de réactualiser un passé transfiguré par le mythe de l'Âge d'or.

Ces thèses seront désormais intégrées par le Heimatschutz dans un discours structuré, reposant sur le postulat selon lequel, de façon un peu schématisée, ce qui est beau mène au bien et à l'amour de la patrie. Cette trilogie «art-morale-patrie» constitue l'armature théorique d'un mouvement qui tend à renforcer l'attachement au terroir en forgeant les images d'une nouvelle conscience culturelle. Parallèlement, le principe qui veut que le beau élève l'esprit et engendre le sentiment patriotique s'impose comme l'enjeu essentiel d'un retour de l'art au «peuple», et de sa propagation la plus large dans la vie de tous les jours. Il s'agit de

contribuer, par le biais de l'esthétique, à l'intériorisation des valeurs dominantes et au respect de la morale. Un des rayons d'action privilégiés de cette nouvelle croisade portera sur la question du logement et de son embellissement, dans une perspective de relèvement social par l'exaltation des valeurs domestiques²⁵. C'est ainsi qu'un concours pour des «maisons d'habitation simples», en vue de réaliser des logements pratiques et agréables, accessibles à des familles de revenu modeste, est organisé par la Ligue en janvier 1908. La plupart des projets²⁶ présentent des exemples intéressants de ce que le Heimatschutz entend véhiculer en matière de culture du logement : une habitation sobre et néanmoins pittoresque, offrant à l'individu un cadre «sain» et favorable à son épanouissement. Dans cette même optique, de nombreux textes de l'époque défendront l'idée qu'un intérieur bien tenu et accueillant est le meilleur remède pour détourner l'ouvrier du cabaret et de l'agitation sociale. Cette logique conduira de plus en plus, dès le tournant du siècle, à exalter le rôle et la figure de la femme au foyer ; avoir les moyens de garder l'épouse à la maison, marque de promotion sociale, deviendra un objectif à atteindre pour la classe ouvrière²⁷.

Le Heimatschutz contribuera énormément à ce développement en proposant d'autres références culturelles et en célébrant d'autres modèles d'organisation sociale de base, à savoir le village et la région. A travers une esthétique pittoresque et vernaculaire, stigmatisant la banalité et l'anonymat, au profit d'un ancrage dans le terroir, la tradition et le passé, il privilégie une vision organique

²⁵ «Ein schönes gemütliches Heim ist für alle Glieder selbst der einfachsten Familie die nötige Grundlage jeder ästhetischen Kultur.» «Das Schweizer Wohnhaus», *Bulletin du Heimatschutz*, mai 1908.

²⁶ Cf. *Bulletin du Heimatschutz*, sept. et oct. 1908.

²⁷ En 1911, les femmes représentent encore 36% du personnel de fabrique

du monde où, dans une aspiration à l'harmonie totale, toutes les choses naîtraient «naturellement» les unes des autres, condamnant le principe des antagonismes sociaux et l'ordre instauré par l'idéologie libérale. Outre une critique du libéralisme et de son cortège de «maux» (matérialisme, concurrence, cosmopolitisme, lutte des classes, etc.), se dessine le rejet d'une image du pays forgée à coups de «Festspiele», fêtes de tir et expositions nationales – ces vitrines de la prospérité économique –, et perçue comme artificielle et fabriquée. L'origine de cette crise d'identité peut être imputée à différents facteurs, notamment aux craintes nées de l'affirmation des grandes nations, à la remise en cause de la légitimité du radicalisme (au pouvoir depuis 1848) à représenter le pays, ou à la montée du mouvement ouvrier²⁸.

²⁸ Celui-ci s'organise de façon cohérente dès les années 1880. Ainsi est fondée, en 1880, l'Union syndicale suisse, puis, en 1880, le Parti socialiste suisse. En 1890 a lieu l'élection du premier conseiller national socialiste, J. Vogelsänger, de Zurich.

La condamnation de l'héritage culturel des radicaux²⁹, formulée plus ou moins implicitement dans le discours du Heimatschutz, fut accueillie par certains comme une fantaisie d'artistes «à la recherche de la pure beauté»³⁰ et rejetée comme telle. Cette image ne manque pas de faire songer au vieux dualisme, désormais traditionnel, qui naît à l'époque romantique, entre les tenants de l'art pour l'art et le bourgeois, stigmatisé pour son mauvais goût et son ignorance, et dont l'artiste cherche à se distancer en élaborant des codes de comportement et un système de valeurs dont il l'exclut rigoureusement. Mais dans le cas présent, la situation est un peu différente. En effet, si, par leurs exigences

²⁹ Le tournant du siècle voit en effet l'effritement de l'utopie culturelle alimentée par les radicaux dès leur avènement en 1848. A cette époque régnait un idéal de progrès et de bien-être général dont le radicalisme s'érigeait en garant. En outre, les acquis politiques et la structure de l'Etat fédéral nouvellement créé étaient vus comme la promesse d'un épanouissement culturel optimal, qui allait se concrétiser peu à peu à travers les arrêtés fédéraux de 1886 et 1887 sur la conservation des antiquités nationales et l'encouragement des beaux-arts, ainsi qu'à travers la création du Musée national à Zurich, en 1898, ou la construction du Palais fédéral. Parallèlement, une critique développée par différents mouvements intellectuels (*La Voile latine*, 1904-1910, ou *Les Feuillettes*, 1911-1913) va dénoncer la faillite de la démocratie issue de la Constitution de 1848, en stigmatisant «le matérialisme dominant» et «la perte d'idéal» nés de la société industrielle, thèmes devenus des poncifs propres à un discours nationaliste, nostalgique d'un ordre disparu qui imprégnera fortement les esprits dans l'entre-deux-guerres.

Sur ces différents aspects, voir notamment Hans-Ulrich Jost, «Un juge honnête vaut mieux qu'un Raphaël», in *Etudes de Lettres*, n° 1, janvier-mars 1984, pp.49-73 ; et «Politique culturelle et valeurs nationales», in *Peuples inanimés, avez-vous donc une âme ? Images et identités suisses au XX^e siècle*, Etudes et mémoires de la section d'histoire de l'Université de Lausanne, publiés sous la direction du professeur H.-U. Jost, tome VI, Lausanne, 1987, pp.19-38 ; Alain Clavien, «Une revue nationaliste romande du début du siècle : *Les Feuillettes* (1911-1913)», in *Revue suisse d'histoire*, vol.37, 1987, pp.285-302.

³⁰ Cf. «Questions d'art et réponse de bourgeois», in *La Revue*, 30 et 31 mars 1905.

esthétiques, les promoteurs du Heimatschutz ont pu être considérés comme élitistes, si Marguerite Burnat-Provins, par son attitude, a pu passer pour une originale aux yeux de certains (qu'on pense par exemple à sa manie de se promener à Savièse en costume local), ils visaient à rallier l'opinion à leur cause en s'imposant comme une autorité symbolique détenant le savoir et la «vérité». Leurs revendications exprimaient bien, au fond, les préoccupations et les aspirations de l'heure, une quête soucieuse d'identité, de plus en plus tournée vers le repli et l'enracinement, le besoin d'ordre et d'«authenticité».

Diana LE DINH

ADOLPHE, OU «LE MARI DE...»

La difficile invention d'une architecture régionale

Le 13 février 1896, à Arras, Marguerite Provins unit ses jours à ceux d'Adolphe Burnat, architecte suisse originaire de Vevey. Du couple, l'historiographie retiendra surtout les absences d'Adolphe liées à ses activités professionnelles et politiques, la tranquillité – voire l'ennui – de Marguerite dans la maison familiale de Vevey, l'incompatibilité de tempérament entre l'artiste française catholique et son mari issu d'une «bonne» famille vaudoise protestante, la passion de Marguerite pour un ingénieur valaisan, Paul de Kalbermatten, la séparation puis le divorce d'avec Adolphe en 1908. Sans entrer dans une étude biographique de la vie du couple, qui nous échappe en grande partie, on peut nuancer cette vision troublée de la paire Burnat-Provins. Sur un point au moins, celui de la création, sa complicité intellectuelle a dû être réelle, pendant un temps tout au moins. Cependant, lorsque l'on met en regard certains écrits de Marguerite – et tout particulièrement son célèbre article «Les Cancers» – avec quelques réalisations marquantes de son époux, plusieurs divergences apparaissent, liées sans aucun doute aux circonstances de la commande (déterminantes dans le domaine architectural). L'idéal est commun, mais les moyens de l'atteindre et les résultats de l'expérience ne sont pas toujours aussi proches du «dogme» que l'on pourrait s'y attendre. La notion de «régionalisme» est perçue de différentes manières, selon que l'on est Marguerite Burnat-Provins, Adolphe Burnat, ou la clientèle d'Adolphe.

La dynastie des architectes Burnat de Vevey reste à étudier¹. Elle se révélerait certainement exemplaire dans le contexte régional. Ernest Burnat (1833-1922), le père d'Adolphe, connaît une fructueuse carrière d'architecte dans la région veveysanne : il est l'auteur de nombreux hôtels (Grand Hôtel du Lac à Vevey, Hôtel National à Montreux). Son fils (1872-1946) étudie comme il se doit l'architecture à l'École des Beaux-Arts de Paris. Habilement, il choisit l'un des ateliers les plus réputés de l'époque, celui de Jean-Louis Pascal (1837-1920), Grand Prix de Rome en 1866. L'enseignement de Pascal et les penchants esthétiques de l'atelier sont déterminants pour la pratique d'Adolphe Burnat : sensibilisant ses étudiants aux constructions vernaculaires, le maître forme en effet «la fine fleur du régionalisme français»² (Henri Sauvage notamment) et suisse (Edmond Fatio, Alphonse Laverrière, etc.).

En association avec Paul Nicati, Adolphe Burnat sera actif dans le domaine de la construction (à Vevey, Siège social de Nestlé, 1917, et Hôpital de la Providence, 1935 ; nombreuses villas et maisons d'habitation, etc.) ainsi que dans la restauration de monuments historiques (à Vevey, Château, Hôtel de Ville ; églises Saint-Martin et Sainte-Claire, églises de Corsier-sur-Vevey et de Noville). Il est d'ailleurs membre de la Commission cantonale des monuments historiques. Son activité d'architecte se ralentit vers 1910, au moment où il devient conseiller municipal (libéral, 1910-1921), puis syndic de La Tour-de-Peilz (1921-1941).

¹ Pour l'instant, voir surtout Bissegger, Paul, «Ernest Burnat et ses concours d'architecture à l'École des Beaux-Arts de Paris (1855-1860)», in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 3, 1989, pp. 229-249.

² François Loyer, *Histoire de l'architecture française. De la Révolution à nos jours*, Paris, Mengès/éditions du Patrimoine, 1999, p. 232.

Lorsque Burnat revient en Suisse en 1896, il peut appliquer à la lettre les leçons de son maître : bien avant la France, la Confédération est à l'affût d'une architecture identitaire forte, laquelle apparaît nettement après l'Exposition nationale de Genève, la même année. En effet, cette manifestation avait répondu à ce «besoin» d'un style national par la création du «Village suisse», assemblage hétéroclite d'architectures des différents cantons et villes du pays. L'époque a ses exigences : la mode du *swiss chalet*, qui s'amorce dès les années 1850, ne contente plus guère le public, et lorsque le Genevois Edmond Fatio édifie au bord du Léman des villas-chalets inspirées de l'architecture des Préalpes bernoises, la presse spécialisée lui «demande un peu plus de couleur locale, car la plupart de ces villas s'inspirent plutôt du chalet suisse que de la maison de la Suisse romande»³. Dans son appel à la vigilance nationale en matière d'architecture et de protection du paysage, Burnat-Provins reproduit cette exigence. Elle critique l'architecture «cosmopolite» qui fleurit dans les stations d'étrangers de la Riviera, en assurant qu'on «peut tirer parti des avantages naturels d'un pays, même en vue de l'industrie hôtelière, sans devenir un peuple de valets, courbant l'échine devant le premier venu, et prêt à sacrifier tout son passé pour de l'argent»⁴. Il faut s'inspirer des traditions *locales*, sans renoncer pour autant à la modernité : «Puisque je veux être de cet endroit, que ma maison en soit d'abord, on la croira née à la même époque que les autres, cela ne m'empêchera pas d'y mettre l'électricité, le téléphone, le chauffage central et des bains perfectionnés ; j'ai la liberté de posséder tout le confort moderne mais pas celle d'attenter au caractère classique de ce paysage.» Et l'on doit «au moment où

³ *Schweizerische Bauzeitung*, 3 janvier 1903, p. 10.

⁴ Cette citation, comme les suivantes, est extraite de l'article «Les Cancers», in *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905.

l'architecture bien comprise et digne de ce nom s'applique à donner même aux simples logements des ouvriers un aspect joyeux et agréable, faire un hôtel qui ne soit pas un monstre, qui ne soit ni cubique, ni blanc cru, ni bardé de zinc, ni aggravé de décorations en ciment ; qui ne soit enfin, pour ceux qui aiment goûter un beau spectacle, ni un crève-l'œil, ni un crève-cœur. L'architecture «académique» des grands palaces de l'époque, qui représente alors la norme, est donc rejetée vivement par Marguerite Burnat-Provins ainsi que par son mari. Le modèle parisien «cosmopolite» lasse et c'est à une autre source d'inspiration qu'il faut s'abreuver. Révolution ? Cette recherche de modèles à imiter, découlant de la tradition déjà ancienne de la *mimesis*, est pourtant caractéristique de l'éclectisme architectural de l'époque. En leur temps, Burnat et Provins ne parviennent pas à concevoir la création autrement qu'en termes de descendance, de filiation, d'inscription dans un processus chronologique, l'important étant de signaler à quelle famille on se rattache. Révolte, donc.

Au moment même où paraissent «Les Cancers», Adolphe Burnat a l'occasion de concrétiser ces exhortations esthétiques. En effet, en 1902, un Anglais résidant à Clarens, John Randell Wood, mandate le bureau de Burnat & Nicati pour la construction d'un ensemble de deux immeubles et de sept villas à donner en location à des étrangers, entre Vevey et La Tour-de-Peilz⁵. La construction s'étend de 1903 à 1906. Cet ensemble, dénommé «Bellaria», existe toujours, partiellement remanié⁶. L'occasion est rêvée : construire en Suisse, pour un étranger, un ensemble

⁵ Voir Perreten, Delphine, *Villas au bord du Léman. Architecture privée, La Tour-de-Peilz, 1850-1914* [mémoire de licence, Université de Lausanne, ms], Lausanne, 2000, t.2, pp. 48-60.

⁶ La Tour-de-Peilz, route de Sully 86-92, 98, 102, 108, 116, 126 et 136.

résidentiel dans le goût local et destiné à des touristes. L'architecture devra satisfaire le goût supposé des habitants de la région, comme celui des voyageurs : car «[ne] nous illusionnons pas. Les étrangers, pour lesquels se commettent tant de déprédations, les jugent sévèrement et les déplorent. Ils aimeraient mieux ne pas apercevoir les hôtels à trois lieues de distance [...]» rappelle Marguerite⁷. Il faudra construire avec sensibilité et respect pour le paysage, tout en acceptant les données «modernes» que sont la rentabilité immobilière, le lotissement d'un terrain vierge, les typologies architecturales de l'immeuble de rapport et de la villa unifamiliale...

Malgré ces principes et toute cette (bonne) volonté, les critiques dont Fatio fait l'objet pourraient être appliquées à Bellaria. En effet, en dépit des qualités architecturales de cet ensemble – qu'il ne s'agit pas de nier ici ! –, Burnat et Nicati ne parviennent guère à renouveler le genre de l'architecture régionaliste en vigueur depuis 1896. Si le type du chalet est écarté, les modèles choisis paraissent bien peu traditionnels : par leur plan et leur composition, les villas évoquent les exemples contemporains de Lausanne et de Montreux, alors que les immeubles reprennent sans les modifier les principes habituels de distribution de ce genre de construction. En façade, les motifs utilisés s'inspirent bien d'une certaine architecture suisse traditionnelle : grandes toitures, berceaux de bois «bernois» des avant-toits, annexes ou pignons en pans de bois («colombages») rappelant des édifices de la Suisse orientale, pierre apparente des contreforts traités comme de vieilles murailles sans âge... mais rien de très local, de typiquement vaudois. «Puisque je veux être de cet endroit, que ma maison en soit d'abord», écrivait Marguerite ; mais sans doute est-il plus facile de construire une maison de vacances dans un

alpage en s'inspirant de l'architecture vernaculaire qu'une villa pour étrangers sur la Riviera. A nos yeux, Burnat et Nicati ne suivent donc que partiellement les idées énoncées par l'écrivaine ; l'emploi d'une architecture assez stéréotypée semble les satisfaire. Sans aucun doute ces motifs de conventions (bois, pierre, toitures) répondent-ils aux attentes esthétiques «primitivistes» d'un public sensible aux questions patrimoniales, mais peu réceptif aux subtilités permettant de différencier l'architecture «nationale» du style «régional», et surtout soucieux de son confort. La rigueur archéo-ethnologique n'est de loin pas une exigence : importe plutôt l'effet d'ensemble, l'ambiance générale, bref, au travers de l'architecture, la représentation d'un imaginaire qui peut rester flou dans sa concrétisation.

Deux autres œuvres religieuses contemporaines de Burnat permettent de constater à quel point ce vocabulaire régionaliste fonctionne comme une convention. Lors de la construction de la chapelle de l'Eglise libre de Begnins (1899), Burnat emploie pour la forme générale une silhouette de chalet suisse, sur laquelle il greffe une tourelle d'escalier et, au sud, des galeries de bois donnant sur le jardin, qui évoquent quelque maison coloniale. Grandes avant-toits, pierres apparentes, chambranles de bois mouluré, faux colombages dans les parties hautes (sur les pignons notamment) sont autant de «tics» d'écriture déjà observés à Bellaria. L'utilisation de l'architecture régionaliste est courante pour la construction des chapelles libristes autour de 1900⁸, mais les caractéristiques citées plus haut appartiennent en grande partie au vocabulaire artistique de Burnat.

⁷ «Les Cancers», *op. cit.*

⁸ Voir notre étude *Les chapelles de l'Eglise libre vaudoise. Histoire architecturale 1847-1965*, Lausanne, Bibliothèque Historique Vaudoise 118, 2000, pp. 134-168.

La chapelle de la petite station touristique des Monts-de-Corsier (1904), conçue par Adolphe pour son parent, l'ingénieur et herboriste Emile Burnat, offre une synthèse encore plus inédite d'éléments régionaux dont la plupart sont étrangers au canton de Vaud : comment expliquer cette étonnante association entre une nef inspirée de modèles de style baroque alpin, avec un porche à arcades «tessinois» et un clocher issu de l'Oberland bernois ? Comment y voir une architecture régionale, alors que l'inspiration est disparate et éloignée de centaines de kilomètres ? Dans le jardin alpin qui l'entoure, vraisemblablement conçu par le parent herboriste, on serait tenté de déceler une résurgence des séjours idylliques de Marguerite dans les Alpes, qu'elle entreprend dès 1898. Mais aucune volonté de reproduction fidèle d'un modèle précis. Alors que l'artiste fustige les palaces «versillais» et «romains» situés au bord du Léman, voici que son mari imagine une chapelle alpine «synthétique» perchée au-dessus du lac, sorte de poste avancé du monde alpestre qu'on devine (ou espère !) au loin, témoignage *a posteriori* de l'ancienne ruralité du site et de sa virginité perdue...

Comme Marguerite, Adolphe cherche à recréer un monde perdu, un paysage esthétique parfait, un mode de vie tenant plus de l'épique ou de l'idylle que du quotidien de la Suisse industrielle. L'architecture est pour Adolphe le moyen de réaliser, dans le sens premier du terme, ce retour aux sources, autant que la peinture a pu l'être pour Marguerite et son cercle d'amis artistes. A l'encontre du courant dominant, l'architecte délaisse les poncifs de l'académisme pour rejouer une partition folklorique qu'il recompose en fait de toutes pièces. Pourtant, comme Marguerite dans son costume saviésan, Adolphe ne pourra jamais être un véritable «maisonneur» des temps anciens : on n'échappe pas à son temps. Si les ornements de Bellaria évoquent bien quelques

édifices suisses de l'époque mythique des bannerets qu'encensait le Village suisse de 1896, l'architecture régionaliste de Burnat demeure une interprétation libre, sans motivations archéologiques ou ethnologiques (il faudra attendre la création du parc national de Ballenberg pour cela⁹), et basée sur des procédés de composition académiques hérités de l'Ecole des Beaux-Arts. Dès 1910, cette architecture «d'évocation» connaît une crise certaine, qui profite à la réapparition d'une architecture néoclassique monumentale pour les édifices publics en particulier. Ces derniers présentent bien parfois quelques motifs régionalistes, notamment les grandes toitures, mais aussi des formes issues des mouvements «modernes» (dits Art nouveau) ; l'emploi des genres n'est donc plus exclusif (colonnes et frontons voisinent dorénavant avec des toitures bernoises), et le régionalisme apparaît bien comme une corde de plus à l'arc des architectes éclectiques. Burnat lui-même n'échappe pas à ce revirement – il faut bien suivre les modes afin de s'assurer des commandes. Pour le siège administratif de Nestlé sur les quais de Vevey (1917), il fait usage de formes ultra-académiques très à la mode à Paris dès le début du siècle. Maçonnerie soignée de pierres de taille, toiture basse, grammaire architecturale (symétrie, harmonie des proportions) et vocabulaire décoratif classiques témoignent de sa bonne connaissance de l'architecture de la fin du XVIII^e siècle en France et du *revival* dont le «grand genre» français bénéficie dès 1900. Cette architecture dénotant souvent les idées conservatrices des maîtres d'ouvrages, elle est rapidement qualifiée de « style Louis XVII »¹⁰. Pour une entreprise comme Nestlé, il n'est plus possible en 1917 de prévoir un siège administratif

⁹ Dont l'une des devises est : «Chez nous, le passé est bien vivant».

¹⁰ A ce sujet, voir la récente synthèse de Françoise Hamon, «L'idéologie du néo-Gabriel, 1890-1914», in *Jacques V Gabriel et les architectes de la façade atlantique*, Paris, Picard, 2004, pp. 269-275.

régionaliste comme cela aurait pu être le cas vingt ans auparavant¹¹ : le renom international de l'entreprise exige une architecture « cosmopolite », au vocabulaire non plus vernaculaire, mais véhiculaire. L'enfermement idéologique qu'impliquait le régionalisme (« je suis de cet endroit », pour paraphraser Marguerite Burnat-Provins) dérange dorénavant. En outre, l'étroitesse de son champ de référence architectural ennuie le public, habitué, depuis l'avènement de l'architecture éclectique au milieu du XIX^e siècle, à un renouvellement constant des modèles et, par conséquent, à un certain effet de surprise. Alors que Marguerite Burnat-Provins délaisse peu à peu les saveurs bucoliques de Savièse au profit de celles, plus suaves, d'un Art nouveau discret, puis de figures plus tourmentées encore, Adolphe Burnat rentre dans le rang, se fait à l'idée que le « cosmopolite » convient à une majorité et que les ornements rustiques ne sont pas une solution esthétique durable. « L'œuvre infernale continue », pourrait répéter Marguerite¹² ; durant les années 1920, alors que Burnat emploie encore des motifs régionaux pour quelques villas et maisons familiales, l'architecture internationale déploie peu à peu sa modernité, sans racines ni attaches au territoire, et cela parfois aux portes même de son domaine¹³.

Dave LÜTHI

¹¹ Le siège de Peter-Cailler-Köhler à la Tour-de-Peilz (1915-1917, Charles Gunthert) démontre toutefois la pérennité du régionalisme au travers d'une façade néo-Louis XVI « bernoise ».

¹² Comme elle le notait déjà dans « Les Cancers », *op.cit.*

¹³ La Petite maison de Le Corbusier est édifiée en 1923-1924 à Corseaux, à l'entrée de Vevey.



Une villa et un immeuble de l'ensemble **Bellaria**

(tiré de: Henry Baudin, *Villas et maisons de campagne en Suisse*, Genève, Kündig, 1909)



La chapelle-presbythère de **Begnins** , carte postale, vers 1900
(coll. de l'auteur)



Une « véritable » maison traditionnelle de la Riviera vaudoise :
La maison Couvreu à **Corsier** (XVIIe siècle)
(tiré de : la Maison Bourgeoise dans le canton de Vaud, Zürich, 1925, v.1)

LA-HAUT, SUR LA MONTAGNE...

«Encore un ou deux ans peut-être, et les chemins de fer passeront leur niveau sur nos vallées profondes, emportant, avec la rapidité de la foudre, nos antiques traditions et nos merveilleuses légendes.» Voilà ce qu'écrivait, en 1846 déjà, George Sand dans *La Mare au diable*. Les mêmes préoccupations de sauvegarde des valeurs esthétiques et patrimoniales que celles manifestées par le Heimatschutz à ses débuts, se font jour ici, dans le cœur d'une femme par ailleurs passionnée des us et coutumes de sa région, le Berry, sur lequel elle jette un regard d'ethnographe remarquablement attentif.

Plus près de nous, à l'extrême fin du siècle, une autre femme (est-ce un hasard ?), Marie Troillet, qui publie sous le pseudonyme masculin de Mario (autre rencontre !), écrit en 1889 une suite de textes sur le Valais, réunis sous le titre de *Un vieux pays – Croquis valaisans*¹. Descriptions de fêtes, récits de légendes, évocations des paysages alpestres : sur un rythme allègre, Mario célèbre sa région avec tendresse et – déjà – nostalgie.

Voici quelques-uns des thèmes fondamentaux de sa réflexion : l'opposition plaine – montagne, avec une nette répartition des valeurs, apparaît d'emblée, dès l'«Avant-propos» : «A chaque pays sa couleur, à chaque oiseau sa chanson. Que sur l'asphalte et les boulevards bruyants d'une grande ville, entre l'étalage d'une marchande de modes et les senteurs écœurantes d'une boutique de parfums, les figurines du tailleur fashionable et les romans éhontés de la librairie voisine, le *flirt* déploie toutes ses audaces, et l'élégance tapageuse tout son chic, tournures, poufs, plumes,

panaches et pompons : il n'y a là rien à redire. Le tableau est tel que le demande le cadre, et les deux sont faits l'un pour l'autre.

»Mais si en regard de cette perspective banale, on fait passer sous vos yeux une longue vallée encaissée entre deux remparts de pierre ; un pays montagneux coupé de gorges abruptes, hérissé de cimes hardies et de pics altiers : cela veut un autre décor.» (p.5-6).

Tout y est : d'un côté la ville bruyante et perdue de mœurs, l'élégance douteuse et l'anglomanie ; de l'autre, esquissée déjà par les adjectifs très fortement connotés, la sauvage fierté d'un «vieux pays».

Autres thèmes : le pittoresque d'un village de montagne («Savièze») : «Si j'étais peintre, je me prendrais d'amour pour ces vieilles masures et leur pittoresque nid de feuillage»(p.115) ; ou encore la simplicité, la franchise, la santé, physique et morale, de ses habitants : «Tout ce monde est leste et bien découplé, avec une expression d'honnête franchise qui gagne la sympathie» (p.117) ; ou enfin la conservation des traditions : «Contrairement à ce que l'on voit dans la plaine, la mode et ses hideurs n'ont rien à faire ici. Les femmes ont raison de s'en tenir au costume des temps anciens. Rien ne saurait le remplacer.» (p.104).

Mais ces valeurs sont en voie de disparition : un progrès de mauvais aloi les menace, ainsi que le développement effréné du tourisme, qui transforme d'honnêtes villages en lieux à la mode.

Le progrès prend, ici aussi, la forme du chemin de fer : «Avant que la voie ferrée ait jeté ses rails tout le long de la Viège, j'ai bonne envie de prendre les devants et, en dépit du hâle et des

¹ Mario, *Un vieux pays – Croquis valaisans*, Lausanne, Payot, 1892 (2^e éd.).

ondées, de refaire avec vous une course que je fis il y a trois ans. Bientôt ils seront rares les touristes qui, pour aller à Zermatt, voudront encore comme nous du plancher des vaches.» («Zermatt», p.53). Facilité suspecte des déplacements contre sain effort physique : cet avatar de l'opposition vie en plaine – vie montagnarde structure la plupart des textes de Mario.

Le tourisme lui aussi transforme le pays, et en reproduit l'intime fracture, comme une fatalité : «Permettez que je vous le dise : jusqu'à présent vous n'avez vu de la Suisse que la devanture, les stations à la mode, les hôtels somptueux, la Suisse de tout le monde, banale, officielle et parée. Mais derrière celle-là, il y en a une autre, la vraie, la préférée des artistes et de ceux qui, comme moi, aiment encore la nature telle qu'elle est sortie des mains du Créateur, sans fard et sans badigeon.» («Un village de montagne», p.196). Soulignons ici la présence, à maintes reprises affirmée par ailleurs, des *artistes*, ces privilégiés de la sensibilité sans artifice, que nous allons retrouver.

Cependant, si les textes de Mario – cette sorte de reportage en pays valaisan – ont un intérêt certain pour notre sujet, je voudrais néanmoins en venir maintenant à un autre écrivain romand, Parisien d'adoption, qui nous donne un magnifique exemple de dramatisation de la «thématique-Heimatschutz», une «mise en roman» témoignant à la fois d'une maîtrise d'écrivain et d'une parfaite connaissance des problèmes posés par le développement d'un village de montagne valaisan au tournant du siècle : il s'agit d'Edouard Rod et de son roman intitulé *Là-Haut*, paru en 1897².

² Edouard Rod, *Là-Haut*, Lausanne, L'Age d'Homme, coll. Poche Suisse, 1997.

En voici un résumé, qui tient compte successivement des deux axes qui le structurent et qui illustrent parfaitement les bases esthétiques et patriotiques sur lesquelles naîtra et se développera le Heimatschutz.

Un des fils du récit est constitué par la destinée de Julien Sterny, jeune citadin qui a quitté la Suisse adolescent et qui, sous le coup d'un terrible drame sentimental, revient dans sa patrie pour y chercher l'apaisement et le repos que réclament ses nerfs durement ébranlés. Sur le conseil d'un peintre, Georges Croissy, il se rend à Vallanches, un village valaisan. C'est là qu'il retrempera son âme et son corps, affaiblis par la vie débilitante de la plaine. Liaison irrégulière et mauvaise hygiène physique seront peu à peu oubliées à l'air pur et bienfaisant des hauteurs alpestres. C'est donc l'histoire d'un salut que nous conte Edouard Rod. Car Julien rencontre la pure Madeleine, qui connaît elle aussi une situation familiale pénible. Ils se comprennent, s'éprennent, non sans malentendu au début. Il faudra la vibrante communion de la Fête des Vignerons de Vevey, puis celle, encore plus intense, du six centième anniversaire de la Confédération, pour que le couple se rejoigne, dans la transparence et la compréhension mutuelle.

Les étapes de la progressive guérison de Julien Sterny sont très aisées à suivre, marquées par les rituels festifs sans équivoque possible. Un des tout premiers pas à franchir, pour l'exilé coupé de ses origines, est celui du retour aux sources : «Il se sentait le fils de cette antique terre que tant de convulsions ont soulevée, que les glaciers ont longtemps meurtrie de leur poids inexorable, qui maintenant offre aux hommes l'ombre de ses sapins, la fraîcheur de ses sources, la beauté de ses vallées ; il se sentait le frère de ces petits qui priaient sur les tombes [...], il n'était plus lui-même [...] mais un atome d'un plus large organisme, un

fragment bien vivant d'un tout actif et généreux.» (p.96) L'isolé déraciné retrouve sa famille, reprend sa place dans la «chaîne des générations», «atome» intégré à un plus vaste ensemble. Cette heure «d'espoir et de réconfort » (*ibid.*) est suscitée par la cérémonie de la bénédiction des tombes à Vallanches ; Julien y assiste d'un rocher en surplomb, situation qui, par la distance qu'elle implique, le confine encore dans un rôle de spectateur. Le rite et la sauvage grandeur du paysage ont cependant partie liée pour amorcer l'intégration du personnage.

Le deuxième pas est franchi lors de la Fête des Vignerons de Vevey. Dans la ferveur qui rassemble les spectateurs et les unit aux acteurs, devant un décor de rêve – «les lointains bleus du lac et la ligne des Alpes» (p.113) –, Julien recouvre sa pleine identité : «Il ne se sentait plus qu'un imperceptible atome d'un être collectif [...] la poésie du travail, d'autant plus sacré qu'il est plus humble, se révélait clairement à son oisiveté lassée d'elle-même.» (p.116). A l'unité retrouvée (l'individu noyé dans la foule ne fait plus qu'un avec elle) succède une nouvelle dichotomie : travail sacré – oisiveté stérile, qui recouvre en quelque sorte l'opposition relevée chez Mario, entre l'effort exigé par la conservation des traditions et la facilité offerte par le progrès et la modernité.

C'est alors, comme une récompense inespérée, comme une réponse à cet équilibre reconquis, que Julien croise le regard de Madeleine, venue elle aussi goûter à l'émotion de la Fête. Mais elle est à nouveau perdue, et c'est le dernier pas, accompli dans la pieuse célébration du six centième anniversaire de la Confédération : «Sterny sortait de sa propre vie, fils des ancêtres lointains dont ces feux célébraient la mémoire, frère des braves gens qui les allumaient dans les ténèbres.» (p.201) Et, comme par

miracle, Madeleine est auprès de lui. Le couple assiste, le lendemain, à la bénédiction des tombes, une année jour pour jour après le premier éveil de Julien à sa nouvelle identité.

*

Ce premier axe du récit est déjà très évocateur, on s'en sera aperçu. Mais il y en a un autre, qui se situe plus précisément, et de manière moins symbolique, au cœur de la thématique qui m'intéresse ici. C'est l'histoire de Vallanches.

Edouard Rod retrace l'évolution (le «développement») d'un village valaisan, aux prises avec les aspirations des spéculateurs et l'appétit dévorant des promoteurs. Se dessinent alors les parties en présence : d'un côté les «conservateurs», quelques paysans moins audacieux ou moins âpres au gain que les autres, et les étrangers au village, gens de la plaine qui aiment marcher, grimper et passer des vacances tranquilles ; parmi eux un peintre, Croissy, et un enseignant, Firmin Volland, adeptes d'un tourisme «doux», et hostiles à tout développement du village. En face, les paysans avides de vendre leurs champs le plus cher possible et de profiter des offres des promoteurs pour s'enrichir. Rod souligne le rôle prépondérant joué par les artistes (peintres et écrivains, tous étrangers au pays) dans le mouvement de protection des sites. La figure de Marguerite Burnat-Provins est à cet égard exemplaire : Française, peintre et poète.

Le promoteur qui a jeté son dévolu sur Vallanches n'en est pas à sa première opération. Il a déjà à son actif le développement de Lestral, «station-modèle» qui fait frissonner d'horreur Julien Sterny. Ce promoteur présente une caractéristique tout à fait intéressante : c'est un Rarogne, un enfant du pays ; il est donc

doublément traître aux yeux des conservateurs, car il livre sa région, il la vend au plus offrant. C'est lui qui pousse les paysans de Vallanches à vendre leur lopin de terre pour lui permettre d'y construire des hôtels, au grand dam des aubergistes existants, modestes exploitants du site. C'est aussi son activité débordante qui pousse Gaspard Clêvoz, le fils de «Vieille-Suisse», à démolir son beau vieux chalet pour édifier à sa place, à grands frais, un hôtel qui restera désert et causera la ruine du père et du fils. «Vieille-Suisse» a connu les guerres intestines du milieu du siècle ; il symbolise l'âme du village. Sa mort, à la fin du roman, sonne le glas d'une époque.

Là aussi, les étapes de la modernisation de Vallanches sont très marquées. De la destruction du lavoir à l'incendie d'une partie du village, on avance sur les traces de Rarogne et de ses acolytes (maçons italiens, ingénieurs «allemands» – en fait zurichois !). Une scène en particulier dramatise les deux points de vue opposés, mettant aux prises Volland et Rarogne, sous les yeux des paysans hésitants. Le spéculateur fait miroiter le profit que retireront les habitants de Vallanches s'ils acceptent de moderniser leur village, et la vie plus facile qui les attend grâce au progrès. Volland, quant à lui, plaide pour les traditions contre l'argent, cette «triste graine [...] qui germe en vilains appétits» (p.84) ; il cherche à démontrer aux montagnards que Rarogne ne poursuit que son propre intérêt, et qu'ils vont, eux, hommes libres et fiers, se livrer pieds et poings liés au spéculateur. «Au lieu d'être leurs maîtres, ils ne seront plus que vos portiers, vos sommeliers, vos garçons de café, vos sujets, quoi !» (p.87) lance-t-il à Rarogne. Et, alors qu'il croit la partie gagnée, il commet l'erreur de céder à «ses instincts de poète» (*ibid.*) en portant un toast à la pauvreté. Les paysans se déclarent convaincus par l'argumentation de Rarogne, et Volland perd la partie.

Certes, Rod nuance son récit. Les choses ne sont pas simples : l'on ne peut pourtant pas, au nom du respect de la tradition, condamner toute une population à mener une existence dure et pauvre, loin des bienfaits réels du progrès. Le romancier laisse le dernier mot au curé, encore tout ému de l'agonie et de la mort de «Vieille-Suisse» : «Avec les vieux qui disparaissent, s'en vont les anciennes mœurs, les anciennes idées, tous les vestiges d'un passé qui vécut longtemps, et dont la ruine est rapide. Il y a un monde qui finit tous les jours, un monde dont on pourrait compter sur les doigts les derniers survivants. Que vaudra celui qui naît à la place, si différent, agité, convulsif, hardi, ambitieux ? Sera-t-il meilleur, sera-t-il plus heureux ? C'est le secret des aurores futures.» (p.212). D'autre part, le jeune couple formé par Madeleine et Julien est porteur d'un espoir en un avenir ouvert et, qui sait, meilleur peut-être. Pourtant, on a pu s'en rendre compte, le roman d'Edouard Rod milite en faveur des valeurs anciennes, malgré le souci évident de ne pas radicaliser les positions et de trouver un compromis.

Pour conclure, et dans une perspective moderne, il me semble qu'il faut dépasser le conflit tel qu'il est formulé par Rod lui-même entre «ceux qui veulent que le monde reste immobile et ceux qui veulent tout changer». Il m'est apparu, au fil de mon étude, que les valeurs patriotiques étaient celles qui avaient le plus vieilli, alors que les passages qui militent en faveur d'un développement modéré sont parmi les plus «récupérables», comme si le romancier avait pressenti la possibilité de construire un modèle que nous appellerions aujourd'hui écologique, respectueux à la fois des hommes, de leur droit au confort, et de l'environnement.

Catherine DUBUIS

**ESQUISSE D'UNE IDÉOLOGIE DU RUSTIQUE :
ENTREPRISE POÉTIQUE ET EMPRISE POLITIQUE
CHEZ MARGUERITE BURNAT-PROVINS**

A Jeanne Z.

La Beauté est-elle nationale ?

Qu'est-ce que le Valais de 1900 pour une citadine française ? L'œuvre de Marguerite Burnat-Provins dans sa période saviésanne peut répondre. Encore une fois, après Rousseau et Töpffer, le Valais est façonné par le regard de l'autre. Apparaît alors un Valais imaginaire, réservoir symbolique d'archaïsmes, refuge édénique d'un passé heureux. Dans la prose de Marguerite Burnat-Provins perce une résistance acharnée à la modernité. La nostalgie d'une «époque où le progrès n'avait encore rien gâté»¹ informe une bonne partie de ses choix littéraires et picturaux.

Lorsque Marguerite Burnat-Provins découvre le Valais, dès 1898, par l'intermédiaire de Biéler, se joue sa rencontre élective avec un espace chargé de passé, une Arcadie imaginaire, pays «simple et sain»² où le bonheur ne saurait faire défaut ; sorte de boutique d'antiquaire, préservée de la modernité techno-industrielle, où, comme le héros de *La Peau de chagrin*, elle renoue avec le mystère du temps et la foison des objets.

Lorsqu'en 1905 elle fonde la Ligue pour la Beauté, Marguerite Burnat-Provins transfère une esthétique dans un choix politique. La nostalgie d'une Nature toute-puissante apparaît comme le postulat premier d'une lutte sociale : la résistance du monde

¹ *Feuille d'Avis de Vevey*, 11-12 octobre 1898.

² M. Burnat-Provins, *Le Chant du verdier*, Vevey, Saüberlin & Pfeiffer, 1906, p.14.

paysan en déclin face au capitalisme industriel et au prolétariat urbain. «Nous ne nous unissons pas pour faire les affaires des capitalistes» déclare-t-elle à Paul Ganz³. Ce mouvement s'inscrit dans une période où se joue la cohésion sociale de la Suisse. La Confédération met au point, dès la fin du XIX^e siècle, une politique culturelle qui vise à renforcer l'unité nationale au moyen de symboles collectivement partagés (Tell, le Village suisse, les Alpes, le paysan). «Elle [Marguerite Burnat-Provins] se propose d'emblée de recréer l'unité nationale fanée. Le point de départ de ce mouvement réside dans une violente critique du monde moderne, de la grande ville et de son industrie débordante» commente l'historien Hans Ulrich Jost⁴.

La Suisse du Heimatschutz semble donc une nation en repli sur ses valeurs, qui crée une institution protectrice des symboles nationaux, prête à engager une esthétique aux côtés d'une cause politique. Dès la fin du XIX^e siècle, sous l'influence de l'Action française de Charles Maurras, s'était développé un helvétisme militant. *La Voile latine*, qui paraît à Genève dès octobre 1904, propose un renouveau artistique inspiré des valeurs nationales ; il faut «encourager le renouveau des arts décoratifs et les débuts de la Ligue pour la Beauté»⁵, et Gonzague de Reynold invite par deux fois Marguerite Burnat-Provins à collaborer à la revue⁶.

Le glissement des choix esthétiques dans la sphère du politique marque fortement cette période. Marguerite Burnat-Provins y participe : voilà l'objet de mon travail. Malgré son intérêt

³ Lettre du 25 septembre 1905.

⁴ H.U.Jost, «Politique culturelle de la Confédération et valeurs nationales» in *Peuples inanimés, avez-vous donc une âme ? Etudes et Mémoires de la section d'histoire de l'université de Lausanne*, tome 6/1987, p.27.

⁵ *La Voile latine*, III, 1907, pp.1-4 ; IV, 1907, p.46 (cité par A. Berchtold in *La Suisse romande au cap du XX^e siècle*, Lausanne, Payot, 1964, p.658).

⁶ *Ibid.*

littéraire discutable⁷, l'œuvre de l'écrivain se distingue par l'aliment idéologique qu'elle produit et digère. Illustrant les valeurs paysannes (végétal, village, bétail, toutes composantes du «mythe alpestre»⁸), elle conforte les options du puissant secrétaire de l'Union Suisse des Paysans, Ernst Laur, qui lutte pour un retour aux valeurs terriennes : «Considérée aussi bien sous son aspect spirituel que matériel, la vie du terrien doit redevenir vraiment paysanne. En d'autres termes, il importe que, dans le domaine culturel, l'homme des campagnes s'affranchisse de la dépendance de la ville.»⁹ L'ennemi commun, c'est la ville, l'industrie, les ouvriers, tout ce qui, vers 1900, menace les valeurs paysannes. Marguerite Burnat-Provins décrit la menace urbaine : «Autour de l'entassement noir des villes, la Nature consternée lutte, trop grande pour entrer, trop fière pour venir se souiller, et recule jusqu'au jour où elle s'enfuit découragée.»¹⁰

La campagne contre la ville, l'artisanat contre l'industrie, la chaleur de la communauté traditionnelle contre l'anonymat de la société marchande : voilà la lutte symbolique que livrent les milieux politiques et esthétiques dans les années 1900-1920. Elle tend vers le rappel de l'ancienne société. Le bouleversement des structures économiques se répercute sur les structures sociales et, de là, sur les productions esthétiques. Dans la masse thématique de Marguerite Burnat-Provins, qui «folklorise» tout ce qu'elle touche, je vais tenter de dégager les procédés de ce qui constitue

⁷ Ainsi Roland Barthes : «[...] la Poésie moderne [...], celle bien entendu d'Apollinaire, et non celle de Madame Burnat-Provins [...]» in *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. Points, 1970, pp.158-159.

⁸ *Ibid.*, p.121.

⁹ Ernst Laur, *Le Paysan suisse, sa patrie et son œuvre*, Brugg, Union Suisse des Paysans, 1939, p.680.

¹⁰ Marguerite Burnat-Provins, *Petits Tableaux valaisans*, Vevey, Säuberlin & Pfeiffer, 1903, p.121.

un système de la nostalgie. J'ai choisi trois thèmes omniprésents dans cette œuvre : le costume, l'architecture, la langue, qu'il s'agira de traiter comme des systèmes de signes.

L'esthétique de Marguerite Burnat-Provins : «folklorisation» et objets-signes

«Il n'y a aucun objet qui échappe au sens»¹¹. Tous les objets décrits par Marguerite Burnat-Provins sont choisis en fonction d'une valeur-signe. Un objet *fonctionne* comme instrument et *signifie* comme signe. Ainsi la vache circule-t-elle comme mammifère d'élevage et, en sus, elle signifie une «suissitude»... Il y a des séries d'objets qui, au mépris de leur fonction, ne sont plus que de purs signes : tel est le statut des objets folkloriques, dont la fonction signifiante prime sur la fonction instrumentale. Ces «objets-signes»¹², je les répartirai en trois groupes : le costume, l'architecture, la langue. Je montrerai ensuite comment le végétal, thème obsessionnel chez l'artiste, acquiert la même valeur de signe.

Ces objets renvoient tous à un passé : «Tel est l'objet ancien, qui revêt toujours, au sein de l'environnement, une valeur d'embryon, de cellule-mère. A travers lui, l'être dispersé s'identifie à la situation originale et idéale de l'embryon.»¹³ Ces objets ont donc une valeur psychologique : involution vers les sources, régression vers la mère, ils disent le symbolique retour vers l'Âge d'or. Ernest Bloch montre que dans le goût pour les objets du passé se mêlent la haine de l'article de série et une nostalgie des

¹¹ Roland Barthes, *L'Aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p.252.

¹² Jean Baudrillard, *Système des objets*, Paris, Denoël, 1977, pp.96-97.

¹³ *Ibid.*, p.97.

origines :«Toutes les antiquités authentiques sont le témoignage d'une maîtrise formelle que le capitalisme a ruinée, ce sont les vestiges d'une beauté perdue.»¹⁴

Utiliser les objets anciens pour le message qu'ils transmettent, tel est le procédé de Marguerite Burnat-Provins. Cela nous ramène à la formule de Barthes, qui dénonce derrière le choix d'objets artistiques la présence des idéologies :«Il y a toujours un sens qui déborde l'usage de l'objet»¹⁵. Les objets de Marguerite Burnat-Provins sont invoqués comme des signes de rusticité. Or, qu'est-ce que le rustique ? C'est le rural perçu par l'urbain. Rien ne saurait, en soi, être rustique : c'est le déplacement du regard qui crée le rustique. Une cloche de vache, un mulet, des poutres apparentes, un trait dialectal ou patoisant ne sont rustiques que pour un être qui leur est étranger, un citadin, jamais pour un paysan. Marguerite Burnat-Provins fut citadine. Pour elle le passé se recrée à travers l'univers de ses signes.

A.- Le costume :

Dans *La Liberté* du 4 décembre 1906, Gonzague de Reynold décrit Marguerite Burnat-Provins «le panier au bras, vêtue en Saviésanne». De même, l'affiche des confitures de Saxon, dessinée par elle, donne une place centrale au costume traditionnel, et la Fête des Vignerons, par ses costumes, lui fournira matière à peindre. Comment comprendre le phénomène du costume ? Une sociologie du vêtement pose « le costume comme un système»¹⁶, c'est-à-dire comme une organisation de

signifiants n'ayant de valeur qu'à l'intérieur de normes collectives. En effet, il y a une force sociale qui règle, tolère, refuse les formes vestimentaires, en fonction de l'état de cette société. Or, à la fin du XIX^e siècle, avec l'extension du capitalisme industriel, se met en place un processus d'uniformisation du monde ; les anciennes formes d'habillement reculent devant la nouvelle mode. La signification du costume régional devient folklorique dès que celui-ci cesse d'être socialement partagé. Le goût de Marguerite Burnat-Provins pour l'ancien costume participe d'une résistance symbolique au processus de la modernité, qui entraîne la perte de signification des anciens objets du groupe, ancrés jusqu'ici dans le terreau culturel. L'individualisme moderne, niant le principe collectif, laisse à chacun le choix de ses propres normes. L'indifférence en est l'envers nostalgique. La valeur d'unité auparavant inscrite dans le costume s'effondre. Les fêtes folkloriques organisées aujourd'hui encore en Valais et ailleurs devraient être interrogées dans ce sens : présentant des parures que la culture industrio-productiviste a chassées à sa périphérie, la fête des costumes est un rappel de fidélité à l'antique cohésion communautaire. A la limite, le port de l'ancien habit, tant chez Marguerite Burnat-Provins que dans les fêtes d'aujourd'hui, constitue un acte idéologique. Le choix d'un vêtement indique le degré de participation de l'individu à son groupe : avec le costume saviésan, l'artiste témoigne de son refus de la modernité uniformisante. Dans son système de nostalgie, l'habit reste pur signe. A travers lui se lisent et se médiatisent tous les rapports sociaux.

¹⁴ Ernst Bloch, *Le Principe espérance*, Paris, Gallimard, 1976, p.453.

¹⁵ R. Barthes, *op.cit.*, p.252.

¹⁶ R. Barthes, «Histoire et sociologie du vêtement», in *Annales* 3, 1957, p.434.

B.- L'architecture :

L'architecture est le premier des arts symboliques, selon Hegel¹⁷. Sur la base de cette intuition, il s'agit d'étudier les projets architecturaux de la Ligue (conservation des monuments et sites pittoresques) comme la volonté de maintenir une symbolique de classe. Si l'on admet que toute construction est un ensemble de signes qui parlent un langage collectivement appréhendé, il en ressort que la préférence donnée à certaines formes révèle quelque chose sur le rapport à la société tout entière. Les bâtiments protégés par la Ligue de 1905, comme ceux qui sont réunis à Ballenberg aujourd'hui, renvoient à un passé non industriel. Parlant de Sion, Marguerite Burnat-Provins s'épanche : «L'Avenue de la Gare s'est bordée de maisons, et lesquelles ! On y a dressé des réverbères gris perle, à pieds noirs, d'un magistral effet. Sur la Planta, un jardin public, banal, absurde, clos d'une barrière en arêtes de poisson, tandis qu'en pénétrant dans la ville, on rencontre à chaque pas d'admirables restes de fer forgé, gras et souples, vestiges d'un temps meilleur, que les Sédunois méprisent et renient.»¹⁸ Pour elle, «la cause de la beauté [...] est une cause nationale»¹⁹. La nouvelle architecture met la patrie de l'Âge d'or en danger. Il s'agit de conserver dans la construction les signes du passé. Ainsi l'artiste milite-t-elle pour des constructions d'où les signes de la modernité sont exclus : «On peut [...] faire un hôtel qui ne soit ni cubique, ni blanc cru, ni bardé de zinc, ni aggravé de décorations en ciment.»²⁰ Les indices modernes sont décriés ; le cube (lignes droites, raison pratique et utilitaire) opposé à la

¹⁷ Friedrich Hegel, *Esthétique*, II, Paris, Champs-Flammarion, 1977, p.24.

¹⁸ M. Burnat-Provins, «Les Cancres», in *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905 ; voir *supra*, p. 8.

¹⁹ *Ibid.*, p. 10.

²⁰ *Ibid.*, p.7.

courbe (irrationnel, désir, émotion), le zinc et le ciment, matériaux de l'ère industrielle. Comme le suggèrent Ostrowetzki et Bordreuil²¹, il y a une architecture nostalgique qui privilégie les «traits de rusticité», plutôt matériaux de signification que matériaux de construction. Ainsi voit-on chez Marguerite Burnat-Provins une hiérarchie des matières, un choix de substances premières (pierre, bois) contre les corps artificiels de la modernité (zinc, fer, ciment). La conception esthétique sous-jacente renvoie plus au sentimentalisme qu'à une technique. Dans l'optique de la Ligue, l'architecture villageoise est bénie, car le village renvoie à l'unité sociale primitive et heureuse que l'esthétique du «joli», du chalet aux géraniums, perpétue comme idéologie nationale.²²

C.- Le langage :

Dans *Le Chant du verdier* et *Chansons rustiques*, Marguerite Burnat-Provins use d'un lexique local et d'expressions patoisantes. Son rapport aux formes linguistiques s'apparente à celui qu'elle entretient avec les formes vestimentaires : c'est un choix de signes privilégiant la tradition aux dépens de la modernité. On sait que la formation des Etats-nations au XIX^e siècle s'accompagna de mesures d'uniformisation linguistiques, géographiques, commerciales, le régionalisme étant nié par l'étatisme des nouvelles nations. Le Valais ne fut pas épargné. L'Etat l'engagea dans le processus industriel, et affaiblit par là l'ancienne sociabilité des communautés villageoises. L'interdiction des repas funéraires en 1827, la réglementation des chahuts rituels, la suppression de trente-et-une fêtes chômées de

²¹ S. Ostrowetzki et J.S. Bordreuil, *Le Néo-style régional*, Paris, Dunod, 1980.

²² Bernard Crettaz, *Grimetz, un village suisse*, Lausanne, Ed. d'En Bas, 1982.

1798 à 1911, achevèrent de détruire la société traditionnelle²³. Le goût du patois, dans ce contexte, participe d'une résistance symbolique à la perte des parlers traditionnels. Devient alors significative la correspondance, aujourd'hui perdue, que Marguerite Burnat-Provins entretenait pendant quatre ans avec Frédéric Mistral, chantre félibre d'un dialecte menacé²⁴. Un choix linguistique reste un acte social : c'est à travers l'usage de la langue que les classes se distinguent symboliquement.

Progrès et regrets

Marguerite Burnat-Provins ne cache pas sa haine du progrès. L'inédit qui suit, retrouvé dans un des carnets de dessins de la bibliothèque de Grasse, parle par lui-même : «Je suis une ennemie-née du progrès tel que vous le concevez. Il est inutile puisque nous devons mourir. Nous laissons la fortune mais non les biens souverains : paix du cœur et tranquillité de l'esprit. Les grandes affaires, les [illisibles] tout aboutit à un lit funéraire où tout semble résumé et simplifié pour l'éternité. Le progrès a aidé à mourir, à faire mourir la jeunesse. Sur terre il y a assez de champs de blé et de vignes pour que tout le monde vive. Créer des agités qui meurent trop jeunes, qui tombent fourbus à leurs bureaux – est-ce un but ?»²⁵.

²³ Voir Mondher Kilani, «Les images de la montagne du passé au présent», in *Archives suisses des traditions populaires*, n° 80, 1984, p.35 et pp.37-43.

²⁴ Voir Bernard Wyder, *Marguerite Burnat-Provins*, Catalogue de l'exposition du Manoir de Martigny, 1980, p.6.

²⁵ Manuscrit autographe inédit, page de garde d'un carnet d'esquisses, Alger, 1919, Bibliothèque de Grasse, cote BP 44.

L'attaque vise le système industriel de production-consommation. Sans doute l'apparition du taylorisme en ce début de siècle accentue-t-elle le repli de l'artisanat. Le machinisme fut perçu, à ses débuts, comme une menace : le corps mécanique en soi, comme substitut du corps charnel, ouvre une brèche dans les codes d'une culture jusqu'ici manuelle. Comme l'a vu Ernst Bloch, la mécanisation inaugure l'une des grandes mutations symboliques de l'Occident²⁶ : «La machine a créé des conditions nouvelles, différentes de ce qu'elles étaient à l'époque artisanale au cours de laquelle toutes les antiquités furent produites, mais la fabrication d'objets en série, phénomène correspondant uniquement à la mécanisation générale, ouvrit la voie du manque d'inspiration [...]»²⁷.

De l'objet artisanal à l'objet industriel, la matière se déshumanise, car l'intervention manuelle régresse. Le taylorisme vise à produire le plus d'objets en le moins de gestes. A l'inverse, lorsque Marguerite Burnat-Provins passe de longues semaines chez Säuberlin & Pfeiffer pour mettre au point ses planches des *Petits Tableaux valaisans*, en 1903, elle souligne sa volonté de produire un objet rare, sans économie du geste, d'où la quantité, l'uniformité, l'obsolescence, attributs de l'objet de masse, soient absentes. La mécanisation des gestes, avec son cortège saccadé et métallique, menace jusqu'à l'équilibre cosmique. Ramuz reprend aussi ce thème néo-traditionaliste, et l'on peut penser que Marguerite Burnat-Provins aurait approuvé l'amertume de ces lignes : «L'ère mécanicienne [...] a déjà supprimé en beaucoup d'endroits les saisons [...] Nous allons unifier l'homme par la suppression du paysan [...] Et, à l'automne [...] le peuple des

²⁶ Voir Siegfried Giedion, *La Mécanisation au pouvoir*, Paris, Denoël, 1980 (1948).

²⁷ E. Bloch, *op.cit.*, p.458.

ouvriers rentrera à l'usine [...] il n'y aura plus de paysans [...] mais [...] une seule masse de travailleurs conscients et organisés.»²⁸

On voit donc que le retour à la nature n'est pas naturel : il est médiatisé par des conditions historiques qui font que toutes les attitudes du repli viennent se greffer sur la Nature. L'exaltation d'une nature nationale dans les manifestations artistiques du début du siècle révèle un retour agressif des systèmes des valeurs campagnardes. Gonzague de Reynold, dont l'œuvre poétique illustre la valeur-refuge idéologique de la Nature, a laissé une phrase typique de ce magma naturalo-nationaliste : «Être Suisse, c'est être religieux d'abord [...] c'est aimer la nature, et, dans la nature, les lacs, la haute montagne [...] c'est naître soldat [...] c'est haïr et craindre l'étranger.»²⁹

La Nature, voilà la matrice thématique de Marguerite Burnat-Provins. Que signifie-t-elle dans l'esthétique que je tente de décrire ? Quelle est sa place ?

A.- Le végétal comme construction émotive :

Qu'on consulte *Sous les noyers*, *Chansons rustiques* («La Forêt», «Les Fruits») ou *Grains de sable* («Les Bambous», «La Fleur de jasmin», «La Pastèque») ; ou, dans l'iconographie, encadrements

²⁸ C.-F. Ramuz, *Taille de l'homme*, Lausanne, Rencontre, O.C., vol.15, pp.64-66 ; cf. «Grâce à elle [la machine] [...] je vais supprimer la nature [...], (*ibid.*).

²⁹ Voir A. Berchtold, *op.cit.*, p.694, note (a).

floraux, femme-chou, croquis de gui, mûres, malvacées. Pourquoi cette récurrence du végétal ? L'opposition symbolique aux matières de la modernité peut apporter une réponse. Face à la bakélite (synthétisée en 1909) ou au ciment, le végétal se donne comme contre-objet, porte-parole de la pure nature. Il dit une beauté complexe qui ne doit rien à l'homme ni à ses techniques. En un mot, le végétal témoigne de l'autonomie esthétique de la nature. Déjà à travers la vogue du jardin anglais dès 1750, c'est le retour au sauvage, à une nature vierge d'avant la culture, à une Arcadie sentimentale. En ce sens, l'entourage des plantes fonctionne comme une «construction émotive»³⁰ : le végétal devient un signe-refuge sur lequel s'échafaudent et se greffent des valeurs de transparence et d'intégrité.

B.- Présence de Rousseau :

Le thème végétal ramène à Jean-Jacques Rousseau. Marguerite Burnat-Provins le cite à plusieurs reprises, comme son mentor. Remontons au XVIII^e siècle. La première révolution industrielle est amorcée, déjà la marque de l'homme s'imprime sur tous les paysages. L'engouement des poètes (Goethe, Rousseau) et des voyageurs (Töpffer, de Saussure) pour le Valais trouve sa source dans le goût du pittoresque, du sauvage.

Albert de Haller publie son poème didactique *Les Alpes* en 1729. Y sont esquissées les grandes oppositions nature/culture, ville/campagne, corruption/pureté. La production du pittoresque littéraire au XVIII^e siècle, lié à l'exotisme tahitien (Diderot), persan (Chardin, Montesquieu) ou alpin, semble résulter de la nécessité de trouver un au-delà de la culture. Apparaissent alors

³⁰ E. Bloch, *op.cit.*, p.461.

comme dignes d'intérêt les paysages soustraits à l'homme, résistant au défi de maîtrise de la nature lancé par Descartes. Pics montagneux, lacs sauvages, vallées brumeuses sans chemins, tels sont les aliments géographiques du premier romantisme. C'est ainsi que Rousseau décrit plusieurs régions rêvées ; les montagnes neuchâteloises : «Ces heureux paysans, tous à leur aise [...]»³¹ – et les Valaisans, francs buveurs, sans cupidité : «Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres : ils ont la sagesse de le sentir, et il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.»³²

La vision de Rousseau ramène le paysan à un temps mythique, l'Âge d'or hésiodique, où l'homme, bon de nature, serait préservé de la civilisation. Comme le souligne Marc Eigeldinger, dans l'imaginaire de Rousseau «l'eau, la neige et le feuillage des forêts symbolisent la protection naturelle dont les âmes et les peuples solitaires éprouvent le besoin afin de se prémunir contre les méfaits de la civilisation industrielle»³³.

C'est face à la deuxième révolution industrielle que la Ligue pour la Beauté reprend les mythes rousseauistes : paysannerie heureuse, pureté, innocence. Le vigneron de la Fête de Vevey de 1905, la Valaisanne costumée, préservent une identité mythique, nient l'exode rural et rappellent les vertus primitives. Face à la société urbaine, la paysannerie crie à la décadence. Les fascismes sont nés sur de tels constats, avec leur cortège de «Renouveaux» puisés dans l'Antiquité. Le Heimatschutz annonce, dans ses

³¹ J.-J. Rousseau, *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, Paris, GF, 1967, p.134.

³² J.-J. Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, I, lettre XXIII, Paris, GF, 1967.

³³ Marc Eigeldinger, *Jean-Jacques Rousseau*, Neuchâtel, la Baconnière, 1978, p.110.

propos esthétiques, toute la politique culturelle de la droite néo-traditionaliste qui se rassemble dans les années vingt derrière le parti des paysans, des artisans et des bourgeois (PAB). De même que Rousseau combattait les philosophes du progrès (Voltaire, Condorcet), la Ligue combat la percée techno-scientifique et ses répercussions sociales. Marguerite Burnat-Provins brandit le végétal comme un fanion. Elle entretient à son égard le même intérêt affectif que Rousseau. Elle ne dit pas autre chose que Jean-Jacques avant elle : «Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure et le vêtement de la terre.»³⁴

De Rousseau à Marguerite Burnat-Provins se perpétue la crainte du mécanique, se fait jour une tentative de retour à l'organique. Car l'ère de la mécanisation, en plein essor au XVIII^e siècle avec Vaucanson, constitue une des grandes ruptures symboliques de l'Occident. La régression vers la plante apparaît comme une réponse au constat capital de Siegfried Giedion : «Nous avons perdu le contact avec les forces organiques qui nous habitent et nous entourent.»³⁵

Le village, miniature de la cohésion politique

L'unité sociale privilégiée, chez Marguerite Burnat-Provins, c'est le village, comme dans l'esthétique du Heimatschutz d'ailleurs. Lieu de la chaleur sociale, il s'oppose à la solitude urbaine. Or, ce que produisent le Heimatschutz et Marguerite Burnat-Provins, c'est un village conçu depuis la ville, tel que le rêve le citoyen. Agençant les signes du passé (fontaines, poutres apparentes,

³⁴ J.-J. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire* VII, Paris, Folio, 1972, p.122.

³⁵ S. Giedion, *op.cit.*, I, p.22.

ardoises) lors des remaniements actuels, l'on recrée un village miniature, emblème de la mémoire.

L'Exposition nationale de 1896 présentait un Village suisse, lieu synthétique de réconciliation d'un pays déchiré par l'industrialisation. Bernard Crettaz précise : «En cette fin de XIX^e siècle, on a peur de la classe ouvrière ; on craint la lutte et le déchirement [...] Et c'est ainsi que le Village suisse se charge, en plus d'être le clou amusant, de symboles nouveaux : il doit signifier l'unité de la nation, le cercle de la mère-patrie, le lieu d'un renouveau patriotique qui mobilise et réconcilie. La bourgeoisie se donne un lieu paysan pour mobiliser et conjurer les forces ouvrières.»³⁶

L'esthétique du village, chez Marguerite Burnat-Provins, participe de cette volonté : elle réinsère l'individu dans une nature chaleureuse, dans une communauté qui prend en charge la question du sens et de la mort. Très vite le Heimatschutz fera du village le support idéologique de cette recherche. Le «retour au vieux»³⁷, au patois, au mulet, au costume, constitue une tentative de se réancrer dans le terreau de la nature en brandissant les objets-signes d'un passé heureux. Induit par ce retour, un processus de «folklorisation» s'amorce, qui est l'objet de pratiques intenses, aujourd'hui encore, en Valais. Autrement dit, une fête des costumes, comme à Orsières, n'est-elle qu'une fête costumée ? N'est-elle pas une forme de résistance symbolique à la modernité ? Cela ramène à la question de Bernard Crettaz : sous l'esthétique du «joli» villageois, n'y a-t-il pas une violence culturelle ? Enjolivé, propre, le village de la consommation touristique est-il pur de tout message ?

³⁶ B. Crettaz, *op.cit.*, p.408.

³⁷ *Ibid.*, p.405.

Avec l'invention du rustique, telle que nous l'avons décrite chez Marguerite Burnat-Provins, quelle image le groupe se donne-t-il de lui-même ? Et de l'autre ? Sans doute le discours rustique reprend-il les formes du récit mythique, réitération obsessionnelle des origines, qui doit informer l'aujourd'hui.

Pour une histoire sociale de l'art

Ce bref parcours dans l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins a suscité quelques questions à défaut de nous donner des réponses : comment se relaient une conception esthétique et une situation socio-politique ? Le discours artistique fonctionne-t-il comme un discours de classe, et comment ? L'idéologie nationaliste tire-t-elle profit de ces contenus artistiques ?

Dans le discours de la Ligue percent tous les thèmes des mouvements nationaux des années trente. Comme le précise Ernst Bloch dans son analyse du fascisme : «[tout se passe] exactement comme si le sol lui-même était encore imprégné des vieux cultes de la terre et retenait ses habitants par une sorte de romantisme objectif [...] Il existe ici une sorte de champ magnétique avec une paysannerie extrêmement forte et presque aucune grande ville [...] à l'heure actuelle les produits de ce champ servent à fustiger la "civilisation".»³⁸ Sans doute l'orée du XX^e siècle amorce-t-elle une lutte symbolique entre les codes fermés de la campagne et le progrès urbain. C'est précisément là que se situe l'un des enjeux de la Suisse moderne.

L'œuvre de Marguerite Burnat-Provins a permis de lire les codes symboliques sur lesquels s'édifie une partie de notre histoire

³⁸ E. Bloch, *Héritage de ce temps*, Paris, Payot, 1978, p.49.



... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200
 ... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200
 ... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200

— XVIII^e siècle
 Faire une toilette savoyarde de l'art

Ce ne fut pas sans peine l'œuvre de Marguerite Burnat-Provins et
 ... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200
 ... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200
 ... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200

Mais, il s'agit de la Ligue protestante dans les Alpes - les
 ... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200
 ... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200
 ... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200

Marguerite Burnat-Provins en costume de Savièse- 1905

... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200

... d'après les descriptions de la région de Savoie, 1878, 200

«JEANNE D'ARC DU HEIMATSCHUTZ» – MARGUERITE BURNAT-PROVINS' KAMPF FÜR DIE SCHÖNHEIT

RÉSUMÉ

Cet article se propose de corriger l'image conservatrice qui s'attache à la figure de Marguerite Burnat-Provins dans les premières années de Patrimoine suisse, mouvement dont elle est la fondatrice en 1905, et seule femme au comité. Des recherches récentes jettent une nouvelle lumière sur ce personnage-clé du «Renouveau des arts et de la vie» en Suisse. Ce mouvement innovateur («Lebensreform-Bewegung»), tant au niveau de l'individu que de la société vers 1900, s'est répandu surtout dans le nord de l'Europe. L'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne y ont joué un rôle important. La Suisse en a fait partie, surtout par le biais de la Ligue pour la beauté, devenue Schweizer Heimatschutz. Beauté, simplicité et vérité sont les nouvelles valeurs de la fin du XIX^e siècle, face à la décadence et à la crise culturelle d'une société trop vite urbanisée. Des artistes innovateurs partent à la recherche de ces nouvelles valeurs au sein des sociétés rurales et/ou montagnardes; cette quête se manifeste, soit sous la forme d'un mouvement populaire comme celui de la Ligue, soit sous une forme plus individuelle, comme celle du *Monte Verità* au Tessin. L'article montre que la quête de la beauté menée par Marguerite Burnat-Provins aux trois niveaux, personnel, artistique et idéologique, est en phase avec la communauté moderniste européenne. Marguerite Burnat-Provins, artiste de réputation internationale, a été une femme-clé de la modernité dans les premières années du XX^e siècle en Suisse.

Es ist schon viel über Marguerite Burnat-Provins geschrieben worden, über ihr bewegtes Leben, ihr Engagement für den Heimatschutz, ihre Freundschaften, ihre Rolle als Künstlerin und Frau, ihre Schriften, ihre Bilder. Oft scheint da, trotz ihres persönlich durchaus unkonventionellen Lebensstils, ideologisch das Bild eines rückwärtsgewandten Konservatismus durch, vor allem was ihre Saviéser Jahre und ihr Engagement für den Schweizer Heimatschutz betrifft. Diese Vereinigung, die dieses Jahr ihren 100-jährigen Geburtstag feiert, wird heute von den Nachgeborenen gerne, aber zu Unrecht – besonders was die Anfangsjahre betrifft – in die «rechte» Ecke gestellt und damit gesamthaft als konservativ abgetan. Ich möchte dieses Bild korrigieren und Marguerite Burnat-Provins in den weltanschaulichen Rahmen der nordeuropäischen Lebensreformbewegung stellen. Der Schweizer Heimatschutz, wie auch die deutsche Schwesterorganisation *Bund Heimatschutz* (heute *Bund Heimat und Umwelt*), die englische *Arts- and- Crafts* oder die belgische *L'Art Public* Bewegungen – waren ein Teil dieses kulturellen Aufbruchs der vorletzten Jahrhundertwende in die Moderne des 20. Jahrhunderts. Ein Kernbegriff dieser bürgerlichen Reformkultur, die das in ihren Augen verstaubte vergangene Jahrhundert mit allen Mitteln hinter sich lassen wollte, war die «Schönheit». Sie trat den Kampf gegen die Geschichte, den Historismus an. Sie soll der Leitfaden meiner Überlegungen bilden.

Die «Schönheit» als Kategorie der Lebensreform

Schön war um 1900 ein Zauberwort. Den Begriff schön umgab ein Hauch von Erlösung und Heilbringung. Schönheit, *la beauté*, war die konkrete, körperliche Erscheinungsform vom Guten und Wahren. Das Schöne war das Ersehnte, die Schönheit sollte das ganze Leben durchziehen und veredeln. Eine Herausforderung für

Architekten, Designer und Künstler. Der neue Mensch, ein echter und ganzer, ein schöner Mensch, war eine vernünftige und edle Persönlichkeit. Sie sollte im Sinne des aufsteigenden Lebens alles Niedrige und Banale hinter sich lassen. Dem veredelten, höher entwickelten Menschen, von landschaftlicher und architektonischer Schönheit umgeben und durch richtige Ernährung und Bewegung selber schön, sollte die verlorene Würde zurückgegeben werden - sozusagen als Preis. Im Wort «schön» klangen auch Weltzugewandtheit und Lebensfreude an. Die Lebensreformer waren optimistisch. Der Zeitschriftenmarkt entdeckte die Schönheit als Werbeträger. Eine Illustrierte in Deutschland erkor das magische Wort zum Titel. Die Reformzeitschrift *Die Schönheit* erschien von 1903 bis 1931. Schön ist mit schöpferisch verbunden – in der eigenen künstlerischen Betätigung waren alle aufgerufen, schöpferische Kräfte freizusetzen und Schönheit hervorzubringen. Schönheit war der Schlachtruf der Lebensreformer gegen den Historismus. Eine umfassende neue Ästhetik ersetzte den verkrusteten Geschichtskult des 19. Jahrhunderts.

Im widersprüchlichen Prozess der Moderne war die Lebensreform ein konzertiertes innovatorisches europäisches Epochenphänomen um 1900 mit Wirkungen bis heute. Die Lebensreformbewegung umfasste viele Aspekte¹. Sie darf nicht missverstanden werden als eine kleinbürgerliche Fluchtbewegung, die auf die Auswüchse der Industrialisierung und Urbanisierung reagierte. Sie setzte sich auf allen sozialen Ebenen durch und erfasste Patrizier wie Arbeiter. Die

¹ Die Ausstellung «Lebensreform, Aufbruchstimmung um 1900», fand vom 21. Oktober 2001 bis zum 24. Februar 2002 in Darmstadt Mathildenhöhe statt und wurde von einem umfangreichen Katalog begleitet «Lebensreform. Entwürfe zur Neugestaltung von Kunst und Leben um 1900», 2 Bände, Darmstadt 2002. (cit: Lebensreform 2002).

Lebensreform war jedoch besonders im bürgerlichen Mittelstand verbreitet. Der Begriff «Lebensreform» wurde in Deutschland in den 1890er Jahren geprägt. Von Julius Langbehn, einer ihrer Ideologen, ist aus diesen Jahren das Bonmot überliefert: «Nach der französischen Revolution kommt die deutsche Reform». Die Lebensreformbewegung war nicht gesamthaft organisiert. In Finnland, Belgien, Deutschland, Österreich und der Schweiz war sie in zahlreiche Vereine, Verbände und Gemeinschaften aufgefächert und von Individualisten getragen, die durch verwandte Zielsetzungen verbunden waren. Auf der Suche nach dem Wesentlichen im Leben wurde sie zur treibenden Strömung in der Modernisierung des Alltags. Sie umfasste eine globale Reform, sowohl der Lebensweise als auch der Mentalitäten. Die Entdeckung des Körpers, Fragen der geistigen Sinnggebung und Gestaltung des Lebens in einem neuen Verhältnis zur Natur bewegten die Lebensreformer. Der «moderne Mensch» wurde dadurch geboren. Die Kontinuität und Aktualität der Lebensreform bis heute beweist dies. Weit über die geistigen Theoriebildungen hinaus charakterisierte sie die gesellschaftsverändernde Praxis. Sie ist die Mutter von Reformhäusern, Vegetarier-Restaurants, Bio-Nahrung, bodybuilding, Schönheit- und Fitnesskult. Der Lebensreformbewegung verdanken wir Coca-Cola, Odol, Margarine, Bircher-Müesli und Ovomaltine. In diesem ambivalenten gesellschaftlichen Aufbruch um 1900 beinhaltet die Lebensreform als Epochenpanorama moderne wie antimoderne Strömungen². Es gab unter den bedeutenden

² «Die Lebensreform beinhaltet ein Kernprogramm, dessen zentrale Reformanliegen in mehr oder weniger unterschiedlicher Betonung beziehungsweise in oft voneinander abweichender Auslegung und Umsetzung zuletzt doch bei allen in Frage kommenden Gruppierungen, Personen und Denkrichtungen erkennbar zutage treten, das heisst die Reformbestrebungen in

Lebensreformern facettenreiche Persönlichkeiten. Sie waren gleichzeitig konservativ und modern, liberal und autoritär, rational und esoterisch, national und weltoffen, kulturpessimistisch und zukunftsoptimistisch, pragmatisch und utopistisch. Zu ihnen gehörten beispielsweise der Philosoph Friedrich Nietzsche, der Anthroposoph Rudolf Steiner, der Architekt und Heimatschutzpräsident Paul Schutze-Naumburg, seine Kollegen Peter Behrens und Josef Maria Olbrich, der Soziologe Georg Simmel oder der expressionistische Maler Franz Marc, um nur einige illustre Persönlichkeiten aus Deutschland zu nennen. In der Schweiz sind folgende Persönlichkeiten anzuführen, die alle zudem in den engeren oder weiteren Kreises des Heimatschutzes gehören: Casimir Hermann Baer, Albert Baur, Otto von Greyerz, Philippe Godet, Ernest Bovet, Carl-Albert Loosli, Georges de Montenach, Gonzague de Reynold, Charles-Ferdinand Ramuz, Karl Indermühle, Edoardo Berta, Robert Rittmeyer, Henry Baudin, Ferdinand Hodler, Emile Jaques-Dalcroze, Jules de Praetere sowie Ernest Biéler und Marguerite Burnat-Provins. Mit einigen unter ihnen, wie beispielsweise C.H. Baer oder Georges de Montenach, hatte Marguerite Burnat-Provins regelmässige Kontakte. Dabei gab es den ungewollten Effekt, sich auf der Gegenseite des Gewollten wieder zu finden. Frühere antiakademische «Neuerer» werden deshalb heute gerne zu den Konservativen gerechnet. Kernthemen lebenspraktischer Reformen waren folgende: Heimat- und Naturschutz, Tierschutz, Siedlungs- und

bezug auf Körper, Geist, Seele, den Naturbegriff und die Naturwahrnehmung, das Leben und die Lebenspraxis finden sich gleichermassen bei allen, die eine Revision der bestehenden beziehungsweise gewordenen Verhältnissen im gründerzeitlichen Staat, in Gesellschaft, Wirtschaft und Politik anbahnten und dafür Wege des Ausweichens, der Flucht oder des Voranschreitens aufzeigten. Die Einheitlichkeit des reformerischen Grundsatzprogramms vernetzt die Moderne mit der Antimoderne». (Lebensreform 2002 [Wopert], S. 17).

Landkommunenbewegung, Gartenstadtbewegung, Reformarchitektur samt Raumkunst- und Kunstgewerbereform, Kleidungsreform, Ernährungsreform, Naturheilkunde, Nacktkörperkultur, Jugendbewegung, Sexualreform, Frauenrechte, Reformpädagogik und Kunsterziehungsbewegung, Theaterreform, Ausdruckstanz, Neureligionen und Freikirchenbewegung. Die meisten dieser Aufgabenfelder fanden auch in der Schweiz ihren Ausdruck.

Doch die Lebensreform als Gesamtphänomen verstand sich noch in einem grösseren Rahmen. Sie war nicht allein ein Experimentierfeld für neue Formen einer vernünftigen Lebensgestaltung, sondern sie war ebenso eine Empfangs- und Verteilerorganisation für innovative Ideen. Sie stimulierte auf Grund der wichtigen Rolle, welcher der Schönheit als Wert an sich eingeräumt wurde, eine allgemeine Phantasieproduktion. Dank dieser Aufbruchstimmung in Kunst und Leben wurden neue Motive, Themen, Einstellungen und Deutungen sichtbar. Dazu ein ausgewiesener Fachmann: «Die reformerischen Künstler, Literaten, Komponisten, Theaterregisseure, Choreographen, Architekten und weltanschaulichen Sinnstifter bedienten dieses Verlangen nach dem Wunderbaren, numinosen und rational Unbegreiflichen mit einer einmaligen Produktionsmenge an Imaginationen. Auch die zahlreichen Geheimbünde und religionsähnlichen Gemeinschaften gehören in diesen Komplex: Sowohl die verbreiteten lichtmetaphysischen Glaubensrichtungen wie auch Theosophie, Ariosophie und der Germanenkult mit Sonnenwendfeiern und Reigen zählen zu diesem allgemeinen Streben nach Vergeistigung und sind von daher gesehen keineswegs absonderliche Irrlehren, sondern in ihrer Grundtendenz ein Teil des Ganzen.»³ Ein Beispiel für eine

³ Lebensreform 2002 [Wolbert], S. 19.

lebensreformerische Schweizer Künstlergemeinschaft war, neben dem *Monte Verità* bei Ascona TI, die lockere Gruppierung frankophoner Maler um Marguerite Burnat-Provins und Ernest Biéler im Walliser Bergdorf Savièse. Zur so genannten *Ecole de Savièse* gehören u.a. Henry von Muyden, Otto Vautier, Edouard Vallet, Edmond Bille und Raphy Dallèves. Sie suchten dort die Schönheit der alpinen Landschaft und ihrer Bewohner. Sie suchten existentielle Schönheit.

Die «Schönheit» bei Marguerite Burnat-Provins: le culte de l'art et de la beauté

Die Schönheit wird von Burnat-Provins auf drei Ebenen zelebriert: erstens in ihren Schriften, zweitens in ihrer Malerei und drittens in ihrer kunsthandwerklichen Produktion.

Schriften

In ihren Schriften und Aufrufen im Vorfeld der Gründung des Schweizer Heimatschutzes 1905, ruft die engagierte Künstlerin generell zum Schutz der landschaftlichen Schönheit der Schweiz auf, die sie durch den Modernisierungsdruck bedroht sieht. Sie nimmt eine explizit ästhetische und keine gesellschaftspolitische (wie Georges de Montenach⁴) oder moralische (wie Philippe Godet⁵) Position ein. 1902 hält sie in Vevey in ihrem Vortrag über *L'Art et les Artistes* grundlegend fest, dass die Schönheit als Seins- und Gestaltungskraft für alle Menschen ein wichtiges Anliegen sei, für Künstler ist sie existentiell: «Les "artistes" sont

⁴ Georges de Montenach agierte seit 1903 durch Vorträge und Bücher in der Öffentlichkeit mit seiner moralischen Vision einer «sozialen Ästhetik». Montenach gehörte der utramontanen Bildungselite im konservativen Freiburg an, die das katholische Milieu durch Reformen stärken wollte.

⁵ Philippe Godet «Beauté et Patrie», Grundsatzreferat zur Gründungsversammlung des Schweizer Heimatschutzes am 1.6.1905, in *Heimatschutz*, 3/1906, p. 17-18, 4/1906, p. 25-26.

ceux qui vivent et qui souffrent pour la réalisation de leur idéal de beauté. [...] Un artiste doit s'élever au-dessus des réalités blessantes de la vie, s'affranchir dans la mesure du convenable des soucis de l'existence, pour se donner tout entier à son art. [Les artistes] devraient être considérés comme des bienfaiteurs car ils cherchent à exprimer quelque chose de la Beauté, force immense, une et multiple, éminemment consolante.»⁶

In dem berühmten Artikel «Les Cancers» klagte sie am 17. März 1905 in der *Gazette de Lausanne* an prominenter Stelle die zunehmende ästhetische Verschandelung der *Suisse pittoresque* an mit ihren natürlichen und von Menschenhand geschaffenen Schönheiten aufgrund einseitigen Profitdenkens. Sie zielte besonders auf die Tourismusindustrie mit ihren pompösen Hotelbauten und landschaftszerfressenden krebsartigen Infrastrukturen (Bergbahnen, Funis, Telephonmasten, Quais). Das konnte sie, in Vevey wohnend und mit dem baie de Montreux vor Augen, wohl täglich miterleben. Schöne Dinge müssen erhalten bleiben und geschützt werden – und das ist eine Angelegenheit, welche die ganze Schweiz angeht: «Qu'elle soit due à l'art ou à la nature, une belle chose doit rester debout, il faut s'incliner devant elle, car elle fait honneur à la nation qui la possède. La loi, qui s'applique soi-disant à protéger l'homme, doit aussi maintenir l'intégrité de ce qui contribue à adoucir sa vie, à charmer ses yeux, à élever son âme. [...] la cause de la beauté [...] est chez nous une *cause nationale*. Il arrivera [...] que, parmi tant d'intelligences et de volontés dévouées au bien public, quelques-unes se mettront au service du beau, public au même titre, car la

⁶ «L'Art et les Artistes», conférence à Vevey le 9.4.1902.

magnificence d'un pays est le patrimoine incontesté de tous ses habitants.»⁷

Marguerite Burnat-Provins Anstrengungen hatten sich gelohnt, sie sollte Recht bekommen und einige Monate später schlossen sich tatsächlich Deutschschweizer und Westschweizer zusammen und gründeten in Bern gemeinsam die *Schweizerische Vereinigung für Heimatschutz*, die auf französisch auf Anregung von Burnat-Provins *Ligue pour la Beauté* getauft wurde, aber auch den offiziellen Namen *Ligue pour la conservation de la Suisse pittoresque* (heute *Patrimoine Suisse*) trug, der sich später durchsetzen sollte. Einige tatkräftige Schweizer Männer und eine Schweizerin französischer Herkunft – Marguerite Burnat-Provins war die einzige Frau im Vorstand – hatten sich am 1. Juli 1905 wirklich zum «Dienst am Schönen» zusammengefunden – und den Röstigraben ein wenig zugeschüttet. In der – auf der Gründungsversammlung vorliegenden – Vornummer der späteren Verbandszeitschrift *Heimatschutz* oder *Bulletin de la Ligue* 1905 übernahm Burnat-Provins die Aufgabe, auf französisch die Ziele der neuen Verbandes, der eine Vereinigung des Aufbruchs und der bürgerliche Revolte war, zu formulieren. Den deutschen Text zeichnete der frisch gekürte Präsident Dr. Albert Burckhardt-Finsler aus Basel. Burnat-Provins' Text «But de la Ligue» enthielt im Grunde alles das, was sie schon in «Les Cancers» und anderswo niedergeschrieben hatte, nur war es vorsichtiger, kürzer und etwas diplomatischer formuliert. Sie betonte die Rolle der Künstler als Vorreiter zur Sensibilisierung der Bewohner und Besucher der Schweiz für die Schönheit der heimischen Landschaften und in Jahrhunderten gewachsenen Baukultur, warb – und das war revolutionär! – für ein nationales

⁷ «Les Cancers», Marguerite Burnat-Provins in *Tribune de Lausanne* 17.3.1905.

Gesetz («une loi protectrice») zum Schutze alles Schönen im Schweizerland und reichte, im Namen der Schönheit, der Gegenseite («les vandales») die Hand als gleichstarke Partner: «Le commerce, l'industrie, ces forces reconnues d'un Etat ne doivent pas voir dans le culte de l'art et de la beauté, dans l'esthétique, qui peut s'étendre à tout, des ennemis, mais des puissances égales, des facteurs de renommée et de prospérité.»⁸

Selbstbild

Den «culte de l'art et de la beauté» wandte Marguerite Burnat-Provins auch auf sich selbst an und liess zu, dass andere es ebenfalls taten. Sie war schön, «la belle Marguerite». Und sie wusste es. Sie kultivierte ihre Schönheit. Es war ihre einzige wirkliche Waffe. Dieses kommt in ihren vielen Porträts und Selbstporträts zum Ausdruck: Sie hat einen graziilen, wohlgeformten weiblicher Körper und eine unbändige lange Haarpracht, die auch aufgesteckt noch erotisch wirkt⁹. Auf einem langen Hals ruht ein oval geschnittenes feines Gesicht griechischen Zuschnitts mit gerader Nase und einem leicht sinnlich geschwungenem Mund. Die grossen dunklen Augen

⁸ «But de la Ligue», Marguerite Burnat-Provins in Vornummer *Heimatschutz* 1905, p. 2.

⁹ Herangezogen wurden folgende Porträts: *Marguerite Burnat-Provins en 1890*, photographie par A. Baron (no 4), *Autoportrait*, s.d., (no 9), *Jeune Femme de profil*, 1899 (no 33), *Profil à la coiffe*, 1899 (no 28), *Autoportrait, le doigt sur la bouche*, vers 1900 (no 15), *Portrait de Marguerite Burnat-Provins* par Ernest Biéler vers 1904 (no 20), *Autoportrait(Le Silence)*, [vers 1904] (no 14), *Marguerite Burnat-Provins en 1905, portant le costume saviésan*, photographie (no 6) (Les numéros entre parenthèses renvoient au catalogue de l'exposition de la Fondation Neumann: *Marguerite Burnat-Provins, 1872-1952, De l'Art nouveau à l'art hallucinatoire*, Paris, Somogy, 2003, *Marguerite Burnat-Provins à La Tour-de-Peilz*, 1904, photographie dans: Catherine Dubuis et Pascal Ruedin, *Marguerite Burnat-Provins*, Lausanne, Payot, 1994, p. 70.

können in sich gekehrt sein oder das Gegenüber offen und neugierig anblicken. Das Profil ist von klassischer Schönheit. Die Feingliedrigkeit ihres Körpers widerspiegelt sich in ihren schlanken Händen mit den langen Fingern, welche auf vielen Porträts eine wichtige Rolle spielen. Burnat-Provins war schliesslich Malerin, Schriftstellerin und Kunsthandwerkerin, ihre Hände, neben den Augen, waren ihr wichtigstes Werkzeug. Sie trug schon um 1900 das lockere, korsettlose Reformkleid, den «Schlabberlook», der auch auf dem *Monte Verità* von den Frauen angezogen wurde. In diesen weiten, fliegenden Reformkleidern tanzten sie auf den Bergen in freier Natur Reigen – wenn sie es denn nicht ganz nackt taten. Paul Schultze-Naumburg, Ferdinand Hodler, Henry van de Velde und andere Lebensreformer der internationalen Kunstszene – man denke an Gustav Klimt in Wien – predigten diesen neuen lockeren Kleiderlook in Wort und Bild, und Ernest Biéler malte ihn auf die Giebel des neuen Rathauses in Le Locle. Sie wollten die Frauen aus den einengenden bürgerlichen Kleiderzwängen des 19. Jahrhunderts mit Reifrücken, Rüschen und einschnürenden Korsetts befreien und ihnen mit natürlich fallender Kleidung ihre ureigene körperliche Schönheit und Kraft wiedergeben.

Kunstgewerbe

Marguerite Burnat-Provins weitete den Schönheitskult auf Gegenstände des Alltags aus und stand damit ganz in Übereinstimmung mit den Aposteln der Lebensreformbewegung, die im Sinne des Gesamtkunstwerkes für die Kreation des neuen Menschen keinen seiner Lebensbereiche aussparen wollten. Die Gestaltung des neuen Schönen sollte vom Sofakissen bis zum Städtebau reichen. Gerade Frauen nahmen sich der Gestaltung von Haushaltswaren, Textilien, Möbeln und Kinderspielzeug an. Burnat-Provins war nicht allein. In Winterthur veranstaltete die Mäzenin und Kunstgewerblerin Hedy Hahnloser-Bühler mit

Männern der belgischen, niederländischen und deutschschweizer Reformbewegung wie Jules de Praetere, Robert Rittmeyer und Hendrik Berlage seit 1907 Aufsehen errregende Raumkunstausstellungen, zuerst in ihrem eigenen Hause in der Villa Flora in Winterthur (1907), dann im Kunstgewerbemuseum in Zürich (ab 1908). Gezeigt wurden dort die modernen Interieurs mit schlichtem Reformmobiliar und von Hedy Hahnloser-Bühler kreierten funktionsschönen Ausstattungsgegenständen wie Decken, Kissen, Vorhängen, Lampen und Gebrauchsgegenständen aller Art. Diese lehnten sich oft an alte tradierte Muster an, die auf dem Lande oder in abgelegenen Schweizer Bergtälern noch gebräuchlich waren. Burnat-Provins machte in Vevey also nichts anderes, als schöne Reformmöbel zu entwerfen, als sie 1901 auf der *Exposition cantonale vaudoise* in Vevey ein Mobiliar für einen «salle à manger» ausstellte, den sie zusammen mit der Schwester von Ernest Biéler, Elisabeth Biéler geschaffen hatte. Die beiden Frauen erhielten dafür die Silbermedaille¹⁰. Das Esszimmer war im Sinne der neuen Reformkultur eine Kombination von rustikaler Funktionalität, mit kantigen Formen und einfach belassenem Holz, und durchgestalteter farblicher Schönheit im vegetabilen Dekor auf Möbeln und Gegenständen. Es entsprach dem neuen Motto der Reformbewegung «simple et beau» – liess sich aber nicht verkaufen. Die Künstlerin beklagte sich in einem Brief an Jules Cougnard am 8. September 1902: «Ma part dans ce travail consistait dans la composition de la décoration, avec les courges pour motifs, les broderies, les fers forgés et le vitrail. Cet ameublement qui nous avait coûté beaucoup de travail ne s'est pas vendu à des Suisses, comme nous l'avions espéré, et je crois

¹⁰ Voir *Marguerite Burnat-Provins, De l'Art nouveau à l'art hallucinatoire*, op.cit., p. 53, ill. 35, et Catherine Dubuis et Pascal Ruedin, *Marguerite Burnat-Provins*, op.cit., p. 27.

que jusqu'à présent il y a encore peu de personnes qui se soucient d'avoir des maisons ornées d'une manière un peu artistique.¹¹» Es gab in der Westschweiz dafür noch keinen Markt. Aber auch in Deutschland, das mit Belgien und Finnland (Suomi) in der kunsthandwerklichen Reformkultur führend war, konnten die modernen Reformarchitekten und Künstler, von Ausnahmen abgesehen, kurz nach der Jahrhundertwende ihre Werke nur schwer verkaufen. Nicht zuletzt daher wurden denn seit 1900 in Amsterdam, München, Turin, Dresden, Breslau und Darmstadt von den Reformern in Architektur und Kunstgewerbe Verkaufsausstellungen, so genannte «Raumkunstausstellungen» organisiert, um die moderne neue Ästhetik, die mit aller internationalen *Beaux-Arts*-Tradition brach und auf jegliche Stilimitationen verzichtete, bekannt und marktfähig zu machen. Erst seit 1907 aber machte die Schweiz in diesem internationalen Ausstellungskarussell moderner Architektur, Kunstgewerbe und Inneneinrichtungen mit, dafür aber auch umso intensiver und erfolgreicher. Die Ausstellungen fanden in Winterthur, Zürich, Bern, Basel und immer wieder Zürich statt, also nur in der Deutschen Schweiz, die Westschweiz blieb davon unberührt – sehr zum Schaden von Reform-Künstlerinnen wie Marguerite Burnat-Provins, die kein Deutsch sprach, wie sie öfter selbst beklagte. Daher ist Burnat-Provins und Elisabeth Biélers «Ethnodesign» 1901 von äusserster Modernität und nicht etwa rückwärtsgewandt! Die neue Reformästhetik hatte sich zur Aufgabe gemacht, die so genannte «Altschweizer» Wohnkultur traditionellen Ursprungs umzuformen und die alten handwerklichen Kenntnisse und Techniken für die modernen Ansprüche des bürgerlichen Menschen im neuen Industriezeitalter des 20. Jahrhunderts wieder nutzbar zu machen. Das war Heimatstil und bedeutete den Aufbruch in die Moderne.

¹¹ Catherine Dubuis et Pascal Ruedin, *Marguerite Burnat-Provins*, *ibid.*, p.27.

Die *Arts-and-Crafts* Bewegung in England mit William Morris an der Spitze, der «renouveau des arts appliqués» in Belgien (*Les Vingt, L'Art Public* und andere Vereinigungen des dortigen künstlerischen Aufbruchs) so wie der deutsche und schweizerische Heimatschutz hatten dieselben Anliegen. Das neue Schönheitsideal setzte sich zusammen aus dem konsequenten Bruch mit dem Historismus, der Suche nach Einfachheit, Natürlichkeit und Zweckbestimmtheit in der künstlerischen Durchgestaltung des Alltags und zelebrierte eine neue Materialschönheit. Statt Raffinesse wollte man Natürlichkeit. Das hiess konkret: einheimische unbehandelte Naturhölzer (nicht furniert und lackiert), handgemachtes Schmiedeeisen statt Gusseisenfabrikate, Baumwolle, Wolle und Leinen statt Brokat und Samtstoffen, Pflanzenmotive aus der heimischen Umgebung (und keine antiken Zitate). All das kommt bei Burnat-Provins vor. Licht, Luft und Sonne statt verstaubtem Luxus, einfache Bauernmöbel statt einem Louis-XV Himmelbett. Die Reformkultur war ein Anti-Luxus-Programm und sollte dem zivilisationsmüden Grossstadtmenschen als Gesundbrunnen wirken. Vor diesem Hintergrund und im Sinne der Reformbewegung ist *ihr* Tragen eines Trachtenrocks im Bergnest Savièse «moderner», als wenn sie nach neuester Pariser Mode bekleidet gewesen wäre. Dass die Einheimischen diese Zivilisationskritik nicht verstanden, sondern Elektrizität und Bergbahnen bis auf die letzten Gipfel wollten, versteht sich von selbst.

Schönheit in der Öffentlichkeit: L'Art Public

Die Schönheit sollte vom ganz Kleinen, wie es vielleicht bei Marguerite Burnat-Provins eine Stickerei, ein Anhänger oder ein

einfaches Wandmöbel war¹², bis zum ganz Grossen gehen und die gesamte Lebensumwelt des Menschen umfassen. Daher spricht man von *Lebens-Reformbewegung*. Das Grosse war die Architektur, der öffentliche Raum, der Städtebau, für die es sich im Namen der Schönheit zu engagieren galt. Darüber wird von Dave Lüthi in diesem Heft berichtet. Das Grosse betraf natürlich auch den grossen Einsatz von Marguerite Burnat-Provins im Schweizer Heimatschutz / Patrimoine Suisse in den ersten Jahren der Gründung und des Erstarkens von 1905 bis 1908. Zuvor hatte es in allen Landesteilen verstreute Aktionen oder lokale Vereinigungen gegeben, in Genf und Lausanne bestanden diese zum Beispiel schon seit 1901⁵³. Ihr Engagement, die öffentliche Meinung zu beeinflussen, wird hier von Diana Le Dinh beschrieben. In den zahlreichen Briefen von Marguerite Burnat-Provins an das Basler Vorstandsmitglied und Kunsthistoriker Paul Ganz, der ihr Vertrauen genoss, kommt ihr persönlicher Einsatz für die *Ligue pour la Beauté*, der sie diesen lebensreformatorischen Namen gab, in den Anfangsjahren zum Ausdruck. Aber auch ihre Schwierigkeiten, an den

¹² Voir dans *Marguerite Burnat-Provins, De l'Art nouveau à l'art hallucinatoire*, op.cit.: *Mûres*, broderie, vers 1904 (no 38), *Jeune femme de profil*, 1899 (no 33), *Pendentifs*, dessin, vers 1900 (no 34).

⁵³ 1901 GE: Nach dem Besuch des Brüsseler Bürgermeisters Charles Buls in Genf 1901 bildet sich die Commission d'Art Public. 1907 wird aus dieser Kommission die Société d'Art Public SAP, welche 1908 die Genfer Heimatschutzsektion bildet; 1901 VD: Gründung der Commission d'Art Public in Lausanne um Charles Vuillermet (Gründer des Historischen Museums) als gemeinsamen Kommission von Société des Ingénieurs et Architectes SIA, Société des Beaux Arts, Société pour le Développement de Lausanne und Association du Vieux Lausanne. Geht 1910 als Waadtländersektion im Heimatschutz auf; 1902 VD: In Montreux Gründung der Association pour la Protection des Sites auf Initiative verschiedener Persönlichkeiten aus Politik, Hotelgewerbe und Bauwesen.

Vorstandssitzungen regelmässig teilzunehmen. Einerseits weil sie kein Deutsch sprach und fast alle Treffen in der Deutschen Schweiz und auf Deutsch stattfanden, andererseits, weil sie gesundheitliche und persönliche Probleme hatte, die ihr unstetes Leben mit sich brachte⁵⁴. Dennoch machte sie weiter in ihrem Kampf für das Bewahren und die Pflege der Schönheit der Schweiz. Sie war in der Romandie die Antreiberin, die unerbittliche Ruferin für eine gemeinsame Aktion auf nationaler Ebene. Ohne *sie* wären möglicherweise die Westschweiz und die Deutschschweiz nie in einem nationalen Dachverband zusammengekommen. Ohne *sie* wäre das seit 1906 regelmässig erscheinende Verbandsorgan *Heimatschutz / Bulletin de la Ligue* vielleicht nicht so konsequent zweisprachig geworden. Der Kampf für die nationale Schönheit hatte sprachliche Konsequenzen. Auch das ist der schönen Marguerite zu verdanken. Auch im grossen Einsatz für vergass sie nicht das kleine Detail, und wenn es die künstlerische Seitengestaltung war in den Heimatschutzheften. So zieren beispielsweise Ornamente aus ihren *Chansons rustiques* die Seite der Nummer 8 von 1906, auf der mit «S' Buechrütteli» die Fotografie eines Berner Fachwerkhauses abgebildet wird, das, umgeben von einem schützenden Wald, im Streiflicht der spätherbstlichen Sonne auf dem Grat einer abfallenden Matte thront⁵⁵. Harmonie von Architektur und Landschaft. Schöne Schweiz.

Die selber schöne Marguerite Burnat-Provins hatte sich einem öffentlichen Kampf für die die Schönheit verschrieben. In Brüssel erschien vom Institut international d'Art Public die *Revue L'Art Public*. Sie hatte ein internationales Korrespondentennetz, das bis

⁵⁴ Briefe von MBP an Paul Ganz, darunter eine Karte an Casimir Hermann Baer, Redaktor im Heimatschutz, aus den Jahren 1905 bis 1908. Privatbesitz.

⁵⁵ *Heimatschutz*, 8/1906, p. 59.

nach Amerika reichte. Unter den Schweizer MitarbeiterInnen finden wir neben dem Architekten und Theoretiker der Schweizer Reformarchitektur, Henry Baudin aus Genf, und dem aristokratischen Heimatschutzgründer Georges de Montenach aus Freiburg, wen erstaunt's, Marguerite Burnat-Provins. Die Dezemberrnummer von *L'Art Public* 1908 lüftet das Geheimnis unseres Titels. In ihr wird über die Aktionen des Schweizer Heimatschutzes berichtet mit seiner «Revue Verte» (sic!) und neidvoll dessen Engagement für eine neue Baukunst – den Heimatstil – in der Schweiz eingegangen. «Une pléiade d'architectes suisses travaille à la rénovation des traditions nationales en architecture, non pour copier les anciens, mais pour continuer leur œuvre d'adaptation naturelle. Voici [un] charmant exemple d'innovation rationnelle [...]» Es handelte sich um die Chapelle de Corsier sur Vevey von Architekt Adolphe Burnat, ihrem (noch) Ehemann. Das Bauwerk wird gelobt als «heureuse en sa proportion d'avant-plan, en sa silhouette à la fois modeste, ferme et jolie». Der letzte Satz des Artikels von 1908 soll auch diesen Beitrag beschliessen, denn einen schöneren Kranz kann ich Marguerite Burnat-Provins nicht winden: «La chapelle a pour auteur M. l'architecte Burnat, mari de l'artiste-apôtre qui, telle une Jeanne d'Arc du Heimatschutz, s'est levée pour vaincre les corsaires de la beauté helvétique.»⁵⁶

Elisabeth CRETZAZ-STÜRZEL

⁵⁶ *L'Art Public*, 3-4/1908, p. 99.

Heimatschutz

Die *Schweizerische Vereinigung für Heimatschutz*, deren französischer Name anfangs *Ligue pour la Beauté* oder *Ligue pour la Suisse pittoresque* lautete (heute *Schweizer Heimatschutz* beziehungsweise *Patrimoine suisse*), erlebte in den Jahren 1908-1909 ihren ersten Höhepunkt. Sie war in ihren Gründungsjahren Teil der nord- und mitteleuropäischen Lebensreformkultur, die um 1900 bis zum ersten Weltkrieg als bürgerliches Krisenmanagement den individualistischen Schönheits- und Gesundheitskult um den neuen Menschen pflegte. Über England, Finnland, Belgien und Deutschland gelangte sie in die Schweiz. Der 1905 gegründete Schweizer Heimatschutz wurde eine populäre und soziale Gegensätze integrierende Volksbewegung und besteht unter einer erneuerten Form bis heute. Der Heimatschutz hatte eine Überlieferungsfunktion zwischen den einzelnen sozialen Agenten. Durch Öffentlichkeitsarbeit, Publikationen, ästhetische Erziehung und Bauinventare warb er für folgende Anliegen: Bewahrung der landschaftlichen und baulichen Schönheiten der Schweiz, denen regionaler Vorbildcharakter für eine nationale neue Baukunst zukam, damit die Quelle für eine neue Lebenskultur der Menschen gesichert blieb. Dazu zählten neben Handwerk, Sprache und Kleidung das Kunstgewerbe, die Raumkunst (Innengestaltung), die Architektur und der Städtebau. Aus Heimatschutzkreisen, in denen neben Politikern, Künstlern und Architekten auch Journalisten, Schriftsteller und Lehrer versammelt waren, wurden in den Jahren 1906-1909 die politischen, ideologischen und praktischen Voraussetzungen des Heimatstils als Reformarchitektur im Alltag gelegt. Seit Beginn war der Heimatschutz programmatisch zweisprachig (deutsch/französisch) und multikulturell angelegt. Er entwickelte sich schnell zu einer landesweiten Vereinigung mit starker regionaler Verwurzelung in kantonalen Sektionen, die eigenständig waren und es bis heute geblieben sind. Der Schweizer Heimatschutz bildete bis 1914 ein identitätsstiftendes bürgerliches Kollektiv. Er war die helvetische Ideologiefabrik der Reformkultur.

Heimatstil

Der Heimatstil, in der Schweiz seit 1910 als Bezeichnung bekannt und von Peter Meyer erstmals als wissenschaftlicher Stilbegriff benutzt, ist eine Baukunst auf dem Weg zur Moderne. Er bezeichnet als umfassende Reformarchitektur von 1896 bis 1914 die Bauproduktion aller Baugattungen. In den 1920er Jahren kehrt er als Zweiter Heimatstil und in den 1940er Jahren als «Landstil» zurück. Bis heute ist er als Regionalismus in modifizierten Neuaufgaben sichtbar. Auch in der Westschweiz und im Tessin hat sich als Fachbegriff «le Heimatstil» (heimatstyle) in den letzten Jahren durchgesetzt. Ältere Literatur verwendet wahlweise «style national» oder «style suisse», bzw. in Frankreich «architecture régionaliste». Othmar Birkner bezeichnete den Heimatstil 1975 analog zur Terminologie der nationalen Erneuerungsbewegung in Nord- und Osteuropa (Finnland, Ungarn und Polen) als «Nationale Romantik». Das trifft für die Schweiz mit ihrer kulturellen Vielfalt und den kantonalen Identitäten nicht zu. Im deutschen Sprachraum ausserhalb der Schweiz herrschte mit den Bezeichnungen Heimatschutzstil, Heimatschutzarchitektur oder Heimatbaukunst lange Zeit terminologische Unsicherheit. Inzwischen hat sich aber in Deutschland und der Schweiz die Bezeichnung Reformarchitektur eingebürgert und wird zum Heimatstil parallel verwendet.

**Association des Amis de Marguerite Burnat-Provins
Mme Francine Charlotte Gehri,
Secrétaire de l'Association
Avant-Poste 11
1005 Lausanne**